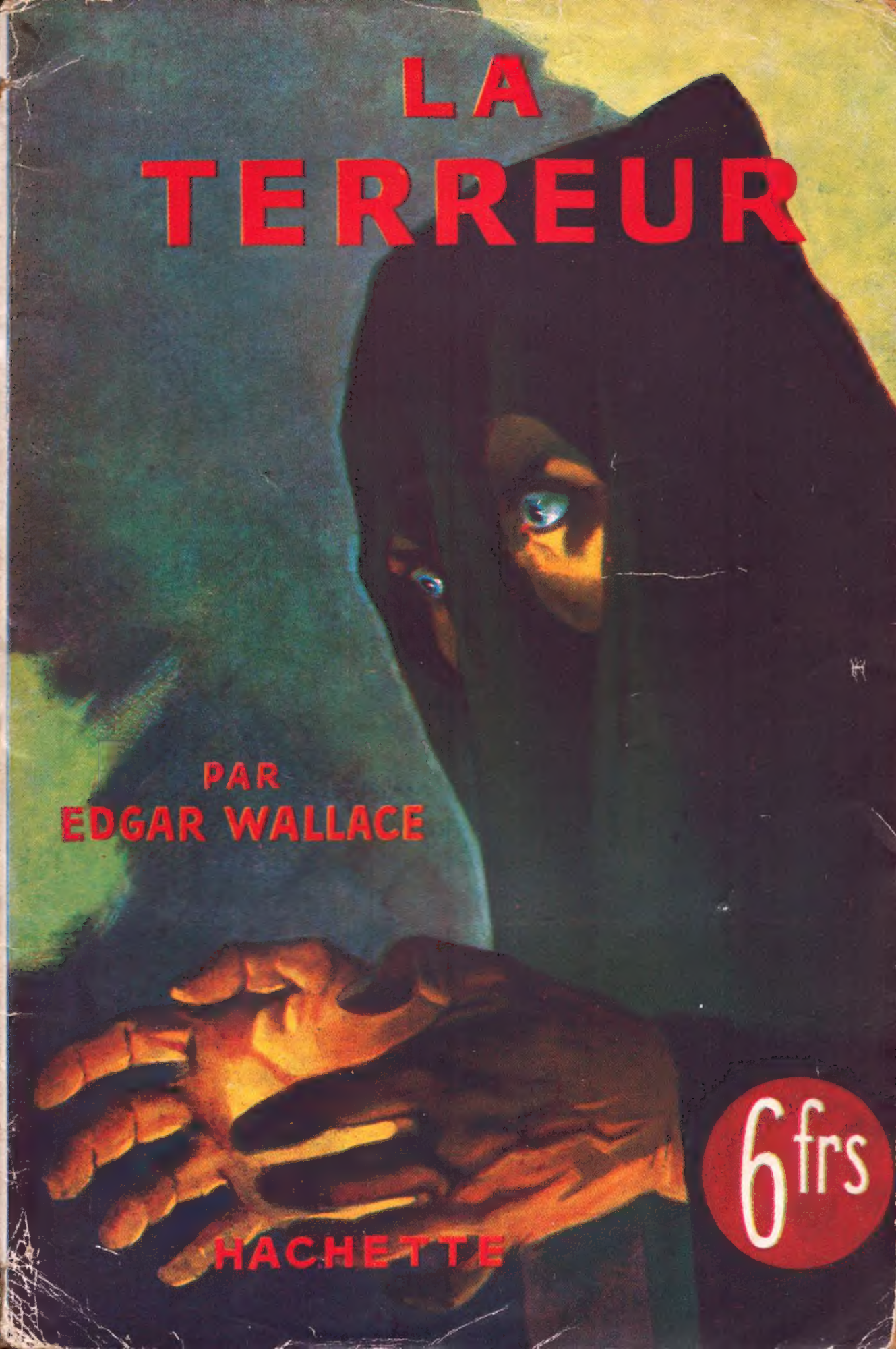
LA TERREUR



PAR
EDGAR WALLACE

HACHETTE

6 frs

LA TERREUR

EDGAR WALLACE

LA TERREUR

(THE TERROR)

TRADUIT PAR PIERRE COBOR

HACHETTE

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie Hachette, 1936.

LA TERREUR

CHAPITRE PREMIER

O'Shea était dans un état de violente surexcitation. Il en avait été ainsi toute la nuit. Il arpentait le talus herbeux, marmottant d'inintelligibles paroles, faisant de grands gestes destinés à un invisible auditoire, et gloussant de rire de ses mystérieuses plaisanteries. A l'aube, il s'était jeté sur le petit Lipski, qui, en dépit des instructions, avait osé allumer une cigarette, et l'avait rossé avec une sauvage brutalité, tandis que les deux autres hommes n'osaient intervenir.

Joe Connor était couché sur le sol, mâchonnant un brin d'herbe et suivant d'un regard sombre l'inquiétante silhouette.

Marks, assis auprès de lui en « tailleur », regardait aussi, un sourire de mépris retroussant ses lèvres.

« Complètement dingo, dit Joe Connor à voix basse. S'il réussit son coup sans nous faire fourrer en prison pour le reste de nos jours, nous aurons de la veine. »

Marks le Doucereux humecta ses lèvres.

« C'est quand il est fou qu'il est le plus malin. »

Il parlait comme un homme instruit ; certains prétendaient que le Doucereux se destinait à la vie ecclésiastique avant d'avoir été attiré par un genre de vie plus facile, sinon très honorable, qui avait finalement fait de lui un des plus dangereux gangsters d'Angleterre.

« Folie », mon cher, ne signifie pas « imbécillité ». Ne peux-tu empêcher ce type de geindre? »

Joe Connor ne se leva pas. Il tourna les yeux dans la direction de Lipski, qui gisait non loin de là, gémissant et balbutiant des injures.

« Bah! ça passera, dit-il sans s'émouvoir. Plus O'Shea le rosse, plus il lui en impose. »

Il se rapprocha de son compagnon.

« As-tu jamais vu O'Shea... je veux dire sa figure? demanda-t-il, parlant plus bas. Moi pas, et pourtant, j'ai travaillé deux... non, trois fois, avec lui. Il porte toujours ce même manteau avec le col relevé jusqu'au nez et le même vieux chapeau qui lui couvre les yeux. J'avais jamais pensé qu'il pouvait exister un escroc de ce genre. Je croyais que ça ne se voyait qu'au théâtre. La première fois que je l'ai vu, c'est quand il m'a fait chercher et que je l'ai retrouvé sur la route de Saint-Albans; mais j'ai pas vu sa figure. Il était bien renseigné sur moi. Il m'a dit combien de fois j'avais été condamné et il m'a expliqué ce qu'il voulait que je fasse...

— Et tu as été bien payé, murmura Marks. Il paie toujours bien et il racole toujours ses « aides » de la même façon. »

Il plissa ses lèvres comme pour siffler, et regarda rêveusement le chef.

Connor leva vivement la tête.

« Deux cent cinquante livres, et cinquante pour la fuite, c'est juste, pas ?

— Il faut qu'il paie mieux que cela, dit doucement Marks. Ce petit travail-ci en vaut la peine. J'ai été engagé pour conduire à travers les rues de Londres un camion rempli de trois tonnes d'or en provenance d'Australie. Bon. Mais je risque la pendaison pour gagner deux cent cinquante livres! Le jeu n'en vaut pas la chandelle. »

Il se leva époussetant ses genoux. O'Shea avait disparu derrière le talus et longeait peut-être la haie qui contournait le remblai en demi-cercle jusqu'à l'endroit où les deux hommes parlaient de lui.

« Trois tonnes d'or, presque un demi-million de livres. Il me semble qu'on nous doit bien dix pour cent. »

Connor ricana, tournant la tête dans la direction de Lipski.

« Celui-là? »

Marks se mordit les lèvres.

« Je ne pense pas qu'il faille le compter. »

Il chercha du regard où pouvait être O'Shea, et s'assit près de son compagnon.

« Tout dépend de nous deux, dit-il presque à voix basse. Demain, il sera normal. Ces crises ne le prennent que rarement. Un homme normal sera accessible à la voix de la raison. Nous sommes ici pour arrêter le chargement. C'est un des plus vieux

trucs d'O'Shea, cette idée de remplir le bas de la côte de gaz. Je me demande comment il ose recommencer ça. Moi, je conduis le camion en ville et je le cache. Est-ce que O'Shea se décidera à nous donner notre vraie part? Est-ce que ça lui plaira mieux d'avoir une désagréable entrevue avec nous ou bien d'en avoir une encore plus désagréable avec l'inspecteur Bradley ? »

Connor arracha un autre brin d'herbe et le mâchonna mélancoliquement.

« C'est un malin », commença-t-il.

Mais il se tut, voyant le sourire ironique de Marks.

« Ne le sont-ils pas tous? Est-ce que le bagne n'est pas rempli de gens intelligents ? C'est la grande plaisanterie de ce vieil Hallick. Il appelle les forçats des étudiants. Non, mon cher Connor, crois-moi, l'intelligence, c'est bien relatif.

— Qu'est-ce que tu veux dire? grogna Connor. N'essaie pas tes trucs avec moi, le Doucereux. Tu sais, moi, il me faut des mots que je comprenne. »

Il se retourna un peu anxieusement, cherchant la silhouette disparue. De l'autre côté du talus, dans un étroit chemin, la grande voiture de O'Shea était cachée, prête à l'emmener en sûreté, une fois le coup fait. Ses associés, eux, devaient supporter tous les risques et se débrouiller de leur mieux.

Un peu sur la gauche, au bas de la côte, quatre grands cylindres à gaz étaient rangés en ligne. De l'endroit où il était étendu, Connor voyait la longue route blanche qui aboutissait à la descente et

sur laquelle se présenterait tout à l'heure le camion chargé d'or et escorté par la police. Il avait son masque à gaz sous la main; on voyait celui de Marks émerger de sa poche.

« Il doit en avoir, de la galette? dit Connor.

— Qui? O'Shea? »

Marks haussa les épaules.

« Je n'en sais rien. Il dépense comme un toqué. Cela ne m'étonnerait pas qu'il soit ruiné. Il y a près d'un an qu'il n'a fait aucun gros coup.

— Qu'est-ce qu'il fait de sa galette? interrogea Connor avec une certaine curiosité.

— Il dépense tout... comme nous tous. Il parlait d'acheter une grande propriété, la dernière fois que je l'ai vu. Il voulait s'établir et vivre en gentleman. Hier soir, en bavardant, il m'a dit qu'il lui faudrait la moitié de ce butin-ci pour payer ses dettes. »

Marks contempla ses mains très soignées.

« En plus du reste, c'est un menteur, dit-il d'un air détaché. Qu'est-ce que c'est que ça? »

Marks regarda dans la direction de la haie. Il avait entendu un bruit de feuilles et bondit sur ses pieds. Il alla inspecter les environs, mais ne vit personne. Il revint pensivement auprès de Connor.

« Je me demande si ce diable d'homme nous écoutait, et depuis combien de temps.

— Qui ? O'Shea ? » demanda Connor désagréablement impressionné.

Marks ne répondit rien. Mais il reprit difficile-

ment son souffle; il était évident que lui aussi se sentait mal à l'aise.

« S'il avait entendu, il serait venu me trouver. Il est de mauvaise humeur, il l'a été toute la soirée. »

Alors Connor se leva et s'étira.

« J'aimerais savoir comment il vit. Il a sûrement une femme et des enfants dans un coin. Ces types-là en ont toujours. Tiens! le voilà! »

O'Shea apparaissait au haut de la pente. Il venait vers eux.

« Préparez vos masques. Vous n'avez aucune autre précaution à prendre, le Doucereux. »

La voix étouffée par le bord du col était normale, presque aimable.

« Ramassez ce type », continua-t-il en indiquant Lipski, toujours effondré sur le sol.

Une fois l'ordre exécuté, il parla à l'homme terrifié.

« Vous irez au bout du chemin et vous poserez votre lanterne rouge sur la route pour faire arrêter le camion, je veux dire le forcer à ralentir. Que les policiers ne vous voient pas. Il y a dix hommes armés sur le camion. »

Il examina ses cylindres. Un tuyau en caoutchouc adapté à une extrémité de chacun d'eux descendait jusqu'au fond du vallon sur la route. A l'aide d'une clef, O'Shea ouvrit chaque robinet et l'on entendit le sifflement du gaz qui s'échappait.

« Ça restera dans le fond, vous n'avez donc pas besoin de mettre vos masques avant que nous soyons prêts », dit-il.

Il suivit Lipski, le vit placer la lanterne rouge et indiqua à l'homme où il devait se cacher. Puis il revint vers Marks. Ni par un mot, ni par un signe, il ne montra qu'il avait surpris la conversation des deux hommes. S'il devait avoir une explication avec eux, ce n'était pas le moment. O'Shea avait retrouvé tous ses esprits.

Ils entendirent arriver le camion avant de voir la lumière des phares émerger au-dessus du bois de Felsted.

« Allez », commanda O'Shea.

Lui-même ne mit pas de masque.

« Vous n'aurez pas besoin de vos revolvers, mais ayez-les sous la main dans le cas où quelque chose n'irait pas. N'oubliez pas que, si les hommes de l'escorte ne sont pas aussitôt asphyxiés, ils tireront à vue. Vous savez où me retrouver demain? »

Le Doucereux inclina sa tête déjà cachée sous le masque.

Le camion approchait. Le conducteur avait dû apercevoir la lanterne rouge, car il fit fonctionner sa sirène. O'Shea, étendu à terre, surveillait la route.

Le camion était à une cinquantaine de mètres du fond du vallon et ralentissait visiblement, lorsque O'Shea vit bondir un homme à une douzaine de mètres de l'endroit où il avait placé Lipski. Il le reconnut. En courant au-devant du camion, Lipski levait les mains. Il tira même, pour attirer l'attention des policiers. Les yeux de O'Shea brillèrent dans la nuit. Lipski l'avait trahi!

« Attention, sauve qui peut! » cria-t-il.

Et c'est alors que le miracle se produisit. Deux jets de feu jaillirent du camion, et Lipski s'écroula au bord de la route, tandis que le camion continuait de rouler. Les policiers avaient mal interprété le geste du bandit, supposant qu'il voulait attaquer le camion.

« Magnifique », murmura O'Shea.

A ce moment, le camion entra dans la zone gazée. Tout se termina en quelques secondes. Le conducteur tomba en avant, et la machine, privée de direction, s'en fut donner contre le talus. Si la lanterne rouge n'avait pas été là pour donner l'éveil et forcer le conducteur à ralentir, le camion, arrivant en pleine vitesse, aurait été démoli, anéantissant, de ce fait, le plan de O'Shea. Tandis qu'ainsi Marks n'eut plus qu'à prendre la place du chauffeur, à faire machine en arrière et à remettre le camion sur la route.

Une minute plus tard, il parvenait en haut de la côte. Les policiers et le conducteur, inanimés, furent jetés au bord de la route.

Marks arracha son masque, mit un képi de policier et Connor s'assit à l'intérieur, auprès des petites caisses où l'or était rangé.

« Allez ! » ordonna O'Shea.

Le camion démarra. Quatre minutes plus tard, il avait disparu aux yeux de O'Shea. Celui-ci retourna vers son auto et s'éloigna dans la direction opposée, ne laissant que les corps inanimés des policiers et du conducteur comme preuve de son adresse.

CHAPITRE II

La nuit était pluvieuse à Londres. Connor préférait cela. Il pénétra par l'entrée de service dans un petit restaurant de Soho, monta un escalier étroit et frappa à une porte.

Marks le Doucereux lui ouvrit.

« L'as-tu vu? demanda vivement Connor.

— O'Shea? Oui. Je l'ai rencontré sur les quais. As-tu lu les journaux? »

Connor sourit avec ironie.

« Oui. Mais je suis content que les trois types s'en soient tirés. »

Marks ricana.

« Ton humanité te fait honneur, mon ami. »

Sur la table s'étalait un journal où de grands entêtes annonçaient le sensationnel événement :

LE PLUS GRAND VOL DE L'ÉPOQUE
TROIS TONNES D'OR DISPARUES
ENTRE SOUTHAMPTON ET LONDRES
LE CORPS D'UN DES BANDITS TROUVÉ AU BORD
DE LA ROUTE
LE CAMION DISPARU

« Hier, aux premières heures du jour, un acte « de banditisme sans précédent a été commis, qui « a failli coûter la vie à six membres de la Police, « et a causé à la Banque d'Angleterre une perte « en or évaluée à un demi-million.

« L'*Aritania* qui arrivait à Southampton cette « nuit apportait un fort chargement d'or d'Aus- « tralie. Pour que le transfert se fît dans le plus « grand secret, il fut décidé que le trésor serait « transporté par camion, quittant Southampton à « trois heures pour atteindre Londres avant la re- « prise normale de la circulation. Auprès du bois « de Felsted, la route descend brusquement au « fond d'un vallon. A cet endroit, une nappe de « gaz avait été répandue et le camion pénétra sans « avertissement préalable dans la masse des gaz. « L'escorte des policiers eut cependant le temps de « se rendre compte qu'une attaque était préparée, « car avant d'atteindre le lieu fatal, ils virent un « homme bondir d'une haie et tirer sur le camion. « Les policiers ripostèrent et l'homme fut trouvé « mourant, un peu plus tard. Il n'a rien pu révéler « en dehors d'un nom qu'on croit être celui du « chef de la bande.

« Les inspecteurs Bradley et Hallick, de Scot- « land Yard, ont été chargés de l'enquête. »

Des détails plus abondants étaient encore donnés, ainsi qu'un communiqué de la police contenant le récit d'un des policiers de l'escorte.

« Cela semble avoir fait quelque peu sensation,

prononça Marks en souriant et en repliant le journal.

— Et O'Shea, demanda Connor impatiemment, qu'a-t-il dit? Est-il décidé à partager? »

Marks inclina la tête.

« Il n'en est pas enchanté, bien entendu. Mais, dans son état normal, l'ami O'Shea est un homme très intelligent. Ce qui l'a vraiment contrarié, c'est que nous ayons garé le camion dans un autre endroit que celui où il nous avait ordonné de le conduire. Il était très anxieux de découvrir notre petit secret et je crois que nous le tenons bien en lui cachant l'endroit où nous avons mis l'or à l'abri.

« Qu'est-ce qui va se passer? demanda Connor, troublé.

— Nous allons conduire l'or, ce soir, à Barnes Common. O'Shea ne sait pas que nous avons transféré le chargement dans une camionnette. Il devrait m'être reconnaissant de cette précaution, car le vrai camion a été découvert ce soir, par Hallick, à l'endroit même où O'Shea m'avait dit de le garer. Bien entendu, il était vide. »

Connor frotta son menton mal rasé.

« O'Shea ne nous laissera pas nous en tirer comme ça, dit-il d'un air préoccupé. Tu le connais, le Doucereux.

— Nous verrons bien », déclara Marks plein de confiance.

Il versa un verre de whisky additionné de soda.

« Bois toujours et allons-y. »

Il regarda sa montre.

« Rien ne presse. Grâce à Dieu, nous sommes en temps de guerre et l'admirable police n'est à l'affût que d'espions. Les rues sont gentiment plongées dans l'obscurité, ce qui facilite notre petite opération. A propos, j'ai fait peindre une croix rouge sur notre camionnette. Elle aura ainsi un air officiel. »

Que l'on fût en temps de guerre, ils s'en aperçurent dès qu'ils eurent atteint les quais de la Tamise. Des sirènes lançaient leur signal d'alarme de douze endroits différents. Le tramway qui les transportait vers le Sud, tous feux éteints, avait à peine atteint Kensington que les canons antiaériens se mirent à tirer contre les maraudeurs du ciel. Une bombe tomba un peu trop près au goût de Connor qui était nerveux. Le tramway s'arrêta.

« Nous ferions mieux de descendre ici, chuchota Marks. Ils ne bougeront plus avant que l'attaque soit terminée. »

Ils descendirent et se dirigèrent par les rues vers le Sud. Les projecteurs fouillaient le ciel. Quelque part, là-haut, une mitrailleuse tirait sans relâche.

« La police aura de quoi faire, dit Marks, alors qu'ils pénétraient dans une rue étroite du misérable quartier. Je crois que nous pourrons gagner sans crainte notre rendez-vous, et que notre petite ambulance passera inaperçue.

— Nom d'un chien, tu peux donc pas parler comme tout le monde! » protesta Connor.

Marks s'était arrêté devant une grille qui donnait sur une cour d'écurie. Il poussa la grille. Les

deux hommes se dirigèrent vers la petite remise où leur voiture était rangée. Le Doucereux introduisit une clef dans la serrure et ouvrit la porte.

« Nous y voilà », dit-il en entrant.

Alors une main le saisit, tandis que, instinctivement, il cherchait son revolver.

« Pas d'histoire, prononça la voix haïe de l'inspecteur Hallick. C'est toi que je cherche, le Doucereux. Peut-être pourras-tu m'expliquer ce qui est arrivé à ta voiture d'ambulance. »

Marks le Doucereux regardait fixement dans la direction de l'homme qu'il ne voyait pas et ne put dissimuler sa stupeur.

« Quoi? La camionnette n'y est plus?

— Partie depuis une heure, répondit une autre voix. Avance ici, le Doucereux. Dis-nous un peu ce que tu en as fait? »

Le Doucereux ne répondit rien. Le déclic des menottes qu'on passait à Joe Connor lui parvenait en même temps que les exclamations de rage de son compagnon poussé sans ménagement vers une voiture qui s'était approchée silencieusement de la grille. Marks se dit que M. O'Shea devait être en effet plein de lucidité ce jour-là.

CHAPITRE III

Pour Mary Redmayne, la vie n'avait été d'abord qu'une série de changements. Elle pouvait se rappeler la prospérité et les ruines successives de son père. Avec lui, elle avait habité tantôt de somptueux hôtels, tantôt de sordides logements, et cela à des intervalles excessivement courts. Elle s'était si bien habituée à ces alternatives qu'elle n'eût pas été autrement surprise d'être arrachée à l'élégant pensionnat où elle se trouvait actuellement pour être transportée subitement dans quelque modeste maison d'éducation de la province.

On appelait d'habitude son père colonel, mais il n'avait jamais mis sa fille au courant de son passé militaire. C'est après qu'il fut devenu le propriétaire de Monkshall qu'il se permit de mettre le titre de colonel sur ses cartes de visite. Mary Redmayne ne se laissait plus guère impressionner par des choses de ce genre.

Pour l'instant, Monkshall comblait tous ses rêves de magnificence. C'était une authentique abbaye de l'époque des Tudor, et même probablement d'une époque antérieure. Construite dans un magnifique site boisé, la vieille demeure des moines

attirait, — jusqu'à ce que le colonel Redmayne y mît bon ordre, — d'innombrables autocars chargés d'Américains qui venaient contempler des ruines véritables.

La fortune était venue au colonel Redmayne lorsque sa fille avait onze ans. Quelle en était l'origine, l'enfant l'ignorait. Elle savait seulement qu'une semaine son père était pauvre, poursuivi par des créanciers qu'il fuyait en se cachant dans des rues détournées; la semaine suivante, — ou bien le mois suivant, — il était le propriétaire de Monkshall, et commandait pour des milliers de livres de meubles.

Lorsque Mary alla vivre à Monkshall, elle était encore dans sa fraîche adolescence. Mince, bien faite, elle pouvait déjà plaire.

Un jour, Ferdie Fane, ce jeune homme qui venait si souvent en séjour à l'auberge du Lion Rouge, l'hiver aussi bien que l'été, et qui buvait peut-être plus qu'il n'eût convenu, la regardait passer sur la route avec son père. Elle allait sans chapeau, ses magnifiques cheveux brun doré encadrant un visage parfait, au menton fièrement levé.

« Le printemps est parmi nous, Adolphe, déclara gravement le jeune homme en s'adressant à l'aubergiste. Je l'ai vu passer. »

Fane pouvait avoir trente-cinq ans. Le visage allongé, il était plutôt joli garçon en dépit de ses énormes lunettes d'écaille.

Il tenait à la main un large pot de bière, ce qui lui était assez inhabituel, car il buvait en général

secrètement dans sa chambre. Il venait au Lion Rouge à tout propos et souvent hors de propos. Il était plutôt ennuyeux et gênant, de l'avis de l'aubergiste qui chercha à profiter de l'occasion qui se présentait sous la forme du colonel.

« Je me demande pourquoi vous n'allez pas vous installer à Monkshall, monsieur Fane, » déclara-t-il.

Fane lui jeta un regard de reproche.

« Auriez-vous assez de ma présence, mon cher hôte? demanda-t-il doucement. Pourquoi voulez-vous me faire passer en d'autres mains? Je n'ai rien d'un pensionnaire pour châteaux. D'ailleurs, au fond, pourquoi Redmayne prend-il des pensionnaires? »

L'aubergiste fut pris de court.

« Je n'en sais ma foi rien. Le colonel a de l'argent plus qu'il ne lui en faut. Je croirais plutôt qu'il s'ennuie seul. Mais il a des pensionnaires depuis dix ans à Monkshall. D'ailleurs c'est très select.

— Justement, déclara gravement Fane. C'est pourquoi je n'aurais guère de chances d'être reçu. Non, je crains bien que vous n'ayez à vous résigner à me garder chez vous.

— Ce n'est pas que je m'en plaigne, monsieur, s'empressa de dire l'aubergiste. Vous ne donnez aucune peine, seulement...

— Vous préféreriez quelqu'un de plus... stable. A la vôtre! »

Fane porta le pot mousseux à ses lèvres et but

avidement, puis il se mit à rire doucement. Une seconde plus tard, il était redevenu grave, réfléchissant, les yeux fixés devant lui.

« Jolie fille, cette Mary Redmayne, hein?

— Elle n'a quitté le pensionnat — ou le collège plutôt — que depuis un mois. C'est la plus charmante demoiselle qu'on ait jamais vue.

— Elles le sont toutes », murmura Fane.

Il partit le lendemain, emportant sa canne à pêche dont il ne s'était pas encore servi, et son sac de golf dont il n'avait pas défait les courroies pendant tout son séjour.

La vie à Monkshall s'annonçait si agréable que Mary se sentait s'attacher profondément à cet endroit. Elle aimait bien M. Goodman, le vieux monsieur à cheveux gris qui parlait si lentement et qui était le premier pensionnaire de son père. Elle aimait le parc, l'étrange vieille demeure. Elle ne s'inquiétait pas trop du caractère taciturne qui s'accusait chez son père. Il vieillissait beaucoup; son visage devenait plus pâle; il souriait rarement. Il était nerveux. Elle l'avait surpris la nuit à arpenter la maison et l'avait même trouvé une fois, dans sa chambre, la parole étrangement embarrassée, tandis que, auprès de lui, une bouteille de whisky vide révélait sa particulière faiblesse.

Cependant bientôt la maison commença à lui donner d'étranges inquiétudes. Parfois elle se réveillait en sursaut au milieu de la nuit, tâchant de se rappeler quel étrange cauchemar l'avait arrachée à son sommeil. Une fois, elle avait perçu

d'extraordinaires bruits qui l'avaient glacée d'effroi. Plus d'une fois aussi, il lui avait semblé entendre les sons lointains d'un orgue.

Elle interrogea Cotton, le peu gracieux maître d'hôtel, mais celui-ci n'avait rien remarqué. Les autres domestiques, en revanche, étaient nettement effrayés. Les cuisinières et les femmes de chambre se succédaient rapidement. Mary posa quelques questions à certaines d'entre elles; mais son père l'ayant su lui défendit de s'occuper de cela et régla ensuite directement celles qui désiraient s'en aller.

« Cet endroit m'épouvante, mademoiselle, lui confia une de ces filles en pleurs. Vous ne les entendez pas crier la nuit? Moi, je couche dans l'aile de l'Est. Pour sûr que c'est hanté.

— Quelle bêtise! Anna, s'exclama Mary en réprimant un frisson d'horreur, c'est ridicule de croire à des choses pareilles.

— Mais c'est vrai, mademoiselle! J'ai vu un fantôme qui se promenait sur la pelouse au clair de lune. »

Plus tard, Mary crut aussi voir d'étranges choses. Puis, un pensionnaire était parti au bout de deux jours, les nerfs complètement détraqués.

« Imagination que tout cela, déclarait le colonel avec autorité. Ma chère Mary, tu prends la mentalité d'une domestique. »

Il s'excusa beaucoup ensuite auprès de sa fille. Mais celle-ci continuait d'entendre les bruits, et finalement elle se mit à épier. Et puis, elle vit des

choses qui la firent douter du caractère normal de son état mental.

Un jour qu'elle passait à pied dans le village, elle remarqua un homme en tenue de sport. Il était très grand et portait des lunettes d'écaille. Il la salua avec un sourire très amical. Ce fut la première fois qu'elle vit Ferdie Fane. Elle devait le voir constamment au cours des pénibles mois qui suivirent.

CHAPITRE IV

Le superintendant Hallick se rendait à Princetown en Devonshire pour faire une ultime tentative. Mais il doutait fort que celle-ci fût couronnée de succès. Le directeur de la prison vint à sa rencontre tandis qu'on refermait la porte de fer sur le détective.

« Je ne crois pas que vous tiriez grand-chose de ces deux hommes, superintendant. Ils sont trop près de leur libération.

— On ne sait jamais, dit Hallick en souriant. Je suis arrivé à obtenir des tuyaux sensationnels d'un détenu, le jour même de sa sortie. »

Hallick accompagna le directeur dans son bureau.

« Mon gardien chef prétend qu'ils ne disent rien ni l'un ni l'autre. Il a pourtant su gagner relativement leur confiance. Si vous vous rappelez, vous avez tout essayé pour les faire parler, il y a dix ans quand ils sont arrivés ici. Bien des gens dans cette prison voudraient savoir où l'or a été caché. Personnellement, je ne crois pas qu'ils le sachent et leur version au cours du procès selon laquelle O'Shea avait filé avec tout le butin me semble être la plus vraisemblable. »

Le détective eut une expression de doute.

« Je me le demande. C'était aussi mon impression le soir où je les ai arrêtés. Mais depuis j'ai changé d'avis. »

Le gardien chef entra sur ces entrefaites et fit un signe d'amitié au détective.

« J'ai gardé les deux détenus dans leurs cellules, ce matin. Vous désirez les voir, n'est-ce pas, superintendant?

— Je voudrais voir Connor d'abord.

— Tout de suite? Je vais vous l'amener. »

Le gardien traversa la cour et se dirigea vers l'entrée d'un grand bâtiment à l'aspect rébarbatif. Une grille d'acier en protégeait la porte. Le gardien les ouvrit l'une après l'autre et pénétra dans un vestibule d'où partaient des couloirs garnis d'étroites portes. Il alla jusqu'à l'une de ces portes, tira brusquement le verrou et l'ouvrit. L'homme en tenue de forçat qui était assis sur le bord de son lit, le visage dans ses mains, se leva lentement.

« Connor, un de ces messieurs de Scotland Yard est venu vous voir. Si vous êtes raisonnable, vous lui donnerez le renseignement dont il a besoin. »

Connor lui jeta un regard furieux.

« J'ai rien à dire, chef, grogna-t-il. Pourquoi ne me fiche-t-on pas la paix. Si je savais où est l'or, je ne le dirais pas.

— Ne faites pas l'imbécile, dit le gardien avec bonne humeur. A quoi ça vous sert de cacher la la vérité?...

— L'imbécile, chef! interrompit Connor. Qu'est-

ce qui peut me rester dans la tête après avoir été ici? »

Il montra d'un geste sa cellule.

« Ça fait sept ans que je suis dans la même. Je connais chaque pierre de ce mur. Qui c'est qui me demande?

— Le superintendant Hallick. »

Connor fit la grimace.

« Va-t-il voir Marks aussi ? Hallick, vous dites? Je le croyais mort.

— Loin de là! »

Le chef lui fit signe de le suivre et, accompagné d'un autre gardien, Connor fut conduit au bureau du directeur.

Il reconnut Hallick auquel il dit bonjour.

Il ne lui en voulait pas. Une certaine camaraderie existait entre le voleur et le chasseur de voleurs comme elle existe de coutume entre la police et les criminels.

« Vous perdez votre temps avec moi, monsieur Hallick », déclara Connor.

Puis, tout à coup, sa colère éclata.

« Je n'ai rien à vous dire, moi! Trouvez O'Shea. Lui, il pourra causer. Et puis, trouvez-le avant moi si vous voulez qu'il cause encore.

— Nous le cherchons, Connor, dit Hallick avec douceur.

— C'est la galette que vous voulez, ricana Connor. Vous voulez la rendre à la Banque pour toucher votre récompense. »

Il eut un mauvais rire.

« Essayez voir avec le Doucereux. C'est possible que Marks marche avec vous. »

A cet instant, on introduisit Marks. Il n'avait guère changé au cours de ses dix années de détention. L'ascétisme de son visage s'était peut-être encore accentué; les lèvres minces étaient devenues encore plus dures et ses yeux semblaient s'être enfoncés davantage, mais sa voix cultivée, sa politesse exagérée, et cette onctuosité qui lui avait valu son surnom de Doucereux demeuraient les mêmes.

« En vérité, c'est monsieur Hallick! prononça-t-il lentement. Venu nous rendre visite à notre maison de campagne? »

Apercevant Connor, il lui dit bonjour en s'inclinant.

« Comme c'est aimable à vous, monsieur Hallick. Vous n'avez pas visité le parc et le garage, ni notre belle salle de billard?

— Ça suffit, Marks, dit sévèrement le gardien.

— Pardon, monsieur, toutes mes excuses. »

Il salua profondément le gardien.

« Ce n'était que du badinage, rien d'autre. Qui aurait pu supposer cette rencontre en pleine campagne, monsieur Hallick? Une courte visite, sans doute. Vous n'allez pas nous rester? »

Hallick accepta l'insulte en souriant.

« Excusez-moi, dit Marks. La police elle-même est apte à faire quelques petites erreurs de jugement. C'est regrettable, mais exact. Une fois, nous avions un ancien inspecteur dans mon département...

— Vous savez sans doute pourquoi je suis venu », interrompit Hallick. Marks secoua la tête, tandis qu'une expression de surprise et de consternation se peignait sur ses traits.

« Vous n'êtes pas venu nous demander, à mon pauvre ami et à moi, des renseignements au sujet de cet affreux vol d'or? Quel malheur! Vous désiriez savoir où on a caché ce trésor? Si seulement je pouvais vous le dire! Si mon camarade savait quelque chose ou même votre vieil ami Leonard O'Shea! Moi je ne peux pas! »

Il souriait onctueusement.

Connor rongeait son frein.

« Vous n'avez plus besoin de moi?... »

Marks agita la main.

« Un peu de patience, mon cher monsieur Hallick.

— Ecoute voir, le Doucereux, éclata Connor.

— Non, ne m'appelle pas le Doucereux, c'est vulgaire. N'est-ce pas, monsieur Hallick?

— Moi, je ne répondrai à aucune question; tu feras comme tu voudras, déclara Connor. Si on n'a pas encore trouvé O'Shea, moi je m'en charge. Ce jour-là, il saura à quoi s'en tenir. Et puis, autre chose, Hallick, en sortant de cet enfer, je travaillerai pour moi tout seul. Je ne demande pas au Doucereux de m'aider à trouver O'Shea. J'ai vu Marks tous les jours pendant dix ans et je ne peux plus le voir en peinture! Je serai seul pour trouver l'homme qui m'a eu.

— Tu t'imagines que tu vas le trouver? demanda vivement Hallick. Sais-tu où il est?

— Je ne sais qu'une chose, déclara Connor sombrement, et le Doucereux la sait aussi. Il a laissé échapper ça le matin où nous attendions le camion et où il se figurait que O'Shea cacherait son trésor. Mais je ne le dirai sûrement pas. Quand on me relâchera, je trouverai O'Shea tout seul.

— Pauvre idiot! s'exclama Hallick. Il y a dix ans que la police le cherche. »

Connor éclata de rire.

« Vous êtes à la recherche d'un homme sain d'esprit et c'est là où vous vous trompez! Je ne l'avais pas encore dit. Il est fou. Vous n'en saviez rien, mais le Doucereux le sait. O'Shea était fou déjà, il y a dix ans. Dieu sait où il en est maintenant! Il a toute l'astuce d'un fou. Demandez au Doucereux. »

Hallick était surpris. Il questionna Marks et le petit homme sourit.

« Je crains que notre cher ami n'ait raison. Un fou plein d'astuce. Même en prison les nouvelles nous arrivent et j'ai su qu'il y a quelques années trois officiers de Scotland Yard avaient disparu dans l'espace de quelques minutes, évaporés, pourrait-on dire, comme la rosée au soleil du matin. Excusez-moi d'être poétique : c'est le bagne qui vous pousse à cela. Trahiriez-vous un secret professionnel en me disant que ces trois hommes étaient à la recherche de O'Shea? »

Voyant Hallick changer de visage, il se mit à rire.

« Je vois que je ne me trompais pas. L'histoire racontait qu'ils avaient quitté l'Angleterre et en-

voyé leur démission de Paris, n'est-ce pas? O'Shea peut imiter n'importe quelle écriture... Ils n'ont jamais quitté l'Angleterre. »

Hallick était blanc comme un linge.

« Bon Dieu, si j'étais sûr... commença-t-il

— Ils n'ont jamais quitté l'Angleterre, insista Marks. Ils recherchaient O'Shea... Mais c'est O'Shea qui les a trouvés.

— Vous voulez dire qu'ils sont... morts? »

Marks fit signe que oui.

« Vingt-deux heures par jour, il est dans son état normal. Pendant deux heures... »

Il haussa les épaules, puis reprit.

« Monsieur Hallick, vos hommes ont dû le rencontrer dans un de ses mauvais moments.

— Quand, moi, je le rencontrerai, s'exclama Connor tout à coup...

— Quand tu le rencontreras, s'exclama Marks en se tournant brusquement vers Connor, tu seras un homme mort. Mais moi... »

Son visage se décomposa, et Hallick eut l'impression de voir les yeux d'un démon.

« Quand vous le trouverez. Mais où? »

Marks étendit son bras raidi comme s'il saisissait un invisible ennemi.

« Je sais où, je sais où cette main le trouvera. Cette main! »

Hallick rentra à Londres ce jour-là, guère plus renseigné qu'en venant. Il n'avait rien appris sauf que O'Shea était sain d'esprit vingt-deux heures sur vingt-quatre.

CHAPITRE V

Il faisait une splendide matinée de printemps. L'air léger semblait fondre dans la lumière dorée du soleil.

M. Goodman n'avait pas été ce matin-là en ville, quoique ce fût son jour, car il se faisait un devoir d'aller à son bureau deux ou trois jours par mois.

Mrs. Elvery, cette femme si bavarde, achevait sa toilette dans sa chambre. Veronica, sa fille, laide et sans grâce, s'efforçait — à l'aide d'un dictionnaire — de venir à bout d'un poème qu'elle avait entrepris de composer, car elle aimait à taquiner la muse à ses moments perdus.

M. Goodman, au fond d'un canapé, somnolait en faisant semblant de lire un journal. Les seuls sons qui troublaient le silence de la pièce étaient le grincement de la plume de Veronica et le tic-tac d'une vieille horloge.

Cette grande pièce voûtée, qui était actuellement le salon, à Monkshall, avait fort peu changé depuis l'époque où elle servait de salle de réunion, précédant le réfectoire. Les colonnes que les moines avaient décorées de sculptures étaient tant soit peu

effritées, mais ces images, cachées maintenant derrière des boiseries de chêne, conservaient intactes l'esprit de piété qui avait présidé à leur composition.

Par la porte-fenêtre ouverte, s'étendait la vue sur le parc vert, sur ses groupes d'arbres et ses fameuses ruines qui avaient si longtemps attiré les amateurs d'antiquités.

M. Goodman n'entendait pas le ramage des oiseaux, mais Miss Veronica, irritable comme le sont souvent les jeunes poètes que visite l'inspiration, tourna une ou deux fois la tête en signe de protestation.

« Monsieur Goodman », chuchota-t-elle.

Il n'y eut pas de réponse, aussi répéta-t-elle impatiemment le nom du vieux monsieur.

« Monsieur Goodman!

— Hein? répondit-il enfin.

— Qu'est-ce qui rime avec dédaigneux? » demanda Veronica.

M. Goodman réfléchit en se caressant le menton.

« Bilieux », proposa-t-il.

Miss Elvery haussa les épaules.

« Mais non, voyons! C'est un si vilain mot.

— Et une vilaine impression, dit Mr. Goodman en frissonnant. Qu'écrivez-vous donc? »

Veronica avoua à quelle occupation elle se livrait.

« Grands dieux! s'exclama Mr. Goodman avec horreur. Comment pouvez-vous faire des vers à cette heure du jour. Cela me fait le même effet

que de boire avant déjeuner. De quoi s'agit-il dans votre poème? »

Elle lui adressa un sourire de connivence.

« Si je vous le dis, vous me trouverez rosse. »

Comme il tendait la main vers le manuscrit, elle se défendit.

« Oh! non, je ne peux pas... c'est à propos de quelqu'un que vous connaissez. »

Mr. Goodman fronça les sourcils.

« Vous avez prononcé le mot « dédaigneux ». Qui diable est dédaigneux ici? »

Veronica renifla; c'était une habitude qu'elle avait lorsqu'elle parlait avec malveillance.

« Ne trouvez-vous pas qu'elle le soit un peu? Et après tout, son père tient une pension de famille.

— Oh! vous parlez de Miss Redmayne? demanda tranquillement Goodman en déposant son journal auprès de lui. C'est une charmante jeune fille. Pension de famille, disiez-vous? Eh! bien, j'ai été le premier pensionnaire de son père, et jusqu'à présent, je ne m'étais jamais considéré comme habitant une pension. »

Il y eut un instant de silence que la jeune fille rompit.

« Mr. Goodman, me permettez-vous de dire quelque chose?

— Je vous ai laissée dire jusqu'à présent, dit-il en souriant.

— Je suppose que j'ai l'esprit poétique, dit Veronica. Je vois du mystère partout. Même vous, me paraissez étrange. »

Comme il la regardait, effrayé, elle ajouta :

« Oh! pas inquiétant! »

Il s'en déclara heureux.

« Mais le colonel Redmayne, par exemple, est inquiétant », dit-elle avec une intention marquée.

Mr. Goodman parut réfléchir.

« Cela ne m'avait jamais frappé, dit-il lentement.

— Mais il l'est, insista Veronica. Pourquoi a-t-il acheté cette propriété si éloignée de tout et l'a-t-il transformée en pension de famille?

— Pour gagner de l'argent, je suppose. »

Elle sourit finement, en secouant la tête.

« Il n'y réussit pas. Maman dit qu'il doit perdre beaucoup d'argent. Monkshall est un endroit unique, mais on raconte que c'est hanté. Le saviez-vous? »

Mr. Goodman rit avec bonne humeur. Comme ancien pensionnaire, il avait souvent entendu raconter cela.

« Eh bien, *moi*, j'ai vu et entendu des choses étranges. Maman dit qu'il a dû y avoir un affreux crime de commis ici. C'est certain. »

Elle était de plus en plus affirmative.

Mr. Goodman se permit de dire que Mrs. Elvery avait la tête farcie d'histoires criminelles.

En effet, la grosse Mrs. Elvery se délectait de toutes les tragédies qui remplissaient les journaux.

« Il est certain qu'elle adore les assassinats, dit Veronica. Nous avons dû remettre notre voyage en Suisse, l'année dernière, à cause du « Mystère de

la Bicyclette dans la Rivière ». Croyez-vous que le colonel ait jamais commis un crime?

— Quelle horrible chose à dire! s'exclama le vieux monsieur profondément choqué.

— Pourquoi est-il si nerveux? demanda Veronica qui se passionnait pour son sujet. Il refuse constamment des pensionnaires. Il a refusé de prendre ce charmant jeune homme qui est venu hier.

— Eh bien! il en vient un nouveau demain, déclara Mr. Goodman en reprenant son journal.

— Un pasteur! dit Veronica avec dédain. Chacun sait qu'ils sont pauvres. »

Mr. Goodman eut un petit rire amusé devant la naïveté de cette assertion.

« Le colonel pourrait gagner de l'argent avec sa pension de famille s'il voulait. Et même je vous dirai plus. Maman connaissait Mr. Redmayne avant qu'il achetât cette maison. Il a eu des ennuis d'argent. Maman ne se souvient pas exactement dans quel genre d'affaires. Mais il était ruiné. Alors comment a-t-il acheté cette propriété? »

Mr. Goodman répondit avec un air ravi.

« Eh bien! là-dessus je suis renseigné. Il a fait un héritage! »

Veronica fut déçue et ne cacha pas sa désillusion. Mais elle n'en dit pas davantage car sa mère parut à ce moment.

Non pas que Mrs. Elvery se contentât jamais de paraître. Elle entrait d'un air affairé dans une pièce, ou elle y bondissait, selon son état d'agita-

tion. Elle s'approcha immédiatement du canapé sur lequel Mr. Goodman dépliait une fois de plus son journal.

« Avez-vous entendu du bruit cette nuit? » demanda-t-elle dramatiquement.

Il fit signe que oui.

« Quelqu'un dans la chambre à côté de la mienne a fortement ronflé, commença-t-il...

— C'est moi qui occupe cette chambre, Mr. Goodman, répliqua-t-elle avec froideur. Mais avez-vous entendu un hurlement?

— Un hurlement? demanda-t-il en tressaillant.

— Eh bien, moi, j'ai entendu l'orgue cette nuit! »

Goodman soupira.

« Heureusement, je suis un peu sourd. Je n'entends jamais ni orgue, ni cris. Tout ce que j'entends distinctement, c'est le gong pour les repas.

— Il y a un mystère ici, déclara Mrs. Elvery, plus catégorique encore que sa fille. Je m'en suis rendue compte dès mon arrivée. Au début je ne pensais passer qu'une semaine ici; maintenant je resterai jusqu'à ce qu'on ait élucidé le mystère. »

Mr. Goodman eut un bon sourire.

« Vous êtes une habituée ici, Mrs. Elvery.

— Cela me rappelle, raconta Mrs. Elvery avec rapidité, mais aussi visiblement avec délice, l'abbaye de Pangleton où John Roehampton coupa la gorge à ses trois nièces, âgées respectivement de dix-neuf, vingt et un et vingt-quatre ans; après quoi il les mit dans du ciment et fut exécuté à Exeter Gaol. On a dû le porter jusqu'à l'échafaud; il a

laissé une confession complète de ses crimes. »

Mr. Goodman se levait en hâte pour échapper à un récit aussi horrible, lorsque, heureusement pour lui, le colonel Redmayne apparut, tel un sauveur, dans la porte. C'était un homme de cinquante-cinq ans environ qui paraissait agité et n'avait guère les manières d'un homme du monde. Il était mal vêtu et même presque débraillé. Goodman l'avait vu changer en ces dernières années, de jour en jour.

Les yeux du colonel allèrent de l'un à l'autre des occupants de la pièce.

« Bonjour. Est-ce que tout va bien ici?

— A peu près », dit Goodman en souriant.

Il espérait que Mrs. Elvery changerait de sujet de conversation. Mais il n'en fut rien.

« Colonel, n'avez-vous rien entendu cette nuit?

— Entendu? demanda-t-il en fronçant les sourcils. Qu'y avait-il à entendre? »

Mrs. Elvery compta les événements de la nuit sur ses doigts épais.

« D'abord l'orgue, puis un atroce hurlement. Cela venait du parc, du côté de la tombe du Moine. »

Elle attendit, mais Redmayne secoua la tête.

« Non, je n'ai rien entendu, je dormais, » dit-il presque à voix basse.

Veronica, qui écoutait attentivement, intervint.

« Oh! quelle blague! J'ai vu la lumière dans votre chambre longtemps après que maman et moi avons entendu du bruit. Je vois dans votre chambre de ma fenêtre. »

Il la regarda furieux.

« Vraiment? C'est que je me serai endormi en laissant allumé. Avez-vous vu Mary, les uns ou les autres? »

Goodman indiqua le parc.

« Elle a passé là il y a environ une demi-heure », dit-il.

Le colonel hésita un instant, puis, sans un mot, traversa la pièce.

Ils le virent marcher à grandes enjambées dans le parc.

« Il y a un mystère dans cette maison, déclara Mrs. Elvery en poussant un soupir de satisfaction. Cet homme est fou. Mr. Goodman, vous savez, ce jeune homme charmant qui est venu hier matin, il voulait une chambre, et quand j'ai demandé au colonel pourquoi il refusait de le prendre comme pensionnaire, j'ai cru qu'il allait me dévorer. Il m'a dit que ce n'était pas un homme à avoir chez soi, qu'il avait eu le toupet d'essayer de faire la connaissance de sa fille, et qu'il ne voulait pas d'un ivrogne pareil sous son toit.

« En effet, dit Mr. Goodman, Redmayne paraissait agacé. Il ne faut pas s'en formaliser. Il est nerveux ce matin. »

Là-dessus, Mr. Goodman prit son courrier et se mit en devoir de le lire.

« Il est poseur, continua Mrs. Elvery, et sa fille ne vaut pas mieux que lui. Je suis forcée de le dire, Mr. Goodman. Cela n'a pas l'air charitable, mais elle se...

— Gobe? » suggéra Veronica.

Sa mère sembla choquée de cette expression.

« Mais, maman, c'est une expression commune...

— Nous n'avons rien de commun, protesta Mrs. Elvery. Tu peux dire qu'elle est poseuse. C'est certain. Avec cela, pas d'usages. Je lui racontais l'autre jour le crime de Grange Road, vous savez cet homme qui a empoisonné sa belle-mère pour toucher l'assurance, une affaire si passionnante; eh bien! elle m'a tourné le dos en disant que ces horreurs ne l'intéressaient pas. »

Cotton, le maître d'hôtel, entra à cet instant, apportant les lettres et les journaux. C'était un homme d'un aspect rébarbatif qui ne parlait pas souvent. Il allait sortir lorsque Mrs. Elvery le rappela.

« Avez-vous entendu du bruit, cette nuit, Cotton? »

Il se retourna, l'air peu amène.

« Non, madame. Je m'endors vite. Aprés cela, un coup de fusil ne me réveillerait pas.

— Vous n'avez pas entendu l'orgue?

— Je n'ai rien entendu.

— Je crois que c'est un fou, déclara la dame exaspérée.

— Je le crois aussi, madame », concéda Cotton en sortant.

CHAPITRE VI

Mary se rendit au village, ce matin-là, pour acheter sa provision de timbres de la semaine. Elle fit à peine attention au jeune homme qui était assis sur un banc devant le « Lion Rouge », quoiqu'elle fût consciente de sa présence et au courant des histoires qu'on racontait sur lui.

Elle n'avait aucune pitié pour lui. Elle avait décidé que c'était un de ces hommes que rien ne pouvait sauver de leur vice. De plus, elle était agacée contre lui parce qu'il avait contrarié son père. En effet, Ferdie Fane avait eu l'audace de vouloir prendre pension à Monkshall.

Mary ne lui avait encore jamais parlé et ne se doutait pas qu'elle pût le faire jusqu'au moment où, revenant du village, elle prit le sentier qui menait au parc de Monkshall.

Là, elle le trouva assis sur une barrière, ses longues mains jointes entre ses genoux, une cigarette au coin des lèvres, regardant mélancoliquement devant lui à travers ses lunettes d'écaille. Elle s'arrêta un moment, car il lui bouchait le passage aménagé en cet endroit pour permettre de franchir

l'enclos d'un pâturage. Elle supposait qu'il ne l'avait pas vue.

A cet instant, il se mit négligemment sur ses pieds et retira sa casquette dans un large geste.

« Passez, amie, la voie est libre », dit-il.

Il avait un sourire plutôt plaisant, remarqua-t-elle, mais il lui déplaisait pour le moment.

« Si je vous accompagne jusqu'à la demeure de vos ancêtres, votre honoré père se saisira-t-il d'un fusil ou lancera-t-il une meute à mes trousses? »

Elle le regarda bien en face.

« Vous êtes Mr. Fane, n'est-ce pas? »

Il salua avec emphase et elle rougit de son impertinence.

« Je crois, Mr. Fane, que, vu les circonstances, votre conduite n'a rien de celle d'un gentleman.

— Peut-être, mais c'est en tout cas celle d'un être intelligent qui adore tout ce qui est beau, répondit-il en souriant. Avez-vous remarqué combien il y a peu de gens vraiment agréables de par le monde? Une fois, j'étais au coin d'une rue...

— Laissez-moi passer, je vous prie », interrompit-elle.

Mary ne se sentait pas à son avantage, ce matin-là. Ses nerfs étaient tendus. Elle avait passé la nuit dans la terreur, écoutant d'étranges chuchotements, des sons qui lui figeaient le sang, et ces notes d'orgue qui résonnaient dans le lointain. Elle en frissonnait encore. Autrement, elle eût pu avoir une attitude plus à la hauteur de la situation actuelle. Elle ne pouvait oublier l'affreuse apparition qui

avait bondi sous sa fenêtre pour disparaître ensuite.

Cet homme, qui ne semblait pas trop solide sur ses jambes, la regardait attentivement.

« Votre père vous aime-t-il? » demanda-t-il d'une voix très douce et caressante.

Elle fut trop surprise pour répondre.

« Si oui, il ne peut rien vous refuser, ma chère Miss Reydmayne. Si vous lui disiez : « Voici un jeune homme qui cherche à se loger... »

— Je vous prie de me laisser passer. »

Elle tremblait d'indignation. Une fois de plus, il s'écarta avec un geste de grande déférence.

Sans un mot, elle enjamba la barrière. Elle avait franchi la moitié du parc avant d'avoir pu se décider à se retourner. Elle vit alors que Fane la suivait, à une respectable distance, il est vrai, mais qu'il la suivait ouvertement. Ni l'un ni l'autre n'aperçurent un individu qui s'approchait de la maison, peu après que Mrs. Elvery et Mr. Goodman furent sortis pour s'exercer sur une des pelouses avec leurs cannes de golf. C'était un homme étrange qui avait un tablier de cuir et portait un chargement de parapluies à réparer. Il ne s'était pas rendu directement à l'entrée de service. Mais, après avoir longuement inspecté les lieux, il était passé devant la maison. S'approchant de la porte-fenêtre, il regardait maintenant Cotton réparer le désordre laissé par la poétesse dans le salon.

Le maître d'hôtel, subitement conscient d'une présence, tourna la tête.

« Eh bien! que désirez-vous? demanda-t-il brusquement.

— Y a-t-il des parapluies, des chaises à raccommoder, ou bien des casseroles? » demanda l'homme.

Cotton eut un geste de grande dignité.

« Allez-vous-en d'ici ! Qui vous a laissé entrer ?

— Le concierge, à la grille, m'a dit qu'on avait des choses à réparer ici, grogna le rétameur.

— Vous ne pouviez pas entrer par la porte de service? Allez, filez! »

Mais l'homme ne bougea pas.

« Qui c'est qui habite ici? demanda-t-il.

— Le colonel Redmayne, si vous voulez le savoir. Et la cuisine est de l'autre côté. Allons, partez! » Le rétameur examina le salon sans se troubler.

« C'est pas mal ici, pas vrai? »

Le visage jaunâtre de Cotton s'empourpra.

« Est-ce que vous ne comprenez pas? La cuisine est par-derrière. Si vous ne voulez pas y aller, partez d'ici. » Au lieu de s'en aller, l'homme pénétra dans la pièce.

« Depuis quand qu'il vit ici ce type que vous appelez Redmayne?

— Depuis dix ans, cria Cotton exaspéré. C'est tout ce que vous voulez savoir, non? Vous ne savez pas ce qui va vous tomber dessus!

— Dix ans, vrai? Eh bien! je veux le voir votre colonel.

— Je vais vous présenter, sûr! s'exclama Cotton avec ironie. Il aime beaucoup les rétameurs. »

A ce moment, Mary entra, très essoufflée.

« Voulez-vous mettre ce monsieur à la porte », dit-elle en désignant Ferdie.

Elle n'avait pas encore vu le rétameur.

« Quel monsieur, mademoiselle? demanda Cotton en s'approchant de la porte-fenêtre. Mais c'est celui qui est venu hier, un bien aimable jeune homme.

— Cela m'est égal, dit Mary, hors d'elle. Renvoyez-le tout de suite.

— Je peux-t-il vous aider, mademoiselle? »

Mary sursauta en voyant le rétameur, et ses yeux surpris allèrent de lui au maître d'hôtel.

« Bien sûr, que non, déclara sèchement Cotton.

— Qui êtes-vous? demanda Mary.

— Oh! rien qu'un rétameur, mademoiselle. »

Il la regardait pensivement, et quelque chose dans ses yeux effraya Mary.

« Il... est entré ici, bien que je lui disais d'aller à la cuisine, s'excusa Cotton. Si mademoiselle n'était pas entrée, je le jetais dehors!

— Qu'il soit ce qu'il veut, mais qu'il vous aide à faire partir ce maudit jeune homme, s'écria Mary avec désespoir. Il... »

Elle s'arrêta brusquement. Ferdie Fane la regardait par la fenêtre ouverte.

« Bonjour tout le monde. Comment ça va?

— Comment osez-vous me poursuivre? dit Mary en tapant du pied sans troubler le moins du monde son interlocuteur.

— Vous m'avez dit de ne pas rester sous vos

yeux, alors j'ai marché derrière vous. C'est bien simple! »

Il eût été plus digne pour elle, évidemment, de quitter la pièce, mais il avait la curieuse faculté de la forcer à perdre sa dignité.

« N'avez-vous pas compris que votre présence nous est désagréable, à mon père et à moi. Nous ne voulons pas vous connaître.

— Mais vous ne me connaissez pas! »

Il parut blessé.

« Je parie que vous ne savez même pas que mon prénom est Ferdie.

— Vous voulez m'imposer votre présence et je vous ai dit clairement que je n'y tenais pas.

— Si je veux m'installer ici, qu'est-ce qui peut m'en empêcher?

— Vous n'avez aucun besoin de venir ici. Vous avez une chambre à l'auberge, et cela me semble être juste ce qu'il vous faut. »

C'est à ce moment que le rétameur prit la situation en main. « Ecoutez voir, patron, cette demoiselle ne veut pas de vous. Filez! »

Personne ne prit garde à lui.

« Je ne retournerai pas au Lion Rouge, dit Mr. Fane gravement. Je n'aime pas leur bière, elle est fade. »

Une main s'abattit sur son épaule.

« Allez-vous filer, oui ou non? »

Mr. Fane se retourna pour regarder le rétameur.

« Ne fais pas ça, mon vieux, ce n'est pas poli. Il faut toujours être poli devant une dame.

— Ça va », commença le rétameur.

Alors une main d'acier saisit son poignet. Il fut arraché du sol où il alla retomber violemment.

« Jiu-jitsu », dit doucement Mr. Fane.

Entendant une exclamation de fureur, il se retourna et vit le colonel Redmayne devant lui.

« Que veut dire tout ceci? »

Il écouta l'explication embarrassée de sa fille.

« Emmenez cet homme à la cuisine », dit-il.

Quand Cotton et le rétameur furent partis il se tourna vers Fane :

« Et maintenant, monsieur, que désirez-vous? »

Mary remarqua avec surprise que son père parlait plus doucement.

« Le logis et le couvert », déclara tranquillement le jeune homme.

Le colonel fit un visible effort pour se contenir.

« Vous ne pouvez pas demeurer ici, je vous l'ai dit hier. Je n'ai pas de place pour vous et je ne désire pas vous avoir dans ma maison. »

Il fit un signe en direction de la porte. Mary se hâta de sortir.

« Croyez-vous que je vous laisserai déshonorer Monkshall? Vous n'êtes qu'un vulgaire ivrogne sans aucun sens de l'honneur ou de la décence, et vous ne faites rien d'autre que de dépenser votre argent à boire.

— Je croyais que vous m'accepteriez... » dit Ferdie.

Un coup de sonnette amena Cotton.

« Montrez la porte à ce... monsieur, et faites-le sortir de la propriété », dit le colonel.

On put croire que le visiteur chassé allait provoquer un incident, mais, au grand soulagement du colonel, Fane obéit en poussant de côté le maître d'hôtel. Il avait quitté la maison depuis un instant lorsqu'un homme sortit d'un bosquet et se mit en travers de son chemin. C'était le rétameur. Ils se regardèrent en silence.

« Il n'y a qu'un homme qui aurait pu me faire ce coup-là, dit le rétameur. Il faut que je vous regarde bien. »

Ayant examiné de près le visage de Ferdie Fane, il recula.

« Comment! c'est vous! Je vous ai pas vu depuis dix ans et je vous aurais pas reconnu sans ce coup, dit-il dans un souffle.

— Je me maintiens. »

La voix de Fane ne traînait plus, elle avait pris au contraire un ton tranchant.

« Vous avez vu plus de choses qu'il n'est sain pour vous, Mr. Connor!

— J'ai pas peur de vous, grogna l'homme. N'essayez pas. C'est toujours le vieux truc, hein? Maquillé en ivrogne.

— Connor, je vous donne une chance de sauver votre peau, dit lentement et posément Fane. Filez d'ici aussi vite que possible. Si vous êtes ici ce soir, vous êtes un homme mort! »

Ni l'un ni l'autre n'avait remarqué la jeune fille à sa fenêtre, qui les observait et avait tout entendu...

CHAPITRE VII

Mrs. Elvery se disait très observatrice. Des gens moins bien intentionnés l'accusaient simplement d'espionner. Cotton la détestait cordialement pour cette raison et lui en voulait spécialement de l'avoir surpris, ce jour-là, en conversation avec un certain rétameur, venu le matin, qui le fascinait par des récits concernant un prétendu trésor caché dans les caves de Monkshall.

Se hâtant d'aller trouver le colonel pour lui faire part de ce qu'elle avait découvert, Mrs. Elvery trouva celui-ci légèrement engourdi. Il avait pris l'habitude de se retirer dans la petite pièce qui lui servait de bureau et de s'y enfermer à clef. Il se trouvait là une petite armoire qui pouvait juste contenir une bouteille et deux verres faciles à dissimuler dès qu'on frappait à la porte.

Le colonel n'avait guère de sympathie pour Mrs. Elvery. Ce fut sans doute pour cela qu'il n'écouta que bien distraitement son histoire.

« C'est un ours, ma chère », déclara la bonne dame en retrouvant sa fille dans leur appartement.

Sur ce, elle tira les stores et plongea les yeux dans le grand parc sombre.

« Je suis sûre que nous allons avoir une apparition cette nuit, annonça-t-elle. J'ai prévenu Mr. Goodman, qui m'a répondu : « Absurde! »

— Je voudrais tant que tu ne sois pas comme ça, maman. Tu me donnes un trac! »

Mrs. Elvery se regarda dans la glace et tapota ses cheveux.

« Je l'ai vu deux fois », dit-elle avec délices.

Veronica frissonna.

Pendant quelques instants, Mrs. Elvery se tut, puis, tout à coup, elle se dressa, brandissant dramatiquement son gros index.

« Cotton! dit-elle impétueusement, si ce maître d'hôtel est un vrai maître d'hôtel, c'est que je n'en ai jamais vu! »

Veronica la regarda avec terreur.

« Mon Dieu, maman, que veux-tu dire ?

— Il a traîné par la maison toute la journée et quand il m'a vue en remontant de la cave, ça l'a tellement contrarié qu'il ne savait plus où se fourrer. »

Veronica regarda sa mère rêveusement.

« Au fond, maman, qu'est-ce que tu as vraiment vu, quand tu as hurlé l'autre nuit?

— Je voudrais bien que tu n'emploies pas des mots pareils en parlant à ta mère. J'ai crié voilà tout. J'ai vu une grande forme qui agitait ses mains sur la pelouse. Oh! quelle horreur!...

— Mais qu'est-ce que c'était? » demanda Veronica d'une voix faible.

Mrs. Elvery s'agita dans son fauteuil.

« C'était un moine, dit-elle, tout en noir, le visage recouvert d'une cagoule. Ecoute ça! »

Il pleuvait et ventait dehors, et le store en remuant avait effrayé Mrs. Elvery.

« Descendons, pour l'amour de Dieu », dit-elle.

Mr. Goodman, avec son air bonhomme, était seul au salon; lorsqu'il vit entrer les Elvery mère et fille, il poussa un grognement de désespoir, tout en souhaitant qu'elles ne l'eussent pas entendu.

« Mr. Goodman, maman vous a-t-elle dit ce qu'elle avait vu? »

Mr. Goodman, qui n'était pas préparé à cette attaque, regarda par-dessus ses lunettes d'un air peiné.

« Si c'est pour me parler de revenants...

— De moines, émit Veronica d'une voix caverneuse.

— Un moine, corrigea Mrs. Elvery. Je n'ai jamais dit que j'en avais vu plusieurs. »

Goodman leva les sourcils.

« Un moine? »

Il se mit à rire doucement et, se levant du canapé qui était son siège favori, il traversa la pièce pour aller frapper contre les boiseries.

« Si c'était un moine, c'est par ici qu'il devrait venir. »

Mrs. Elvery le regardait bouche bée.

« Par où?

— C'est ici que se trouvait la porte du monastère. Cette boiserie est en partie de ce temps-là. »

Mrs. Elvery ajusta ses lunettes pour mieux re-

garder. Elle s'aperçut alors que la boiserie faisait effectivement partie d'une porte, mais le bois était gondolé et rongé par les vers.

« C'est par ici qu'entraient les moines, jadis, dit Mr. Goodman. La légende raconte que ce passage communiquait avec une chapelle souterraine qui servait sous la Réforme. Cette pièce-ci ouvrait sur le réfectoire. Bien entendu, tout a été transformé et le vieux passage a dû être muré. Les moines traversaient cette chapelle tous les jours, deux par deux; cela faisait partie des rites... »

Veronica étouffa un soupir.

« Au fond, je préfère parler des crimes de maman, dit-elle.

— Une chapelle, répétait Mrs. Elvery, très frappée. C'est ce qui expliquerait l'orgue, n'est-ce pas? »

Mr. Goodman secoua la tête.

« Rien n'explique l'orgue, à part de mauvaises digestions. »

Il voulut changer de conversation.

« Vous m'avez dit que ce jeune Fane allait venir s'installer ici.

— Il ne viendra plus, déclara Mrs. Elvery très catégoriquement. Il aurait été trop intéressant. On n'accepte ici que de vieux barbons. »

Comme Mr. Goodman souriait, elle se hâta d'ajouter:

« Je ne dis pas cela pour vous, Mr. Goodman. »

Entendant la porte s'ouvrir, elle tourna la tête et vit entrer Mary Redmayne.

« Nous parlions de Mr. Fane, dit Mrs. Elvery.

— Vraiment, dit Mary froidement. Ce devait être plutôt languissant comme conversation. »

La conversation languit tout à fait, et la soirée parut interminable jusqu'à ce que les trois pensionnaires se retirassent pour aller se coucher. Mary n'avait pas aperçu son père de la soirée. Il s'était enfermé dans son bureau. Après le départ des autres, elle alla frapper chez lui. Elle l'entendit refermer l'armoire avant d'ouvrir la porte.

« Bonsoir, ma petite, dit-il d'une voix empâtée.

— Je voudrais vous parler, papa. »

Il leva les bras d'un geste las.

« J'aimerais mieux pas. Je me sens énervé, ce soir. »

Elle referma la porte et vint près de lui, s'appuyant à son épaule.

« Papa, ne pouvons-nous nous en aller d'ici, ou bien vendre la propriété? »

Il ne la regarda pas, mais murmura que c'était un endroit triste pour elle, en effet.

« Ce n'est pas plus ennuyeux que n'était le collège, mais c'est atroce, dit-elle en frissonnant. Il y a quelque chose d'affreux dans l'air. »

Il évita ses yeux.

« Je ne comprends pas.

— Papa, vous savez qu'il y a ici une atmosphère affreuse. Non, ce ne sont pas mes nerfs. J'ai entendu hier soir, d'abord l'orgue, ensuite ce hurlement! »

Elle couvrit son visage de ses mains.

« Je ne peux plus supporter cela! J'ai vu cette forme qui courait sur la pelouse, cette horrible chose en noir. Mrs. Elvery a entendu les mêmes bruits. Qu'est-ce que c'est que ce bruit? »

Il la vit sursauter et pâlir. Elle tendait l'oreille.

« Entendez-vous? murmura-t-elle.

— C'est le vent, dit-il d'une voix lente. Ce n'est que le vent.

— Ecoutez! »

Ce n'était pas possible qu'il n'entendît pas aussi les sons étouffés de l'orgue.

« Je n'entends rien », affirma-t-il.

Elle se pencha vers le sol.

« Entendez-vous? demanda-t-elle encore. Ce sont des pas sur des dalles. Et, mon Dieu, ça! »

Le bruit de coups frappés avec persistance leur parvenait.

« Quelqu'un à la porte », chuchota-t-elle, pâle comme une morte.

Redmayne ouvrit un tiroir et glissa un objet dans la poche de sa robe de chambre.

« Monte dans ta chambre », dit-il.

Il traversa le salon sombre, s'arrêta pour donner de la lumière.

A ce moment, Cotton apparut, venant de l'office. Il était encore habillé.

« Qu'est-ce que c'est? demanda Redmayne.

— Quelqu'un à la porte, je crois. Dois-je ouvrir? »

Un instant le colonel hésita.

« Oui », dit-il enfin.

Cotton ôta la chaîne, tourna la clef et ouvrit la porte.

Une longue silhouette se balançait sur le seuil.

« Excusez-moi de vous déranger. »

Ferdie Fane, son pardessus trempé, pénétra dans le vestibule. Il les regarda tous les deux.

« Je suis le second visiteur chez vous, ce soir...

— Que voulez-vous? » demanda Redmayne.

Par un effet assez bizarre, la vue de cet homme lui procurait un certain soulagement.

« On m'a expulsé du Lion Rouge. Je voudrais coucher ici. »

Il regardait fixement le colonel, derrière ses grosses lunettes.

« Gardons-le, papa. »

Redmayne se tourna vers sa fille.

« Qu'il reste, si cela te plaît; on peut le mettre au numéro sept. »

Un lent sourire illumina le visage de Mr. Fane.

« Merci pour l'invitation que j'accepte », dit-il.

Elle le regardait, surprise. Il était trempé. Il avait dû être dehors pendant des heures. D'où venait-il? Il était en même temps étrangement silencieux. Il se laissa conduire par Cotton à la chambre numéro sept, dans l'aile la plus éloignée.

La jolie chambre de Mary était juste au-dessus du salon. Après avoir dit bonsoir à son père, elle monta chez elle, s'enferma au verrou, se déshabilla lentement et se coucha. Mais son esprit travaillait trop. Elle se retournait sans cesse dans son lit.

Elle avait dû s'assoupir enfin lorsqu'elle entendit

un bruit qui la fit se dresser sur son séant. Le vent hurlait autour de la maison, la pluie frappait irrégulièrement sa fenêtre, mais ce n'était pas cela qui l'avait réveillée. Elle entendait le murmure de plusieurs voix en dessous de sa chambre. Elle crut reconnaître la voix de Cotton. Ou bien était-ce celle de son père? Tous deux avaient le même timbre grave.

Puis elle entendit un son qui lui glaça le sang. C'était un éclat de rire démoniaque qui venait du salon. Un instant, elle resta comme paralysée, puis, sautant de son lit, elle passa une robe de chambre et descendit l'escalier à tâtons. Elle aperçut pardessus la balustrade une silhouette dans le vestibule.

« Qui est là?

— Ce n'est rien, ma petite. »

Son père! Il avait sa chambre à côté de son bureau.

« Avez-vous entendu quelque chose, papa?

— Rien, rien, dit-il brusquement. Va te coucher. »

Mais Mary Redmayne ne manquait pas de courage.

« Je ne veux pas me coucher, dit-elle en descendant les dernières marches. Il y a quelqu'un au salon. J'ai entendu des voix. »

Elle avait la main sur le bouton de la porte, lorsque son père la saisit par le bras.

« Pour l'amour de Dieu, Mary, n'entre pas! »

Elle se dégagea impatiemment, et ouvrit la porte

toute grande. Tout était plongé dans l'obscurité. Elle appuya sur le commutateur.

D'abord, elle ne vit rien. Puis...

Au milieu de la pièce s'étalait le corps d'un homme mort. Un affreux rictus contorsionnait son visage.

C'était le rétameur, l'homme avec lequel Ferdie Fane se disputait ce matin-là, et que Fane avait menacé!

CHAPITRE VIII

Le superintendant Hallick, arrivé en automobile, accompagné de son photographe et de ses assistants, fit les constatations avec l'aide du chef de la police locale. Il reconnut aussitôt le mort.

Connor ! Connor, le forçat qui avait annoncé qu'il poursuivrait O'Shea jusqu'au bout du monde. Il gisait là, le cou brisé. On reconnaissait la manière particulière à O'Shea d'envoyer ses victimes dans l'autre monde.

L'un après l'autre, Hallick interrogea les pensionnaires et les domestiques. Cotton parla beaucoup; il se rappelait avoir vu l'homme, mais ne savait comment il était entré là. Tout était bien fermé et verrouillé. Rien n'avait été forcé : Mr. Goodman, lui, avait évidemment le sommeil dur; il couchait du reste dans l'aile la plus éloignée. Quant à Mrs. Elvery, elle émit beaucoup de « théories » au sujet du crime, mais ne donna aucune information utile.

« Fane !... qui est Fane ? » demanda Hallick.

Cotton expliqua qui était Mr. Fane et à quelle heure il était arrivé.

« Je le verrai plus tard, mais vous avez un autre

pensionnaire inscrit ici, constata Hallick tournant les pages d'un registre.

— Il ne vient qu'aujourd'hui. C'est un pasteur », expliqua Cotton.

Hallick scruta le visage rébarbatif du maître d'hôtel.

« Ne vous ai-je pas déjà vu quelque part?

— Oh! non, monsieur. »

Cotton était fort troublé, ce qui pouvait paraître naturel.

« Hum! fit Hallick. J'ai fini avec vous pour le moment. Envoyez-moi Miss Redmayne. »

Mr. Goodman, qui était encore dans la pièce, s'avança alors.

« J'espère que vous n'allez pas tourmenter Miss Redmayne, superintendant. C'est une jeune fille charmante, et j'oserai ajouter que... je lui suis très attaché. Si j'étais plus jeune... »

Il sourit.

« Vous voyez, même les marchands de thé ont l'esprit romanesque!

— Les détectives aussi, parfois », dit sèchement Hallick.

Il regarda Mr. Goodman plus attentivement. Cet homme d'âge moyen nourrissait évidemment une secrète passion pour la fille de la maison.

« Vous me trouvez ridiculement sentimental. »

Hallick secoua la tête.

« L'amour n'est pas un crime », dit-il tranquillement.

Mr. Goodman prit l'air rêveur.

« Je suppose que non. La bêtise en tout cas n'en est pas un. »

Il se dirigeait du côté par lequel Mary allait venir, lorsque Hallick le pria de sortir par une autre porte.

Mary attendait avec angoisse qu'on l'interrogeât. Elle n'avait pas encore vu Hallick et eut une surprise plutôt agréable. Elle s'était attendue à voir un officier de police autoritaire, prétentieux, et voyait devant elle un gros homme aimable dont le visage était empreint de bonté. Il parlait encore à Cotton quand elle entra, aussi ne la remarqua-t-il pas tout de suite.

« Vous êtes certain de ne pas savoir par où cet homme a pu s'introduire?

— Oui, monsieur, dit Cotton.

— Rien n'a été forcé, n'est-ce pas? »

Cotton secoua la tête.

« En tout cas, ce n'est pas moi qui lui ai ouvert », déclara-t-il.

Hallick fronça les sourcils.

« Vous avez déjà dit cela deux fois. Quand je suis arrivé, ce matin, vous vous êtes empressé de m'en avertir. Vous avez aussi déclaré qu'en passant devant la chambre de Mr. Fane vous aviez remarqué que la porte était ouverte et que lui-même n'était plus dans sa chambre. »

Cotton inclina affirmativement la tête.

« Vous avez dit aussi que vous n'aviez rien de commun avec l'homme qui avait téléphoné pour avertir la police en donnant votre nom.

— C'est vrai, monsieur. »

Ce fut à ce moment que le détective remarqua la présence de la jeune fille. Il fit signe à Cotton de se retirer.

« Voyons, Miss Redmayne, je suppose que vous n'aviez jamais vu cet homme.

— Si, seulement un instant, le matin.

— Avez-vous pu le reconnaître en apercevant le cadavre? »

Elle fit un signe affirmatif.

Hallick réfléchit, les yeux au sol.

« Où couchez-vous? demanda-t-il.

— Dans la chambre au-dessus du salon. »

Elle se rendit compte alors que le policier qui servait de secrétaire à Hallick transcrivait toutes ses réponses.

« Vous avez dû entendre quelque chose, le bruit d'une lutte... un cri? »

Et comme elle secouait la tête, il ajouta :

« Savez-vous à quelle heure le crime a été commis?

— Mon père dit qu'il était environ une heure.

— Vous étiez couchée? Où était votre père? Dans les environs de cette pièce?

— Non, dit-elle avec force.

— Pourquoi en êtes-vous si certaine? demanda-t-il vivement.

— Parce que, lorsque j'ai entendu refermer la porte...

— Quelle porte ? »

Elle s'arrêta troublée.

— Cette porte-ci. »

Elle indiquait la porte du salon.

« A ce moment, j'ai regardé par-dessus la rampe de l'escalier et j'ai vu mon père dans le couloir.

— Venait-il de sa chambre ou s'y rendait-il? Comment était-il habillé?

— Je ne l'ai pas vu, dit-elle, perdant la tête. Il n'y avait pas de lumière. Je ne pourrais même pas affirmer que j'ai entendu la porte. »

Hallick sourit.

« Ne vous troublez pas, Miss Redmayne. Ce Connor était un cambrioleur connu; il est très possible que votre père, en le surprenant chez lui, l'ait tué accidentellement. Ce serait très plausible. »

Mary secoua la tête.

« Vous ne croyez pas que c'est ce qui a dû se passer? Il aura été effrayé ensuite en voyant que l'homme était mort et il aura préféré dire qu'il ne savait rien.

— Non, dit-elle, je ne crois pas cela.

— Vous n'avez rien entendu, hier soir, d'inquiétant, un bruit? »

Mary ne répondit pas.

« Avez-vous jamais rien remarqué d'anormal à Monkshall?

— J'ai dû imaginer certaines choses, dit-elle à mi-voix, mais, une fois, j'ai vu sur la pelouse une forme... qui était habillée en moine.

— Un revenant... sans doute? » demanda-t-il en souriant.

Elle fit oui de la tête.

« C'est que je suis assez poltronne, continua-t-elle. J'imagine des choses!... Quelquefois, de ma chambre, il me semble entendre des pas... le son d'un orgue.

— Cela vous parvient-il nettement?

— Oui. Le plancher n'est pas très épais.

— Bien! dit-il sèchement. Et malgré cela, vous n'avez entendu aucun bruit de lutte, hier soir? Allons, allons, Miss Redmayne, essayez de vous souvenir. »

Elle perdait tout à fait la tête.

« Je ne me rappelle rien... Je n'ai rien entendu.

— Rien du tout? »

Il insista avec douceur.

« Cependant, la chute de cet homme a dû faire du bruit. Cela aurait dû vous réveiller si vous dormiez. Voyons, Miss Redmayne, je crois que vous vous montrez mystérieuse inutilement. Vous avez été épouvantée par la vue de ce prétendu moine ou de ce que vous avez imaginé voir, et vos nerfs étaient à vif. En entendant du bruit, vous avez ouvert votre porte, et la voix de votre père a dit: « Ce n'est rien » ou quelque chose de ce genre. N'est-ce pas ainsi que cela s'est passé? »

Il paraissait si brave homme qu'elle s'y laissa prendre.

« Oui.

— Il avait sa robe de chambre, je présume. Il était prêt à se coucher?

— Oui, dit-elle encore.

— A l'instant, vous m'avez déclaré que vous ne

l'aviez pas vu, que tout était éteint dans le couloir! »

Elle se mit vivement debout.

« Vous me tendez des pièges. Je ne vous répondrai pas. Je n'ai rien entendu, rien vu. Mon père n'est pas venu ici. Ce n'était pas sa voix.

— C'était la mienne, vieux frère! »

Hallick se retourna. Un homme lui souriait sur le seuil de la porte.

« Comment ça va? Je m'appelle Fane, Ferdie Fane.

— Fane... vous dites? »

Hallick sembla s'intéresser au nouveau venu.

« Ma voix, vieux frère, répéta Fane.

— En effet! »

Alors le détective fit une chose étrange. Il interrompit son interrogatoire et, faisant signe à son secrétaire de le suivre, sortit avec celui-ci.

Mary regardait le nouveau pensionnaire avec effarement.

« Ce n'était pas votre voix. Pourquoi avez-vous dit cela? Ne voyez-vous pas qu'ils soupçonnent tout le monde? Etes-vous devenu fou? Ils vont croire que vous et moi sommes de connivence. »

Il eut un sourire épanoui.

« Connivence, très bon mot! J'arrive à le dire très bien. C'est une excellente expression. »

Elle alla jusqu'à la porte fenêtre et regarda au-dehors. Les deux détectives étaient absorbés dans leur conversation, sur la pelouse. Elle sentit son cœur se serrer.

Quand elle se retourna vers Fane, celui-ci se versait du whisky.

« Ils vont revenir, et alors que vont-ils me demander encore? Oh! si seulement vous étiez quelqu'un à qui je puisse parler en confiance, demander de l'aide. C'est horrible de voir qu'un homme comme vous n'est qu'un affreux ivrogne.

— Ne proférez pas d'injures; c'est très mal. Mais confiez-moi tout ce que vous voudrez. »

Ah! si elle avait pu!

Ce fut Cotton qui l'arrêta au bord des confidences en entrant de son pas furtif.

« Le nouveau pensionnaire vient d'arriver, Miss Redmayne, c'est ce monsieur qui est pasteur », dit-il en s'effaçant pour laisser pénétrer le nouveau venu dans le salon.

C'était un ecclésiastique à cheveux blancs qui portait des lunettes. Il parlait d'une voix douce et un peu onctueuse. Ses manières étaient pleines d'aménité.

« Ai-je le plaisir de parler à Miss Redmayne? Je suis le Révérend Partridge. J'ai dû venir à pied. J'avais compris qu'on serait au-devant de moi à la gare. »

Il tendit une main molle à Mary.

La dernière distraction qu'elle souhaitait à ce moment, c'était bien la venue d'un nouveau pensionnaire!

« Je suis désolée, Mr. Partridge. Nous sommes tous un peu bouleversés, ce matin. Cotton, veuillez porter la valise à la chambre numéro 3.

— Bouleversés? J'espère qu'aucun fâcheux incident n'est venu gâter la beauté de ce merveilleux site?

— Mon père vous mettra au courant. Je vous présente Mr. Fane. »

A cet instant, Hallick entra précipitamment.

« Y a-t-il des acteurs dans la propriété, miss Redmayne? demanda-t-il vivement.

— Des acteurs? »

Elle le regardait sans comprendre.

« Oui, des gens costumés, expliqua-t-il impatiemment. Des acteurs de cinéma. Ils viennent souvent dans des endroits de ce genre. Mon secrétaire vient de me dire qu'il a vu un homme sortir de la Tombe du Moine, revêtu d'un froc, un fusil à la main. Mon Dieu! le voici! »

Il fit un geste dans la direction de la pelouse, et, à cet instant, Mary se sentit violemment saisie par deux bras qui la renversèrent. C'était Ferdie qui la tenait et elle se débattit, indignée. Puis...

« Ping! »

Un sifflement cingla à ses oreilles, tandis qu'une balle passait auprès d'elle et s'en allait briser la glace au-dessus de la cheminée. Mary fut frôlée de si près qu'elle crut d'abord avoir été frappée. En même temps, elle comprit que le geste de Ferdie Fane lui avait sauvé la vie.

CHAPITRE IX

Hallick, après avoir fait les plus minutieuses recherches dans la propriété, sans avoir trouvé autre chose qu'une douille vide, retourna à Londres, laissant à Monkshall le sergent Dobie.

Mary ne se rappela jamais bien comment s'était traînée cette journée. La présence d'un homme de Scotland Yard la rassurait bien un peu, quoiqu'elle se rendît compte que son père en était agacé. Heureusement, le détective était discret.

Les deux seules personnes qui semblaient indifférentes au drame de la nuit étaient Fane et le nouveau pensionnaire, le pasteur. Ce dernier, fort bavard, racontait de très intéressantes anecdotes. Mrs. Elvery semblait enchantée de lui.

Ferdie Fane intriguait Mary. Il y avait en lui beaucoup de choses qui lui plaisaient et, n'eût été son affreux vice, elle l'eût trouvé fort plaisant... Jusqu'à quel point même... Elle n'osait se l'avouer. Lui seul demeurait complètement imperturbable au sujet de ce coup de fusil qui avait failli les tuer tous les deux.

L'après-midi, causant avec lui, elle l'avait trouvé parfaitement normal et lucide.

« Mais non, ce n'est pas moi qu'il visait, grands

dieux! dit-il sarcastique. Bien des gens m'en veulent pourtant au sujet de mes méfaits passés.

— Vraiment? répondit-elle sans se troubler, voyant très bien le regard amusé qu'il lui lançait. Mrs. Elvery dit qu'on va nous envoyer le fameux détective Bradley.

— Bradley, dit-il avec mépris. Bah! c'est une vieille ganache de Scotland Yard! »

Puis, la voyant troublée, il se hâta de demander:

« Cette vieille raseuse a-t-elle dit encore autre chose? »

Ils se promenaient dans la longue avenue d'ormes qui menait à la grille d'entrée du parc. Deux jours plus tôt, Mary eût fui la compagnie de Fane avec dégoût; aujourd'hui elle y trouvait un singulier réconfort. Elle renonçait, du reste, à se comprendre elle-même et à retrouver sa vieille antipathie pour Fane.

« Mrs. Elvery est passionnée de criminologie, dit-elle en souriant, tout en n'ayant pas la moindre envie de sourire. Elle collectionne les coupures de presse qui ont trait à tous les crimes célèbres, et elle prétend que ce pauvre Connor a été un des complices d'un célèbre vol d'or commis pendant la guerre. Elle dit qu'un certain O'Shea y avait pris part aussi...

— O'Shea? dit vivement Fane dont le visage changea. Pourquoi diable parle-t-elle de O'Shea? Elle ferait mieux de tenir sa langue. Oh! excusez-moi. »

Il était de nouveau tout sourire.

« Vous avez entendu parler de lui? demanda-t-elle.

— Oh! des racontars, simplement, répondit-il gaiement. Dites-moi un peu ce qu'en pense Mrs. Elvery.

— Elle prétend qu'un chargement important d'or a disparu et a dû être enterré on ne sait où. Elle se figure que c'est dans les sous-sols de Monkshall ou dans le parc, que Connor était à la recherche du trésor et qu'il aurait soudoyé Cotton pour qu'il l'introduise dans la maison. C'est comme cela qu'il serait entré. J'ai entendu qu'elle racontait cette histoire à Mr. Partridge. Elle ne m'aime pas assez pour me faire des confidences. »

Ils marchèrent quelque temps en silence.

« Est-ce qu'il vous plaît, ce... Partridge? » demanda enfin Ferdie.

Oui, elle le trouvait assez gentil.

« Ça veut dire qu'il vous assomme! dit-il en riant. Mais dites-moi, pourquoi n'allez-vous pas un peu à Londres? »

Elle s'arrêta brusquement, le regardant.

« Quitter Monkshall? Pourquoi? »

Il soutint son regard.

« Je ne crois pas cet endroit très sain. A la vérité, je dirais même que c'est très malsain pour l'instant.

— Pour moi? » demanda-t-elle incrédule.

Il inclina la tête affirmativement.

« Oui, pour vous, en dépit de certaines personnes qui s'y trouvent et qui vous adorent, qui

donneraient leur vie même, pour vous épargner le moindre mal.

— Vous voulez parler de mon père, dit-elle pour détourner la conversation qui menaçait de devenir embarrassante.

— Je veux dire deux personnes... entre autres, Mr. Goodman. »

D'abord, elle voulut se fâcher... puis se mit à rire.

« Quelle absurdité! Mr. Goodman est d'âge à être mon père.

— Mais il est encore assez jeune pour être amoureux de vous, dit posément Fane. Et ce monsieur d'un âge respectable vous aime sincèrement, Miss Redmayne. Il y en a aussi un qui n'a pas cet âge et qui vous est très attaché...

— Quand il est... à jeun? » plaisanta-t-elle.

A ce moment, Mary se souvint d'une chose qu'elle avait à faire à la maison. Fane n'essaya pas de la retenir, et ils retournèrent sur leurs pas rapidement et silencieusement.

L'inspecteur Hallick était rentré à Londres assez troublé, quoiqu'il ne fût pas aussi perplexe que l'imaginaient ses sous-ordres. Il savait indubitablement que, derrière le mystère de Monkshall, planait celui de O'Shea.

En arrivant dans son bureau, il réclama aussitôt le dossier O'Shea.

« Et tous les renseignements qui peuvent le concerner », ajouta-t-il.

Ce n'était pas la première fois que Hallick de-

mandait cela, mais, jusqu'à présent, aucun renseignement recueilli depuis le vol n'avait apporté de lumière sur l'affaire.

Après le départ de son secrétaire, Hallick mit ses notes en ordre. Elles étaient peu nombreuses. Sans aucun doute, le coup de feu avait été tiré des ruines qui, il l'avait découvert, étaient les restes d'une vieille chapelle, recouverts maintenant par le lierre et enfouis dans un bosquet de marronniers. Comment l'assassin avait pu s'échapper, là résidait tout le mystère. Il n'était pas impossible que d'autres vieilles pierres, cachées dans un fourré d'aubépines, dissimulassent l'entrée d'un souterrain.

Hallick parla de cette possibilité à l'un des inspecteurs entré chez lui pour bavarder. C'était le célèbre inspecteur Elk, taciturne et sceptique entre tous.

« Des souterrains! Allons donc! ricana Elk. Mais c'est un vieux truc de romanciers! Les souterrains et les boiseries à ressort, jamais je n'ai lu un livre qui n'en parle.

— Je n'écarte cependant pas ces deux hypothèses. Monkshall est une des plus vieilles constructions d'Angleterre. J'ai fait des recherches dans notre bibliothèque. Ce monastère était florissant au temps d'Elisabeth. »

Elk poussa un grognement. »

« Cette femme! Que ne possédions-nous, sous son règne! »

Elk en voulait particulièrement à la reine Elisa-

beth. Pendant des années, il avait voulu obtenir certains parchemins qui auraient satisfait son amour-propre au point de vue de sa culture générale, et, toujours, il avait échoué à propos d'un incident du règne de la reine dont il n'avait pu se souvenir opportunément.

« Celle-là, bien entendu, il lui fallait des souterrains et des boiseries secrètes ! »

Une idée vint à l'esprit d'Hallick.

« Asseyez-vous, Elk. Je veux vous demander quelque chose.

— Si c'est sur un point d'histoire, épargnez-vous cette peine. Je ne sais rien sur cette femme, sauf qu'elle n'était pas vierge. Qui, d'ailleurs, a lancé cette ridicule légende?

— Avez-vous jamais vu O'Shea », demanda Hallick.

Elk le regarda stupéfait.

« O'Shea, le cambrioleur de banques? Non, je ne l'ai jamais vu. Il est en Amérique, n'est-ce pas?

— Je le crois bel et bien en Angleterre, déclara Hallick, tandis que l'autre hochait la tête.

— J'en doute, dit Elk. Il n'y a pas de raison pour qu'il y soit. Je pars du principe qu'il n'a pas fait parler de lui ces dernières années. Mais il est évident qu'un homme qui a fait main basse sur une pareille fortune peut se tenir tranquille pendant quelque temps. D'habitude, un filou qui a volé porte son argent dans la première maison de jeu clandestine venue et l'y perd. Mais, comme celui-ci est fou...

— Comment savez-vous cela? » interrompit vivement Hallick.

Avant de répondre, Elk sortit un cigare de sa poche et l'alluma soigneusement.

« O'Shea est fou, dit-il sans hésitation. C'est un fait indéniable.

— C'est un fait que j'ignorais avant d'avoir interrogé Connor au bagne, et je ne me rappelle pas l'avoir inscrit dans mes notes. Comment le savez-vous?

— J'ai étudié l'affaire, il y a des années. Nous n'avions rien pu découvrir au sujet de O'Shea; on n'a trouvé qu'un fragment de son écriture. Je parle d'avant le vol, et avant que vous vous en occupiez. Je n'étais qu'un simple détective, en ce temps-là, et n'ayant pu obtenir ni son portrait ni ses empreintes, je fis des recherches sur ses origines. J'appris donc que son père était mort dans un asile de fous et que sa sœur s'était suicidée. Quant à son grand-père, c'était un assassin qui est mort au cours d'un procès. Je me suis souvent demandé comment il ne s'est pas trouvé quelqu'un pour écrire l'histoire de cette famille. »

Hallick ignorait ces détails qui coïncidaient cependant avec ceux qu'il avait recueillis de la bouche de Connor.

Le secrétaire rentrait à ce moment, chargé d'un formidable dossier et d'une « chemise » très mince. En examinant le contenu de cette dernière, Hallick constata que rien de nouveau n'avait été récemment découvert sur le compte de O'Shea.

Elk observait curieusement Hallick.

« Vous vous rafraîchissez la mémoire? Est-ce que l'eau ne vous vient pas à la bouche en pensant à ces magnifiques pièces d'or cachées quelque part? Dommage que Bradley ne soit pas sur l'affaire. Il la connaît à fond, et si vous croyez que cet assassinat concerne O'Shea, à votre place je télégraphierais à Bradley de revenir. »

Hallick tournait lentement les pages dactylographiées. Elk parla de nouveau.

« Connor n'a eu que ce qu'il méritait. Il s'était plaint au moment de sa condamnation d'avoir été refait; mais Connor en avait lui-même sur la conscience en fait de trahisons, ainsi que Marks le Doucereux. Je les connais tous les deux. Ils auraient très bien vendu O'Shea avant le vol. Où est le Doucereux? »

Hallick secoua la tête en refermant le dossier.

« Je l'ignore. Je voudrais bien que vous fassiez savoir dans les divers départements que je désire voir Marks. Il traîne généralement du côté de Hammersmith, et je voudrais l'avertir du danger qu'il court. »

Elk sourit.

« Impossible de donner un conseil quelconque au Doucereux. Il sait trop de choses. Il est si malin qu'un jour nous le trouverons peut-être à Oxford ou à Cambridge. Personnellement, j'ai un faible pour les filous intelligents. On n'a pas besoin de tant les chercher; ils se laissent prendre d'eux-mêmes.

— Cela m'est assez indifférent qu'il se laisse prendre, dit Hallick, mais je crains que O'Shea ne l'attrape avant cela. Ce n'est nullement dans les choses impossibles. »

En ceci, Hallick prophétisait avec justesse.

Il téléphona un peu plus tard au sergent Dobie, à Monkshall. Ce dernier n'avait rien à signaler.

« Cette Mrs Elvery est-elle partie? demanda Hallick.

— Pas de danger. Elle se cramponnera ici jusqu'au bout. Cette femme est un vrai limier! Et puis chef, ce Fane est de nouveau saoul.

— Est-il jamais autre chose que saoul? »

Le vice de Fane ne troublait pas Hallick; mais ce qui l'intéressait, c'était de savoir que la vie se poursuivait à Monkshall comme si de rien n'était.

« Des reporters se sont présentés dans la journée, demandant à voir le colonel. Je les ai mis dehors. On pense en général que Connor avait un complice, et qu'ils se sont disputés une fois qu'ils ont découvert le trésor. L'autre type a tué Connor et a filé avec son butin. Quand je dis que c'est ce « qu'on pense », je veux dire que c'est mon opinion, chef. Qu'en dites-vous?

— Que c'est idiot », répondit Hallick en raccrochant.

CHAPITRE X

Tout le mécanisme de Scotland Yard était en nouvement. Les interrogatoires se multipliaient. Ni Mrs. Elvery ni sa fille n'étaient épargnées. A minuit, Hallick était au courant de l'histoire intime de chaque habitant de Monkshall.

Mrs. Elvery était une femme qui vivait très à l'aise; depuis la mort de son mari, s'étant défait de sa lugubre maison du Devonshire, elle n'avait plus de domicile fixe. A tout prendre, elle avait une belle fortune et faisait partie de cette bande de personnes mûres qui vont d'hôtel en hôtel, selon les saisons : au Lido, en août, à Deauville, en juillet sur la côte d'Azur ou en Egypte l'hiver.

Mr. Goodman, lui, était un des associés peu zélés d'une affaire de thé très ancienne et assez peu prospère. Hallick supposait que son temps brillant avait fini avant que Mr. Goodman se retirât à peu près des affaires.

C'était certainement Cotton, le maître d'hôtel, dont le passé était le moins net. Il avait été renvoyé de plusieurs places où on le soupçonnait de certaines disparitions, sans avoir pu l'accuser ouvertement. Hallick inscrivit dans son carnet : « tâcher de se procurer les empreintes de Cotton. »

Le dossier du colonel Redmayne, dans cette enquête, était relativement assez chargé. Médecin auxiliaire de l'armée, il avait passé en conseil de guerre, dans la dernière semaine de la guerre, pour ivrognerie, et, sans être condamné, avait été fortement réprimandé. Par miracle, semble-t-il, on lui avait donné ensuite un poste de confiance dans une institution militaire de charité. Des fuites dans la caisse avaient provoqué une enquête à la suite de laquelle on avait envisagé des poursuites. Scotland Yard, consulté à ce sujet, avait conseillé d'y renoncer, les preuves n'étant pas formelles contre le colonel. L'argent disparu ayant été remboursé à temps, on n'avait plus entendu parler de lui que lorsqu'il avait acquis Monkshall.

Ces informations surprirent Hallick.

« C'est un médecin?

— Oui, dit Elk qui avait été chargé de l'enquête. Il s'était engagé au début de la guerre et a eu son grade de colonel à la fin. C'est drôle comme ces gens-là tiennent à leur titre militaire. « Docteur » me suffirait bien.

— A-t-il jamais fait partie de l'armée régulière? »

Elk secoua la tête.

« Non, je ne le crois pas. Et à cause des ennuis qu'il a eus à la fin, on ne lui a pas offert de le garder. »

Hallick passa la soirée à étudier un vaste plan de Monkshall et du parc ainsi qu'un plan de la pièce où l'on avait trouvé le corps de Connor. Une chose

était certaine : Connor n'avait rien forcé pour entrer. Il avait travaillé à l'intérieur. Qui avait donc pu l'introduire? Pas Redmayne, encore moins sa fille. Un domestique? Donc Cotton. Il était à peu près impossible de cambrioler cette maison sans avoir un complice à l'intérieur. Il y avait des avertisseurs à chaque fenêtre et aux portes d'entrée. Monkshall était prêt à soutenir un siège. On eût dit que le colonel redoutait, en effet, un jour ou l'autre, la visite d'un cambrioleur.

Hallick se coucha, très las, ce soir-là, convaincu qu'on l'appellerait au téléphone au cours de la nuit. Mais rien ne se passa. Il téléphona le matin, avant de quitter son domicile. Dobie répondit : « Tout va bien. » Le sergent ne s'était pas couché et avait veillé, mais il n'avait rien remarqué d'insolite, ni bruit, ni apparition.

« Pas même une apparition, ricana Hallick. Est-ce que vous en attendiez?

— Pour dire vrai? répondit Dobie, presque en s'excusant, je commence à croire qu'il y a quelque chose qui n'est pas normal ici.

— Partout, il y a quelque chose d'anormal, sergent », répondit sèchement Hallick.

Il s'occupait d'une autre affaire en même temps et dut perdre deux heures à interroger une fille spécialement bête sur la disparition mystérieuse de bijoux. Il était près de midi lorsqu'il regagna son bureau, où il fut surpris d'apprendre que Mr. Goodman l'avait demandé.

« Mr. Goodman vous attend, lui annonça-t-on.

— Goodman? dit Hallick en fronçant les sourcils. Ah! oui, de Monkshall. Que veut-il? »

Il avait oublié ce nom.

« Il désire vous parler. Il a dit qu'il pouvait attendre.

— Faites-le entrer. »

Mr. Goodman fit son apparition; il était toujours le même, un peu timide, un peu craintif.

« J'étais prêt à ce que vous me fassiez mettre à la porte, inspecteur, car je sais combien votre temps est précieux, dit-il en déposant soigneusement, dans un coin, son chapeau et son parapluie; mais comme j'avais à faire en ville, j'ai cru bon de passer vous voir.

— Très heureux, Mr. Goodman, dit Hallick en lui offrant un siège. Venez-vous me soumettre de nouvelles hypothèses? »

Goodman sourit.

« Je crois avoir déjà dit que je n'avais aucune opinion personnelle sur l'affaire. Cependant, je suis très inquiet de Miss Redmayne. »

Il hésita.

« Vous l'avez interrogée. Elle en a été bouleversée. »

Il s'arrêta un peu embarrassé, mais Hallick ne vint pas à son secours.

« Je crois vous avoir dit que j'... étais attaché, à Miss Redmayne. Je suis prêt à faire tout ce qui est en mon pouvoir pour vous ôter de l'idée que son père est impliqué dans cette terrible affaire. Ce dont je suis convaincu...

— Je n'ai jamais dit qu'il le fût », interrompit Hallick.

Mr. Goodman inclina la tête en signe d'assentiment.

« Oui, je le sais. Mais je ne suis peut-être pas aussi bonasse que j'en ai l'air. Je sais qu'il est suspect, comme d'ailleurs chacun de nous, y compris moi. »

Une fois encore, il hésita, et Hallick garda le silence volontairement, se demandant ce qui allait suivre.

« Je suis relativement riche, poursuivit enfin Goodman qui donnait l'impression de faire un effort désespéré pour trouver ses mots, et je suis tout prêt à donner une très forte somme, non pas pour aider la police, mais pour laver Redmayne de tout soupçon. Je ne connais pas les méthodes qu'emploie Scotland Yard, et je n'ai probablement pas besoin de vous dire que je montre mon ignorance par chaque mot que je prononce. Mais voici ce que je venais vous demander au juste : peut-on me procurer un détective à Scotland Yard? »

Hallick secoua la tête.

« Si vous voulez dire au même titre qu'un détective privé, je vous répondrai : non. »

Goodman parut déçu.

« C'est dommage... Mrs. Elvery, qui est, par ailleurs, une personne fort bavarde et fatigante, mais qui semble très au courant des questions de criminologie, m'a dit que vous aviez à Scotland Yard un certain inspecteur Bradley qui est remarquable. »

Hallick se mit à rire.

« L'inspecteur Bradley ne se trouve pas actuellement en Angleterre.

— Oh! dit Goodman, contrarié. Quel dommage! Mrs. Elvery dit que...

— Je crains qu'elle ne dise beaucoup de choses bien vaines, dit en riant Hallick. Non, Mr. Goodman, il est impossible de vous rendre le service que vous demandez, et j'ai peur que vous ne soyez forcé de tout laisser entre nos mains. Je ne crois pas que vous y perdiez. Nous n'avons qu'un désir, c'est de découvrir la vérité. Nous sommes tout aussi anxieux d'innocenter les personnes suspectes que de découvrir celles qui justifient nos soupçons. »

Le sujet semblait clos, mais Mr. Goodman restait là, fort perplexe.

« Je regrette infiniment, dit-il enfin, que Mr. Bradley ne soit pas en Angleterre. Alors, je ne pourrai satisfaire ma curiosité. C'est que, voyez-vous, Mr. Hallick, la personne en question parle tellement de ce surhomme... Je suppose qu'il est très fort?

— Très, dit Hallick. Un des as de Scotland Yard.

— Ah? J'en suis encore plus déçu. J'aurais aimé voir de quoi il avait l'air. Quand on entend tant vanter quelqu'un... »

Hallick le regarda un instant, puis, lui tournant le dos, il parcourut des yeux le mur sur lequel étaient accrochés plusieurs cadres. Il en prit un et le posa sur la table. C'était une photographie

d'un groupe de trente hommes assis ou debout, sur trois rangs, et sous laquelle se lisaient ces mots : « Etat-Major Général. »

« Je puis satisfaire votre curiosité, dit-il. Le quatrième, sur la gauche, en partant du chef, est l'inspecteur Bradley. »

Mr. Goodman fixa ses lunettes et regarda. Il vit un homme d'une cinquantaine d'années, très fort, au visage rubicond et empâté, un colosse. C'était bien le dernier homme qu'il aurait pris pour l'inspecteur en question.

« Voilà Bradley. Il ne fait pas l'impression de quelqu'un d'extraordinaire, n'est-ce pas? dit Hallick en souriant. Mais c'est le plus fin de la bande. »

Mr. Goodman regardait toujours, un peu troublé, puis il sourit.

« Vous êtes bien aimable, Mr. Hallick. En effet, il ne ressemble pas à un détective. Il est vrai qu'aucun détective n'a l'air de ce qu'il est. C'est même une de leurs particularités. Ils ont plutôt l'air...

— Comme tout le monde, n'est-ce pas? suggéra Hallick dont le regard brillait de malice. Et ils le sont. »

Il remit le cadre à sa place.

« Ne vous inquiétez pas au sujet de Miss Redmayne, dit-il. Et, pour l'amour du ciel, n'imaginez pas que le fait d'employer un détective privé pourrait être d'aucune utilité pour elle ou son père. Les innocents n'ont rien à craindre. Les coupables ont beaucoup à redouter. Vous connaissez le colonel Redmayne depuis longtemps?

— Depuis toujours.

— Vous connaissez son passé? »

Le vieux marchand hésita.

« Oui, je crois que je sais, répondit-il avec calme. Il y a eu un ou deux incidents regrettables, n'est-ce pas? Il m'a tout dit. Il boit beaucoup trop, c'est désolant. Et je crois qu'il buvait encore davantage à l'époque où... ces incidents se sont produits. »

Mr. Goodman reprit alors son chapeau et son parapluie, puis sortit machinalement sa pipe de sa poche, la regarda, la frotta un peu, puis la remit précipitamment à sa place.

« Vous pouvez fumer, Mr. Goodman. Nous ne vous pendrons pas pour cela », dit Hallick en riant.

Il accompagna Goodman tout le long des couloirs et des escaliers jusqu'à la sortie, et le regarda quitter les lieux. Il espérait avoir laissé partir Mr. Goodman un peu rassuré. Ce en quoi il ne se trompait pas.

CHAPITRE XI

Il était quatre heures lorsque Mr. Goodman atteignit la petite station qui se trouve environ à quatre milles de Monkshall. Refusant les offres de service du seul fiacre de l'endroit, il partit à pied, traversant le village. Il avait couvert environ un mille lorsqu'il entendit venir une automobile. Il ne détourna pas la tête et fut surpris d'entendre la voiture ralentir en arrivant à sa hauteur. Une voix l'interpella. Mr. Goodman vit alors que c'était Ferdie Fane qui conduisait.

« Montez, cher monsieur. Pourquoi user le cuir de vos semelles quand vous pouvez vous servir des pneus d'un autre? »

Le visage du conducteur était enflammé, ses yeux brillaient derrière ses lunettes. Mr. Goodman se méfia.

« Non, non, merci. Je préfère marcher.

— Sans blague! Montez donc, se moqua Fane. Je conduis bien mieux quand j'ai bu que quand j'ai soif. Mais je suis à sec pour le moment. »

Très à contrecœur, le marchand de thé s'assit auprès du conducteur.

« J'irai très doucement, promit le nouvel habi-

tant de Monkshall. Vous n'avez rien à craindre.

— Vous croyez que j'ai peur? demanda Mr. Goodman assez vexé.

— J'en suis sûr... répondit l'autre gaiement. Où avez-vous été par cette belle journée?

— Je me suis rendu à Londres, dit Mr. Goodman.

— Très intéressant comme ville, mais bien désagréable à habiter. »

Il tenait sa promesse et menait la voiture avec beaucoup de prudence. Mr. Goodman poussa un soupir de soulagement. Cependant, il ne comprenait pas d'où Ferdie tenait cette voiture et il voulut s'en informer.

« Je l'ai louée à un bandit dans le village, dit Ferdie... Savez-vous conduire? »

Mr. Goodman secoua la tête.

« La route est assez facile pour une voiture ordinaire, mais terrible avec un camion, surtout un camion très chargé. Vous connaissez Lark Hill? »

Mr. Goodman fit un signe d'assentiment.

« Il y a un camion qui s'y est embourbé. Je suppose qu'il y est encore quoique la route soit sèche de nouveau. Ce que ça doit être difficile de monter cette côte à pleine charge par une nuit où il pleut et où ça dérape! Je parie que cette côte a causé plus d'une déception. »

Il bavarda ainsi à tort et à travers jusqu'à ce qu'ils atteignissent la redoutable côte où le camion gisait toujours.

« Le voilà, dit Ferdie comme s'il s'agissait d'une découverte personnelle. De bonnes cordes seront

nécessaires pour le tirer de là. Il a fallu un conducteur de génie pour l'amener jusque-là. »

Mr. Goodman sourit.

« Je ne savais pas qu'il y eût des génies parmi les chauffeurs de camion, dit-il. Mais je suppose que chaque métier a son Napoléon.

— Certes! » dit Ferdie.

Ils arrivèrent enfin devant Monkshall, Fane paya le mécanicien qui l'attendait pour reprendre la voiture, puis il disparut dans la maison.

Mr. Goodman se retourna. En dépit de son âge, sa vue était restée remarquable et il aperçut une mince silhouette auprès des ruines. Tendant son parapluie à Cotton, il alla rejoindre Mary qu'il avait reconnue là-bas. En le voyant venir, elle alla au-devant de lui. Son père était dans son bureau, et elle rentrait prendre son thé. Il la trouva plus préoccupée et plus pâle que de coutume.

« Il ne s'est rien passé, tantôt? » demanda-t-il vivement.

Elle secoua la tête.

« Rien, Mr. Goodman, mais je redoute cette nuit. »

Il lui tapota gentiment l'épaule.

« Ma chère, vous devriez vous en aller d'ici. J'en parlerai au colonel.

— Oh! non, s'il vous plaît, supplia-t-elle. Mon père ne veut pas que je m'en aille. Ce sont seulement mes nerfs.

— Est-ce que ce jeune homme aurait... commença-t-il.

— Non, non. Vous parlez de Mr. Fane? Il a été très correct. Je ne l'ai vu que quelques minutes aujourd'hui. Il est sorti en auto. Il m'avait demandé... »

Elle s'interrompit.

« De l'accompagner? Ce jeune homme a un certain toupet.

— Il a été très correct, se hâta-t-elle de dire encore une fois, mais je n'avais pas envie d'aller en auto. J'ai cru que c'était lui qui rentrait à l'instant, mais je suppose que c'est vous qui avez pris une voiture à la gare. »

Mr. Goodman expliqua comment il avait rencontré Fane. Elle sourit pour la première fois.

« Il est... un peu bizarre, dit-elle. Parfois il est très raisonnable et gentil. Cotton le déteste, je ne sais pour quelle raison. Il m'a dit que si Mr. Fane ne partait pas, lui s'en irait d'ici. »

Mr. Goodman sourit.

« Vous semblez avoir une maisonnée bien difficile à gouverner, dit-il, sauf moi, et... oh! pardon, le nouveau pensionnaire, comment s'appelle-t-il? Mr. Partridge. J'espère qu'il se conduit bien. »

Mary sourit faiblement.

« Oui, il est tout à fait charmant. Mais je ne l'ai pas aperçu de la journée.

— Vous pouvez le voir maintenant. »

Mr. Goodman indiquait la pelouse d'un mouvement de tête.

La silhouette mince et noire de Mr. Partridge se

distinguait mal sur le fond des feuillages sombres. Il marchait de long en large, tout en lisant, mais, évidemment, la littérature ne l'absorbait pas entièrement, car, à leur approche, il ferma son livre et vint au-devant d'eux.

« Quel endroit superbe, ma chère Miss Redmayne! déclara-t-il. Charmant, en vérité. Un petit paradis sur terre, si j'ose employer un terme sacré pour décrire des beautés terrestres. »

En plein jour, loin de la lumière tamisée par les rideaux, Mary lui trouva un visage moins plaisant. Il avait les traits durs, accusés et flétris. Ses yeux noirs qui semblaient la scruter n'étaient pas ce qu'il y avait de plus agréable dans sa physionomie. Sa voix était assez douce... presque trop, même. Dès le premier abord, elle l'avait trouvé antipathique; sa seconde impression n'était pas plus favorable.

« Je vous ai vu arriver. Mr. Fane vous a ramené », dit-il à Goodman.

Sa voix semblait chargée d'un aimable reproche.

« Curieux jeune homme, ce Mr. Fane. Il s'adonne, je le crains, d'une façon exagérée à l'alcool. « Il est triste, hélas! comme dit le prophète, qu'un homme puisse mettre un ennemi dans sa bouche pour lui voler son cerveau! »

— Je puis certifier, déclara Mr. Goodman loyalement, que Mr. Fane était dans un état normal. Il m'a conduit avec la plus grande prudence et beaucoup d'adresse. Je crois que c'est un garçon très

agité, mais l'on ne doit pas être injuste en jugeant ses petites manies. »

Le Révérend renifla avec dédain. Il n'avait certainement aucune sympathie pour Fane et semblait douter de ses qualités. Pourtant, il n'aurait rien pu reprocher à Fane lorsque celui-ci vint au salon peu après le thé, en restant discrètement à l'écart. Ce fut Mr. Goodman qui le pria de se joindre au petit cercle formé par eux trois et auquel s'était ajoutée Mrs. Elvery. Fane était étrangement calme et ne profita d'aucune des occasions qu'il aurait eues d'être moqueur ou taquin.

Mary le surveillait sans en avoir l'air, s'intéressant de plus en plus à lui. Il était moins jeune qu'elle ne l'avait d'abord pensé; son père avait fait la même découverte. Quelques cheveux gris se voyaient dans la chevelure brune, et quoique son visage fût sans rides, il avait la fixité d'un visage d'homme ayant dépassé la trentaine ou même la quarantaine.

Sa voix était grave, un peu brusque.

Elle crut deviner qu'il était plus troublé qu'il ne le laissait paraître, et, une ou deux fois, il sursauta au moment où on lui adressait la parole, au point même qu'il renversa un peu de thé de la tasse qu'il tenait entre les mains.

Mary se trouva seule avec lui quand les autres se furent dispersés.

« Je vous trouve sombre, ce soir, Mr. Fane.

— Vraiment? dit-il en essayant, mais en vain, de prendre un air gai. Les pasteurs ont le don de

m'assombrir. Je suppose qu'ils réveillent ma conscience. Et y a-t-il rien de plus déprimant qu'une conscience?

— Qu'avez-vous fait toute la journée? » demanda-t-elle.

Elle se rendit compte qu'elle venait de lui poser une question banale sans attacher d'importance à ce que serait la réponse. Elle en posait ainsi à la douzaine chaque jour aux pensionnaires.

« J'ai fait la chasse aux revenants », dit-il.

En la voyant pâlir, il fut pris de remords.

« Pardon, oh! pardon. J'essayais seulement de faire de l'esprit. »

En réalité, il était parfaitement sérieux et elle s'en rendit compte lorsqu'elle se mit à réfléchir, peu après, dans le silence de sa chambre. Ferdie Fane avait dû passer sa journée à la recherche de « la Terreur ». Etait-il lui-même « la Terreur »? Non, elle ne pouvait croire cela.

CHAPITRE XII

Et la nuit arriva... une nuit épaisse, nuit pleine de sombres mystères et d'effrayantes possibilités.

La sonnerie du téléphone retentit tout à coup, perçante, dans le salon vide. Cotton se précipita en hâte, venant de son antre mystérieux. Il reconnut la voix de Hallick au bout du fil, et fit la grimace. Il n'aimait pas Hallick, et se demandait quel prochain jour cet officier de police, qui avait à sa disposition toutes les ressources de Scotland Yard, découvrirait son passé peu édifiant.

« Je désire parler à Dobie, dit la voix de Hallick.

— Oui, monsieur. Je vais l'appeler. »

Mais il n'eut pas besoin d'appeler Dobie car le sergent se trouvait déjà derrière lui :

« C'est pour moi? »

Cotton lui passa le récepteur.

« Oui, chef, dit le policier en suivant des yeux Cotton et en ajoutant : Allez, filez!

— N'avez-vous rien découvert de nouveau?

— Rien, chef. Une douille vide comme celle que vous avez déjà vue. »

Il y eut un long silence à l'autre bout du fil, puis Hallick reprit.

« J'ai dans l'idée qu'il pourrait se passer quelque chose cette nuit. Vous avez bien le numéro de téléphone de mon domicile? Bon! Appelez-moi s'il se passait n'importe quoi de louche. Ne craignez pas de me faire venir pour rien. J'ai une voiture qui m'attend. Je pourrai être là en une heure. »

Dobie raccrochait le récepteur lorsque Mr. Goodman entra; il portait un veston, en velours, du soir, et tenait sa vieille pipe à pleines dents. Le sergent s'approchait de la porte lorsque Mr. Goodman le rappela.

« Vous restez avec nous, cette nuit, M. Dobie? Dieu soit loué !

— Vous avez peur, monsieur, n'est-ce pas? » demanda Dobie en souriant.

Son sourire se refléta sur le visage bonhomme de Mr. Goodman.

« Eh bien, je l'avoue, je me sens un peu nerveux. Si jamais on m'avait prédit que je deviendrais si impressionnable, j'aurais bien ri. »

Il prit dans une poche son porte-cigares et le tendit au policier qui en choisit un avec le plus grand soin.

« Vous n'avez rien découvert de nouveau, je suppose, demanda Mr. Goodman en s'installant confortablement à l'extrémité du canapé.

— Non, monsieur », dit Dobie.

Mr. Goodman gloussa doucement.

« Si vous étiez sur une piste, vous vous garderiez bien de me le dire, hein? Les policiers de Scotland Yard ne sont pas enclins à bavarder. Alors,

vous n'avez pas trouvé l'amateur de tir d'hier? Je vous demande cela, parce que j'ai passé la journée à Londres et que j'ai été un peu déçu, au retour, de voir que les choses n'étaient pas plus avancées.

— Non, nous n'avons pas trouvé le tireur », dit Dobie.

Ni l'un ni l'autre n'avaient vu la porte s'entrouvrir et apparaître le pâle visage de Mr. Partridge aux aguets.

« Je me suis rendu à Scotland Yard tantôt, poursuivit Mr. Goodman et j'ai été bavarder avec Mr. Hallick. Un bien aimable homme, ce Mr. Hallick.

— Très », acquiesça Dobie de tout son cœur.

John Hallick était un des rares hommes de Scotland Yard qui ne comptait aucun ennemi parmi ses sous-ordres. Il faisait toujours passer le service avant tout et l'intérêt personnel ensuite, aussi était-il reconnu qu'avec lui le mérite était toujours récompensé.

« Toute cette affaire est vraiment extraordinaire, continua Mr. Goodman pensivement. Vraiment une des choses les plus extraordinaires qui soient jamais arrivées. Savez-vous que j'ai mon idée là-dessus. »

Dobie, sur le point d'allumer son cigare, s'arrêta.

« Vous êtes comme Mrs. Elvery », dit-il.

Goodman répondit par un gémissement.

« Voilà la pire injure qu'on puisse me faire!

Non, c'est au sujet de ce malheureux Connor qu'on a trouvé mort dans cette pièce, hier matin. Dès que j'ai entendu prononcer son nom, je me suis souvenu de ce fameux vol d'or pendant la guerre. Ils étaient trois hommes dans cette affaire : O'Shea, le chef de bande, un homme qu'on appelait Marks le Doucereux et Connor. Je ne voudrais pas le confesser à Mrs. Elvery qui ne me laisserait plus en paix, mais je suis convaincu que celui qu'on a tué hier était bien ce Connor-là.

— Vous croyez, monsieur? »

Mr. Goodman sourit.

« Non, j'en suis convaincu, maintenant, devant votre fausse innocence. C'était bien Connor, n'est-ce pas?

— Avez-vous demandé à Mr. Hallick? »

Comme Mr. Goodman secouait la tête, Dobie ajouta:

« Eh bien! Scotland Yard lance un communiqué ce soir. Alors, vous pouvez aussi bien apprendre dès maintenant qu'il s'agit bien de Connor.

— Hum! dit Mr. Goodman en fronçant les sourcils. J'essaie de me rappeler combien de temps il a passé au bagne. Il n'était pas relâché depuis longtemps?

— Depuis un mois, dit Dobie. Marks et lui sont sortis à quelques heures de distance. »

Mr. Goodman était rayonnant.

« Je savais bien que je ne me trompais pas! J'ai une bonne mémoire pour les noms. »

Dobie flâna encore un peu. Il n'avait rien à faire

là, mais il avait un faible pour la compagnie de ses semblables.

« Je suppose que vous quitterez cet endroit, questionna-t-il. Ces crimes commis dans une pension de famille font généralement détaler les hôtes et ruinent les propriétaires. »

Mr. Goodman secoua la tête.

« Je n'en sais rien. Je suis un vieux garçon et je déteste le changement. Je suppose que je suis un peu endurci, vous savez, et tout cela ne m'émeut pas autant que d'autres personnes. »

Puis il revint à son premier sujet.

« Evidemment, je suppose que ce crime a une corrélation avec le vol de l'or... »

Mais ici il se heurta à la réserve du policier. Dobie ne pouvait discuter ce sujet, et le déclara.

« Certainement, se hâta de dire Mr. Goodman, vous avez parfaitement raison. Excusez mon indiscrétion.

— Pas du tout, répliqua Dobie, qui de toute évidence, mourait d'envie de raconter ce qu'il savait. Peut-être êtes-vous plus près de la vérité que vous ne l'imaginez. »

S'il était sur le point de faire des révélations, il en fut empêché par l'arrivée de Mrs. Elvery et de sa fille. Le Révérend Partridge suivait, portant un écheveau de laine.

Mrs. Elvery, en tout cas, était sans réticence aucune. Fortement agitée, elle apportait toutes sortes de nouvelles au marchand de thé.

« J'ai une surprise pour vous, dit-elle à Mr. Good-

man, qui referma son livre d'un air résigné. Saviez-vous que Mr. Partridge est très fort sur les questions de spiritisme.

— Quant à moi, j'ai un faible pour le bon café, déclara Mr. Goodman en regardant Cotton approcher avec un plateau chargé de petites tasses et en choisissant une. Si ce café est bon, c'est à moi que vous le devez, car j'ai dressé la cuisinière avec bien de la peine à faire du café qui n'ait pas le goût de vaisselle. Vous disiez spiritisme? Brr... Qu'on ne me parle pas d'esprits! »

Mr. Partridge fit mille excuses.

« Vous exagérez un peu, mon cher ami, si vous me permettez... J'ai étudié cette science en amateur, mais je ne suis pas très versé dans la question.

Mary entra sur ces entrefaites et Mr. Partridge se décida à parler des événements de la veille.

« Quel affreux drame pour vous tous, mes pauvres amis! Quelle horreur! comment... »

Mary regardait Veronica et vit pâlir la jeune fille qui, les yeux fixés sur la fenêtre, sursauta en criant.

« Je viens de voir un visage collé à la fenêtre, balbutia-t-elle.

— Tirez donc les rideaux », dit Mr. Goodman avec humeur.

Quelques instants après, Fane entra tranquillement et Mary constata qu'il avait des taches de pluie sur son veston.

« Etiez-vous dehors? demanda-t-elle.

— Oui, j'ai été faire quelques pas. »

Mary supposa qu'il avait encore bu. Il parlait avec difficulté et marchait avec hésitation.

« Avez-vous vu le moine? » questionna Veronica pleine d'ironie.

Fane sourit.

« Si je l'avais vu, j'aurais appelé le Révérend pour l'exorciser. »

Mr. Partridge leva sur lui des yeux pleins de reproches.

« Tout ceci est terrible. J'ai appris accidentellement ce qui s'était passé ici, cette nuit.

— N'en parlons plus, je vous en prie, gémit Veronica.

— Un de nos semblables assassiné, insistait Mr. Partridge d'une voix éclatante. J'avoue qu'un frisson d'horreur m'a parcouru à cette horrible nouvelle. On ne sait pas le nom de la victime, à ce qu'il paraît? »

Il tendait la main pour prendre une tasse de café.

« Oh! si, dit Fane. Ça m'étonne que personne ne vous l'ait dit. »

Leurs regards se croisèrent.

« Le nom de l'homme assassiné, déclara Fane avec force, était Connor. Joe Connor. »

La tasse de café échappa aux doigts du Révérend qui était devenu jaune, puis livide.

« Connor, balbutia-t-il. Joe Connor! »

Ferdie, les yeux sur lui, inclina affirmativement la tête.

« Vous connaissez ce nom?

— Je... je l'ai déjà entendu. »

Mr. Partridge parlait avec peine et respirait difficilement.

« Joe Connor! » murmura-t-il encore une fois, et bientôt il quitta la pièce.

Mary remarqua tout ceci et s'en étonna. Elle se demanda si Mr. Goodman s'en était aperçu, mais apparemment il n'était guère observateur, et s'intéressait davantage à certain habitant de Monkshall. Du reste, dès qu'ils se trouvèrent à l'écart, Mr. Goodman lui parla à cœur ouvert.

« Vous ne me croirez pas, chère amie, mais Mrs. Elvery a dit des choses fort intéressantes, ce soir. Elle m'a montré son album de coupures de presse au sujet de ce... Connor. Il n'y a aucun doute que ce soit lui. J'ai vu son portrait, donné par un journal. J'ai vu une autre photographie qui m'a également intéressée... Connaissiez-vous Mr. Fane avant qu'il vienne ici?

— C'était sa photographie? » demanda-t-elle.

Il hésita.

« Je le crois. »

Alors, elle se souvint que, étant allée au village cet après-midi, elle avait vu Mr. Goodman au bureau de poste, dans la cabine téléphonique, et que la receveuse lui avait fièrement annoncé qu'il parlait avec Scotland Yard. Mary n'y avait d'abord pas attaché d'importance, pensant que Mr. Goodman demandait d'autres détails sur le drame de la nuit, mais elle découvrait maintenant une plus

grave signification dans ce coup de téléphone en écoutant ce que lui disait Mr. Goodman.

« J'ai pris mes renseignements et je crois pouvoir être certain que Mr. Fane... hum! n'est pas ce qu'on pourrait croire. »

Il ajouta, en insistant :

« Je vous prie de ne lui dire cela sous aucun prétexte. »

Elle fut surprise de son insistance et lui répondit en riant.

« Mais bien entendu que je ne lui dirai rien.

— Mary, murmura-t-il alors à voix basse en s'assurant que personne ne les observait, ma chère Mary, pourquoi ne vous en allez-vous pas à Londres?

— Comme c'est bizarre, c'est aussi ce que Mr. Fane m'a conseillé de faire.

— Mr. Fane vous l'a dit pour une autre raison, dit-il avec une violence dans la voix à laquelle on n'était pas accoutumé. Moi, je vous le dis parce que... je vous suis très attaché. Ne me croyez ni bête ni sentimental. Malgré notre différence d'âge, je vous aime, comme je n'ai jamais aimé de ma vie. »

Mary, qui ne s'attendait pas à cette déclaration, le regarda, très surprise.

« Réfléchissez-y, ma chère Mary; et si vous me dites: « non », eh bien! je comprendrai... »

Elle fut soulagée que Cotton entrât à ce moment et vînt lui dire que son père désirait lui parler pour un détail de maison. Elle resta avec le colonel

jusqu'au moment où Cotton vint demander s'il pouvait fermer pour la nuit.

« Ils sont tous couchés, à part Mr. Fane, et j'ai dans l'idée qu'il attend Mademoiselle.

— Pourquoi cela? » demanda Redmayne avec fureur.

Cotton ne savait pas. Mais il avait deviné juste, car Ferdie Fane attendait au salon, espérant contre tout espoir revoir la jeune fille. Il voulait absolument lui parler, la mettre en garde contre un danger qui la menaçait. Entendant la porte se refermer, il se retourna vivement et vit entrer le Révérend Partridge.

« Excusez-moi, dit le pasteur qui semblait avoir repris son sang-froid. J'ai dû laisser un livre ici. »

Fane ne dit pas un mot avant que l'homme aux cheveux blancs fût sur le point de sortir.

« Vous avez été très frappé, Mr. Partridge.

— Frappé? dit le pasteur en fronçant les sourcils. Quelle drôle d'expression. J'ai eu une émotion bien naturelle au sujet de la mort de ce pauvre homme. »

Fane ricana.

« Cotton a été plus encore... ému d'avoir à ramasser les morceaux de votre tasse brisée. Asseyez-vous donc un instant. »

Après une longue hésitation, le pasteur s'assit auprès de Ferdie sur le canapé.

« Quel affreux destin... pour le pauvre homme! murmura-t-il.

— Un imbécile, voilà ce qu'il était, Connor, dit

tranquillement Fane. Voyez-vous il n'était pas aussi malin que son copain. L'autre aurait pris plus de précautions.

— L'autre? demanda Mr. Partridge, surpris.

— Marks le Doucereux. Vous n'avez jamais entendu parler de lui? Le bras droit de O'Shea? Vous savez qui est O'Shea? Je parie que non seulement vous savez qui il est, mais que vous ne l'avez pas encore reconnu, ça ne va pas tarder! »

L'autre secoua la tête.

« Tout ceci est du chinois pour moi. Qui dois-je reconnaître?

— Le Doucereux est un malin, continua Fane. Je m'en vais lui donner une chance. »

Subitement, il étendit la main et saisit les cheveux blancs du Révérend. Une perruque lui resta dans la main.

« Le Doucereux! »

Marks Le Doucereux avait bondi.

« Que diable... » commença-t-il.

Mais Fane le regardait de tout près.

« File pendant qu'il est encore temps, dit-il froidement. File pendant que tu es encore en vie. Je te préviens comme j'ai prévenu Connor. Tu cherches ta mort, tu l'auras!

— Eh bien! je ne la crains pas. Je ne crains rien », dit violemment Marks.

Ferdie Fane hocha la tête.

« Vous n'avez jamais voulu qu'on vous mette en garde, Marks le Doucereux, si intelligent, si sûr de vous!

— Vous ne m'effrayez pas, dit Marks qui respirait avec peine. Vous savez pourquoi je suis ici : ma part du butin. Et je ne sortirai pas d'ici avant de l'avoir.

— Tu sortiras les pieds devant, dit sombrement Fane.

— Ah! vraiment! Vous vous croyez très fort. Mais moi je vais vous dire quelque chose! Je vous ai reconnu dès que vous m'avez parlé de Connor. Et puis il y a quelqu'un d'autre qui vous connaît ici, c'est ce type, Goodman. Ce n'est pas un imbécile. Il en a vu d'autres! Et moi, je l'ai observé quand il vous regardait. »

Fane tressaillit.

« Goodman! Tu es complètement fou!

— Fou, moi? J'ai été au village tantôt, et il téléphonait à Londres pour se renseigner sur vous. Cette jeune fille, Miss Redmayne, était aussi au bureau de poste. Hein! ça vous étonne! qu'est-ce que vous allez faire, maintenant, mon bon ami? Vous débarrasser de Goodman? Je connais vos méthodes, je connais ce vieux truc de soulaud. »

Fane s'était remis de sa surprise.

« Qu'il le sache ou non, je vous préviens, dit-il avec force, vous allez faire comme Connor. »

Marks s'approcha de la porte-fenêtre.

« C'est bon. Celui qui m'aura fera bien de se dépêcher. »

En une seconde, il disparut derrière les rideaux.

Fane entendit ouvrir la porte. Il attendit un instant. Dans le silence, il perçut un pas furtif dans le

vestibule; alors, il se glissa vers une porte par laquelle il pouvait gagner le parc. Avant de sortir, il vit Mr. Goodman entrer lentement en grommelant. Il cherchait partout sa pipe et la découvrit enfin sur une table. Il la mit dans sa poche et se dirigea de nouveau vers la porte, lorsqu'il aperçut un objet à terre... Il le ramassa. C'était la perruque blanche de Marks. Longtemps il la considéra, puis se rendant compte du courant d'air qui venait de la porte-fenêtre ouverte, il s'approcha des rideaux. Il allait les écarter, lorsque deux mains l'agrippèrent à la gorge, l'entraînant au-dehors.

Mary, qui se déshabillait à ce moment dans sa chambre, entendit le bruit d'une lutte. Un cri de douleur lui parvint. Saisissant sa robe de chambre, elle se précipita au rez-de-chaussée. Elle trouva le vestibule plongé dans l'obscurité comme la veille.

« Tout va bien », cria une voix à l'instant même où la lumière jaillissait.

Elle trouva Ferdie Fane près de la fenêtre du salon, les cheveux et les vêtements en désordre.

« Mr. Goodman... balbutia Mary. J'ai cru qu'il appelait. Où est-il?

— Je n'en ai pas la moindre idée », répondit Fane.

Ce fut alors qu'elle aperçut une large tache de sang sur le plastron blanc de Fane. Comme elle tombait évanouie, ce dernier la saisit dans ses bras; ainsi, le sang d'un homme assassiné souilla le kimono de la jeune fille.

CHAPITRE XIII

Il était deux heures et demie du matin. Monkshall était réveillé. La voiture couverte de boue de Hallick stationnait à la porte. On avait roulé les tapis pour chercher s'il y avait des trappes secrètes. Mrs. Elvery, drapée dans une robe de chambre rose, somnolait et ronflait, installée dans le plus confortable fauteuil. C'est là que Hallick la retrouva en revenant du parc où l'on faisait une battue.

« Croyez-moi, allez vous coucher, dit-il en l'éveillant. Il est près de trois heures. »

Mrs. Elvery se frotta les yeux, puis se mit à pleurnicher.

« Pauvre Mr. Goodman! Il était si gentil; et il reste si peu de célibataires.

— Nous ne savons même pas encore s'il est mort, rétorqua Hallick.

— Il y avait du sang partout, gémit Mrs. Elvery.

— Et cet aimable Mr. Partridge, l'avez-vous retrouvé?

— Cet aimable Mr. Partridge est sur le chemin de Londres. Ne vous en faites pas pour lui. C'est un beau fumiste. Son vrai nom est Marks le Doucereux. »

Du coup, Mrs. Elvery retrouva sa vitalité.

« Avez-vous interrogé Cotton? Il est très étrange, ce soir. Il est descendu deux fois à la cave, et quand il est remonté la dernière fois, ses genoux étaient couverts de poussière. Savez-vous ce qu'il y fait, à la cave?

— Je ne tiens pas à le savoir, dit Hallick avec lassitude.

— Il cherche l'or caché dans cette maison. Ah ! ça vous réveille, ça, monsieur l'inspecteur!

— Superintendant, prononça Hallick avec froideur. L'or est ici. Ah! oui? Alors, c'est l'histoire O'Shea qui vous tracasse. D'où la tenez-vous?

— De mes coupures de presse, dit Mrs. Elvery triomphalement.

— Voulez-vous, oui ou non, aller vous coucher? » dit sèchement Hallick, qui parvint enfin à la faire sortir de la pièce.

Le sergent Dobie avait une idée à lui soumettre qui demandait un peu de réflexion, et désirait lui parler seul.

« Redmayne? Quelle absurdité! Pourquoi...

— Voilà pourquoi, chef. Redmayne est ruiné. Il empruntait tout à Goodman. La première chose qu'il a faite après la disparition du bonhomme, c'est de monter à la chambre du vieux, ouvrir une cassette et y prendre ce billet. »

Hallick examina le papier pensivement.

« Allez chercher Redmayne. »

Le colonel arriva bientôt en trébuchant. Il avait perdu tout sang-froid, ce n'était plus qu'une loque.

« J'ai quelques questions à vous poser », dit brusquement Hallick.

Redmayne le regarda les sourcils froncés.

« J'en ai assez de toutes vos questions, lança-t-il.

— Je n'en doute pas, dit l'autre avec ironie. Il y a un revenant à Monkshall. »

Il sortit le billet de sa poche et le montra de loin au colonel.

« Est-ce là la clef du mystère? Devons-nous trouver là l'explication de « La Terreur » ?

— C'est de l'argent que j'ai emprunté », dit Redmayne à voix basse.

Hallick inclina la tête.

« Il y a dix ans, vous étiez le secrétaire d'une œuvre de charité. On découvrit, en faisant une vérification, qu'il manquait une forte somme. Vous étiez sur le point d'être arrêté quand vous avez pu rembourser. Cet argent, c'est Goodman qui vous l'a prêté?

— Oui.

— Il y a une heure, vous étiez en train de fouiller dans les papiers de Goodman. Etait-ce ceci que vous cherchiez? demanda sévèrement le détective.

— Je refuse d'être interrogé par vous, déclara Redmayne, qui semblait retrouver peu à peu son équilibre. Vous n'avez aucunement le droit de me questionner sur mes affaires privées. »

Hallick hocha la tête.

« Colonel Redmayne, dit-il avec calme, hier soir un homme a été assassiné chez vous; ce soir,

un de vos pensionnaires a disparu dans des circonstances qui font croire à un meurtre. J'ai tous les droits de vous questionner. J'ai même le droit de vous arrêter si je le veux.

— Alors, arrêtez-moi, dit le colonel dont la voix tremblait.

— Je voudrais que vous compreniez dans quelle situation vous vous trouvez. Il y a quelqu'un dans cette maison que personne n'a vu et que vous protégez.

— Que voulez-vous dire? »

Le coup avait porté.

« J'insinue, continua Hallick, que ce prétendu prêt de Goodman est une frime; que, à l'époque où vous avez emprunté, vous aviez à votre disposition d'énormes sommes d'argent; que vous avez acheté cette maison pour y cacher un terrible criminel que cherche la police, et qui n'est autre que O'Shea.

— C'est un mensonge, balbutia Redmayne.

— Alors, je vais en faire un autre, poursuivit Hallick. Dans cette maison, des centaines de mille livres en or sont cachées, et c'est le produit du vol de *l'Aritania*. De plus, dans les sous-sols de cette maison se cache un homme à demi fou. »

Le colonel se tassa soudain sur lui-même.

« J'ai fait l'impossible pour le chasser. Croyez-vous que je tenais à l'avoir ici... près de ma fille, pleurnicha-t-il.

— Nous découvrirons la vérité », dit Hallick.

Il fit un signe à Dobie, et Redmayne se laissa

reconduire sans résistance à son bureau. Hallick les suivit et, comme la porte se refermait sur eux, Mr. Ferdie Fane sortit d'entre les rideaux. Il avait changé de vêtements et portait un costume de golf.

Se retournant vers la fenêtre, il appela doucement et, à son tour, Mary apparut.

« La voie est libre, dit-il pompeusement. Personne ne saura jamais que vous avez commis l'imprudence de sortir avec moi dans la nuit. »

Mary retira son manteau et se laissa tomber dans un fauteuil.

« Cela fait partie de la fantasmagorie de cette nuit, dit-elle, et pourtant, je me sentais plus en sécurité dehors que dedans.

— Je ne me sens jamais en sécurité nulle part, dit Ferdie. Je coucherai ici cette nuit. Où est Cotton ?

— Que désirez-vous?

— A boire », dit-il en souriant

Cotton entra si rapidement, après le coup de sonnette, qu'il ne pouvait être bien loin de la porte. Il était mouillé et ses bottes étaient couvertes de boue.

« Eh bien ! que faisiez-vous à traîner dehors, mon bon ? lui demanda Fane en l'observant de près.

— Je me promenais, monsieur. Il n'y a pas de mal à cela, je pense ? »

Sa voix tremblait.

« Cotton, vous étiez avec les policiers. Que disent-ils? » demanda à son tour Mary.

Fane rit doucement.

« Je veux savoir, insista-t-elle.

— Je vais vous répondre, mademoiselle, ce qu'ils disent, déclara Cotton. Ils croient que Mr. Goodman a été tué... ici même, dans cette pièce. Drôle d'idée, hein? » dit-il en clignant de l'œil.

Mary frissonna.

« Ils croient que le vieux pasteur est mort aussi. J'ai entendu Dobie dire au superintendant que le pasteur était entré ici au cours de la lutte et que « La Terreur » les avait tués tous les deux.

— « La Terreur » ? répéta-t-elle.

— C'est comme cela qu'ils l'appellent. Ils disent qu'il devient fou deux heures par jour. C'est drôle, n'est-ce pas, mademoiselle ? Imaginez un peu ! Avoir un fou parmi nous sans le savoir! C'est peut-être vous, monsieur, peut-être moi, oui, peut-être moi !

— Sûrement vous, à mon idée, déclara Fane. Cotton, apportez-moi une bouteille de champagne.

— N'avez-vous pas assez bu ce soir ? » supplia Mary.

Il secoua la tête.

« Il n'y a rien de meilleur. »

Elle attendit que Cotton fût sorti.

« Mr. Fane, dites-moi ce qui est arrivé à Mr. Goodman. »

Il ne lui répondit pas avant que Cotton lui eût apporté la bouteille et fût reparti.

« Ça, c'est du champagne, déclara-t-il en ver-

sant le liquide mousseux. Bon Dieu! que j'ai mal à la tête!

— Je souhaiterais que vous ayez si mal, que vous ne puissiez plus jamais boire, dit-elle violemment.

— En d'autres termes, vous souhaiteriez ma mort ? » murmura-t-il.

Il la décevait terriblement; elle avait espéré qu'il deviendrait un soutien pour elle.

Puis il lui vint soudain une idée.

« Que voulez-vous dire par : « Ça, c'est du champagne » ? demanda-t-elle.

— Je veux dire que c'est la première fois que je bois autre chose que de l'eau depuis une semaine, dit-il. Mais ne m'en demandez pas plus sur mes manies. Je déteste parler de moi. »

Disait-il la vérité, ou était-il ivre?

« Que s'était-il passé dans cette pièce ce soir, quand je suis entrée et que je vous ai trouvé là, après cette terrible lutte ? »

Il secoua la tête.

« Je n'en sais rien. Quelqu'un m'a frappé à la mâchoire. Je me suis seulement rendu compte que je n'étais pas au milieu d'amis. »

Tout à coup il s'embarrassa...

« Dites donc, ne voudriez-vous pas me permettre de... enfin de vous être utile?

— Je ne vous comprends pas, dit-elle en le comprenant fort bien.

— Je veux dire : être là pour vous protéger... etc. »

Il s'approcha d'elle:

« Vous croyez-vous en état de protéger qui que ce soit? demanda-t-elle, sachant qu'elle le poussait à se confesser.

— Savez-vous, Mary, que pour vous je ferais n'importe quoi au monde! Voyez-vous, Mary...

— Pourquoi m'appelez-vous Mary?

— A moins que vous ne vous appeliez Jemina. Vous pouvez m'appeler Ferdie si vous voulez.

— Non, je ne veux pas... pour le moment, dit-elle d'une voix un peu troublée.

— Goodman vous a-t-il dit qu'il vous aimait? »

Elle fit un geste affirmatif.

« Pauvre Mr. Goodman, oui, il m'aimait beaucoup, et moi aussi je l'aimais bien. »

Elle se retourna tout à coup et il vit son visage crispé.

« Je ne sais pas si je me trompe, mais j'ai l'horrible impression qu'on nous épie. Que je voudrais que cet homme arrive!

— Vous attendez quelqu'un? demanda-t-il surpris.

— Oui, un autre détective. Mrs. Elvery l'appelle le grand Bradley. Il arrive demain.

— Le pauvre idiot! dit-il en gloussant de rire. A quoi bon amener ici un type comme ça? Je vaux mille détectives, moi! Je suis aussi bon que O'Shea, et lui, c'est un as ! »

Il se mit à rire, et elle se recula un peu.

« J'ai entendu parler de lui. Comment est-il? »

Ferdie rit de nouveau.

« Il me ressemble..., mais en moins bien. »

Elle baissa la tête en murmurant :

« Vous ne savez que trop bien qui est O'Shea. »

Cette accusation effraya Fane.

« Hier, dit-elle, pendant que vous parliez à Connor, j'étais à ma fenêtre, et j'ai entendu votre menace. »

Il demeura silencieux.

« Je l'avais prévenu », dit-il enfin.

Comme pour mettre fin à la conversation, il poussa un des fauteuils contre la boiserie, puis alla prendre un paravent qu'il déplia derrière le dossier du siège.

« Que faites-vous?

— Je vais dormir, déclara-t-il.

— Mais pourquoi vous installez-vous là? dit-elle très étonnée.

— La porte des moines, dit-il en souriant. Si un fantôme de moine doit venir, il faut qu'il passe par la porte des moines. Si c'était le fantôme d'une cuisinière, il passerait par la porte de la cuisine. Vous ne m'apprendrez rien sur les revenants. »

Elle ne put s'empêcher de rire.

Hallick rentra à ce moment avec le Colonel.

« Que diable faites-vous? » demanda-t-il.

Ferdie venait de découvrir une couverture laissée par Mrs. Elvery et s'en enveloppait.

« Je vais dormir.

— Allez donc dormir dans votre chambre, dit Redmayne aigrement.

— Laissez-le », dit Hallick, qui montrait une

certaine indulgence envers ce jeune excentrique.

Sentant un courant d'air, il alla jusqu'aux rideaux et trouva la porte-fenêtre ouverte.

« Verrouillez bien quand nous serons sortis, Miss Redmayne, et ne laissez rentrer personne, à moins que vous ne reconnaissiez la voix de votre père. Nous allons dans le parc.

— Tu ferais mieux de remonter dans ta chambre, ma chérie », dit le Colonel.

Mary secoua la tête.

« J'aime mieux attendre ici.

— Mais, ma chère enfant...

— Laissez-la, laissez-la donc, dit Hallick impatiemment. Il ne lui fera pas de mal. »

Fane, emmitouflé dans sa couverture, s'était bien enfoncé dans son fauteuil. Il crut entendre sortir Mary. Mais la jeune fille était encore dans la pièce. Un peu plus tard, elle le regarda et, voyant qu'il avait les yeux fermés, elle éteignit les lumières, ne gardant qu'une lampe allumée.

Elle allait lui parler, mais, changeant d'avis, elle se dirigea sur la pointe des pieds jusqu'à la porte du salon et l'ouvrit tout en gardant la tête tournée vers Fane, pour voir s'il ne se réveillait pas. Ce fut ainsi qu'elle n'aperçut pas dans l'ouverture de la porte, tout près d'elle, une grande forme noire dont on ne voyait que deux yeux brillants dans les ouvertures d'une cagoule.

Mary ne se douta de rien jusqu'à ce qu'un bras l'encerclât et qu'une main se posât sur sa bouche.

Glacée d'horreur, elle rencontra le regard de

ces yeux effrayants et tomba inerte dans les bras du moine.

Sans faire le moindre bruit, il la souleva de terre, referma doucement la porte et la transporta dans le bureau du colonel. Si elle n'avait perdu conscience, elle se serait souvenue de la trappe qui s'y trouvait et demeurait toujours fermée. Se baissant, l'homme ouvrit la trappe, descendit quelques marches avec son fardeau, puis, le laissant sur le sol, il revint fermer la porte qu'il verrouilla de l'intérieur.

CHAPITRE XIV

Hallick et le colonel étaient allés rejoindre les hommes qu'ils avaient laissés en surveillance dans le parc. Aucun d'eux n'avait vu la mystérieuse apparition, et aucune trace de Goodman ni de Marks n'avait été découverte.

« Marks doit être à Londres à l'heure qu'il est, dit Hallick, tandis qu'ils traversaient la pelouse trempée. Il ne sera pas difficile de le prendre.

— Pourquoi est-il venu ici?

— Pour avoir sa part du butin que votre ami O'Shea cache dans cette vieille demeure, dit Hallick. Je vais prendre O'Shea ce soir, et je vous conseille de vous mettre à l'abri, car j'ai dans l'idée que tout le monde ne sortira pas indemne de la lutte. Mon idée serait que vous emmeniez votre fille à Londres tout de suite. Prenez une de mes voitures.

— Elle ne veut pas s'en aller. Comment puis-je lui expliquer qu'elle doit partir... commença le colonel.

— Pas besoin d'explications, dit l'autre brièvement. Vous pouvez lui dire la vérité ou attendre pour cela le procès. C'est O'Shea, je suppose, qui vous a donné de quoi acheter cette maison.

— Il l'avait déjà achetée avant le vol, dit le colonel. J'étais terriblement inquiet, m'attendant à être arrêté à chaque instant. Je ne sais pas comment il a été mis au courant de ma situation. Je ne l'avais jamais vu auparavant. Mais quand il m'a offert une avance, une rente fixe et une maison décente, j'ai sauté sur cette occasion unique. Vous comprenez, je suis médecin militaire, et quand il m'a expliqué ses troubles... de santé, j'ai naturellement pensé que ce serait facile de le soigner. Je n'ai su que c'était O'Shea que l'année dernière. »

Ils continuèrent en silence, puis Hallick dit :

« Avez-vous reçu d'autres hommes ici, d'autres... pensionnaires? »

Il prononça deux noms.

« Oui, dit le colonel, ils sont venus un jour ou deux chacun, puis ils ont disparu sans payer leurs notes.

— Ils sont morts ici, dit Hallick rudement. O'Shea les a tués. S'ils avaient eu l'esprit de me dire à temps qu'ils avaient découvert O'Shea, je leur aurais sauvé la peau. Mais ils tenaient à être plus malins que nous, les pauvres diables!

— Tués... ici! » bégaya le colonel.

Ils étaient parvenus à la maison. Hallick frappa doucement à la fenêtre plusieurs fois sans obtenir de réponse.

« Nous ferions mieux d'aller à la porte et de réveiller Cotton. »

Mais Cotton n'entendit pas tout de suite qu'on frappait et il fut encore plus long à venir ouvrir.

« Où est Miss Redmayne? demanda Hallick.

— Je ne l'ai pas vue, monsieur. Il y a quelqu'un qui dort là, à côté, enveloppé dans une couverture. J'en ai été tout saisi en jetant un coup d'œil derrière le paravent.

— C'est Fane. Laissez-le. »

Hallick fit de la lumière, et tout à coup ce détective endurci eut comme une prescience du malheur.

« Allez chercher votre fille », dit-il au colonel.

Redmayne sortit; le policier l'entendit marcher à l'étage au-dessus. Cinq minutes après, le colonel revenait, livide et tremblant.

« Elle n'est pas dans sa chambre et je crois qu'elle n'est pas dans la maison. J'ai cherché partout.

— L'avez-vous vue, Cotton?

— Non, monsieur. Je n'ai pas vu Mademoiselle.

— Qu'est-ce que c'est que ça? » dit Hallick.

Il ramassa une ceinture. Les deux hommes se regardèrent.

« Il est venu... le moine! » dit Redmayne, balbutiant d'épouvante.

Hallick avait repoussé le paravent et tiré le fauteuil avec son dormeur au milieu de la pièce.

« Réveillez-vous, Fane... Miss Redmayne a disparu. »

Il arracha violemment la couverture qui cachait le visage du dormeur et poussa un cri. L'homme qui était couché là n'était pas Fane. C'était le cadavre de Marks le Doucereux.

CHAPITRE XV

Quand Mary reprit ses sens, elle éprouva un curieux sentiment de malaise. Elle était couchée sur quelque chose de dur et de froid. En levant les yeux, elle aperçut au-dessus d'elle une lanterne bleu pâle suspendue à une voûte. Elle entendait de la musique, les notes graves d'un orgue tout proche.

Se soulevant péniblement, elle s'assit pour regarder autour d'elle. Elle se trouvait dans une minuscule chapelle. En retrait, il y avait un autel drapé de blanc. De grands piliers de chêne supportaient le plafond, et entre les piliers elle distinguait l'orgue devant lequel était assis un moine en froc noir.

Le moine, l'entendant bouger, se retourna et vint aussitôt vers elle à pas feutrés. Paralysée de terreur, elle ne put faire un mouvement.

« Ne craignez rien, dit-il à voix basse. Vous n'avez rien à craindre, mon petit agneau. »

La voix était étouffée par la cagoule.

« Qui êtes-vous? murmura-t-elle.

— Votre ami, votre amoureux, votre adorateur. »

Rêvait-elle? Etait-ce un atroce cauchemar? Non, c'était bien la réalité.

Elle s'aperçut alors qu'il y avait deux entrées,

chacune d'un côté de cette salle voûtée et chacune précédée d'un escalier étroit en pierre.

« Qui êtes-vous? »

Quand il retira lentement son capuchon, elle ne put en croire ses yeux. C'était Mr. Goodman! Ses cheveux gris étaient en désordre et son visage n'était pas calme comme d'habitude. Ses yeux brillaient comme des charbons ardents.

« Mr. Goodman... chuchota-t-elle.

— Il faut m'appeler Léonard », dit-il à voix presque basse.

Il tendait vers elle ses mains tremblantes et la saisit aux épaules.

« Mary, mon amour. J'ai attendu ce moment merveilleux si longtemps. Pour moi, vous êtes une divinité. »

Elle se mit debout et recula instinctivement loin de lui.

« Vous n'avez pas peur de moi, Mary? »

Appelant à son secours toutes ses forces et tout son courage, elle secoua la tête.

« Non, Mr. Goodman. Pourquoi aurais-je peur de vous? Je suis contente que vous soyez en vie. Je craignait qu'il ne vous fût arrivé malheur.

— Rien ne peut m'arriver, mon agneau. »

Il souriait, plein de confiance.

« Rien ne peut arriver à votre amoureux. Les dieux eux-mêmes l'ont protégé, lui réservant cette merveilleuse récompense. »

Elle sentait que ses genoux cédaient sous elle, tant elle tremblait. Elle avait des nausées de ter-

reur et se serait évanouie si, à force de volonté, elle ne s'était ressaisie.

« Votre amoureux, disait-il. Je vous ai toujours aimée. Quelquefois c'était si violent, que mon cœur et mon esprit étaient comme du feu en moi. »

Il prit une des mains glacées de la jeune fille et y posa ses lèvres. Elle essaya de la dégager, mais il la tenait fermement et ses yeux lui souriaient. Ils étaient plus grands qu'elle ne les avait jamais vus et brûlaient dans son visage extasié.

« Vous n'avez pas peur de moi, dit-il dans un souffle. Il ne faut pas avoir peur d'un esclave qui peut vous donner tout ce que vous pouvez souhaiter. »

Subitement il la saisit par le bras et, faisant un grand geste, il parla vivement.

« Il y a de l'argent ici; de l'or par milliers, par millions de livres. De magnifiques pièces, toutes abritées ici. Je les ai cachées de mes propres mains. »

Puis, redevenant plus naturel, il se mit à lui faire des confidences.

« Cette chapelle est remplie d'endroits creux. J'ai trouvé les trous où on avait enterré les moines. J'ai retiré leurs ossements et j'ai purifié ces charniers avec de l'or. Ce mur là-bas, derrière le vieux banc, ces piliers de bois, tout est bourré d'or.

— Quel est cet endroit, Mr. Goodman? Je ne l'avais jamais vu. »

Il la regarda étrangement, tandis qu'un sourire éclairait lentement son visage.

« C'est le sanctuaire de ma bien-aimée. »

Il l'entoura de ses bras; elle dut se forcer pour ne pas lui opposer de résistance.

« On a marié des hommes et des femmes ici, dit-il. Ne sentez-vous pas ce parfum de cheveux de mariées? Nous nous marierons ici. Des hommes sont morts ici, aussi, il y a des siècles. Nous mourrons peut-être aussi. »

Il se mit à rire, de ce rire atroce qu'elle avait déjà entendu dans la nuit. Le cœur de Mary se glaça.

« J'ai enterré des hommes ici, ici, et là. »

Il faisait des gestes pour lui indiquer différents endroits de la salle.

« Ils venaient pour me prendre. Des hommes, les plus fins limiers de Scotland Yard! »

Il s'agenouilla et mit son visage contre les interstices d'une dalle.

« Il y en a un ici. Tu m'entends, eh! le mort! Tu étais venu si plein de vie pour attraper O'Shea. Tu m'entends? Je suis vivant. Et toi! Qui es-tu?

— Oh! je vous en supplie, murmura Mary au comble de l'horreur. Vous me terrifiez. »

Il gloussa de joie.

« La Terreur », ah! c'est comme cela qu'ils m'appellent. « La Terreur », qui marche la nuit. C'est presque biblique, ce surnom, pour ce pauvre vieux Goodman. Je m'asseyais pour fumer ma pipe, là-haut, dans le salon, j'écoutais cette vieille idiote parler de « La Terreur ». Et au fond de moi, comme je riais! Elle ne se doutait pas que « La Terreur » était à côté d'elle... »

Il étendit sa main atrocement crispée, qui agrippa Mary.

« Mr. Goodman, demanda Mary, espérant le ramener à un état plus normal, vous voulez bien que je m'en aille, maintenant? Mon père vous donnera tout ce que vous voudrez; il fera tout ce que vous voudrez. Il est médecin, vous savez. »

Son étreinte ne se desserrait pas.

« Votre père? »

Il ricana longtemps, très amusé.

« Il fera ce que je voudrai, parce qu'il a peur de moi. Vous ne le saviez pas? Il a peur de moi, oui. Il croit que je suis fou. C'est pour cela qu'il me surveille. Je sais bien qu'il est médecin, bien sûr. Quelquefois, il m'enfermait dans une cellule. Alors, je hurlais, je frappais les murs et il me laissait là. Il est fou. Ils sont tous fous! »

Elle sentait qu'elle allait se trouver mal de terreur. Par un suprême effort, elle s'arracha de cette terrible étreinte et bondit vers l'escalier. Mais avant qu'elle eût franchi la première marche, il l'avait saisie de nouveau et la traînait au milieu de la salle.

« Pas encore, pas encore.

— Lâchez-moi, dit-elle sans se débattre. Je vous promets que je n'essaierai plus de me sauver. Vous pouvez me croire, n'est-ce pas? »

Il la relâcha aussitôt. Elle se traîna jusqu'à la pierre devant l'autel.

« Je vais jouer pour vous, dit-il subitement, de la musique merveilleuse... »

Tandis que ses doigts erraient sur les touches, il

marmonnait pour lui-même. Bientôt, il se mit à jouer très doucement; sa voix métallique vibrait, dominant l'accompagnement admirable de l'orgue.

« Vous avez déjà entendu ce vieil orgue? »

Il se retourna pour la regarder par-dessus son épaule.

« Je joue pour les morts. Je leur redonne la vie. Les anciens moines passent ici en longues files, deux par deux. Et les gens amènent de jeunes mariées, et des hommes que je connais... des morts. »

Mais soudain il s'arrêta et, du doigt, montra une forme imaginaire.

« Regardez! Joe Connor! »

Elle essaya de percer les ténèbres, mais ne vit rien. Goodman parlait maintenant à la forme invisible, lui faisant signe.

« Viens ici, Connor. Je veux te parler. Tu sors du bagne, hein? Pauvre vieux! Et tout ça à cause du méchant O'Shea. Tu viens partager l'or avec moi, hein? Entendu, mon garçon ! »

L'orgue s'était tu. Goodman alla mettre ses bras autour d'une forme que ne voyait pas Mary. Il l'amena au banc de pierre que la jeune fille avait quitté.

« Voilà, mon garçon. Tout est là..., Connor. L'or, l'or rouge que j'ai emporté. Assieds-toi, Connor. Je vais tout te raconter. J'avais acheté cette vieille maison depuis des mois, tu vois, Connor? Et j'ai apporté l'or ici, la nuit, avec le camion, et je l'ai caché dans tous les creux. Ça m'a pris des semaines, des mois, pour remplir tout, remplir les tombes

des anciens moines. C'était malin, hein, Connor ? Pas étonnant que tu souries. »

Il se dressa.

« Je te raconte ça parce que tu es mort et que les morts ne parlent pas. Alors, j'ai pris Redmayne comme paravent et je lui ai confié la maison. Il a été bien forcé d'accepter, tu comprends, Connor, parce que je le *tenais*. J'étais un peu bizarre par moments, alors il me soignait. C'est pour cela que je le payais. Moi, je n'étais rien. C'était lui le maître de Monkshall. Lui! C'est comme ça que j'ai fourré la police dedans! Personne ne soupçonnait que j'étais O'Shea. Tu veux ta part, sale chien, sale chien! Je t'étranglerai, immonde canaille. »

Il se mit à hurler en étranglant sa victime imaginaire qu'il se figurait jeter au sol. A genoux, maintenant, son visage était devenu démoniaque.

Puis il se rappela tout à coup la présence de la jeune fille et se retourna vers elle.

« Je vous fais peur? »

Sa voix s'adoucit. Il vint près d'elle et soudain la serra dans ses bras.

Elle se mit à crier, mais il la fit taire.

« Je ne veux pas vous effrayer. Ne criez pas. Je vous aime trop pour vous faire peur. »

Il chercha à l'embrasser. Elle se débattit.

« Non, pas encore. Donnez-moi un peu de temps pour m'habituer. »

Il relâcha un peu son étreinte.

« Mais vous m'aimerez? Avez-vous vu ces petites portes dans les couloirs? C'était là que vivaient les

moines. Nous trouverons là notre appartement nuptial. »

Elle essayait désespérément de gagner du temps. A tout moment, sa folie pouvait se dissiper. Elle savait maintenant qu'il était O'Shea et restait normal vingt-deux heures sur vingt-quatre.

« Attendez, Mr. Goodman, je voudrais vous parler. Vous disiez que vous m'aimiez?

— Vous êtes plus que Dieu pour moi, dit-il avec ferveur.

— Vous ne voudriez pas de moi si j'aimais quelqu'un d'autre, n'est-ce pas? »

Il changea d'expression.

« Quoi? Si vous aimiez quelqu'un d'autre? Non, bien sûr, je ne vous demanderais pas cela. Mais qui aimez-vous?

— Je... j'aime beaucoup Mr. Fane. »

Pendant quelques instants, il se tut et resta immobile, puis tout à coup il la saisit à la gorge. Elle crut qu'elle allait mourir, mais à cet instant elle se sentit arrachée à l'étreinte du fou, tandis que O'Shea restait immobile, les yeux fixés sur un revolver braqué sur lui.

« Je vous arrête, O'Shea. »

C'était la voix de Fane et c'était le bras de Fane qui encerclait Mary.

« Eloignez-vous de ce commutateur. C'est ça. Je ne tiens pas à être dans l'obscurité. Ne bougez pas.

— Qui êtes-vous? demanda O'Shea d'une voix extraordinairement douce.

— Je m'appelle Bradley, dit tranquillement Fane,

l'inspecteur Bradley, de Scotland Yard. C'est vous que je cherchais, O'Shea. Voici trois ans que j'attends cette occasion, et maintenant je sais enfin tout ce que je voulais savoir. »

O'Shea baissa la tête.

« Vous savez ce que j'ai fait à Marks?

— Vous l'avez tué, oui.

— Il a essayé de m'étrangler. Il aurait dû me reconnaître. Son corps...

— Je l'ai trouvé derrière la porte des moines et l'ai mis à ma place. Si Connor et lui m'avaient écouté, ils seraient encore en vie. »

O'Shea poussa un profond soupir et sourit.

« Je crains d'avoir causé bien du dérangement à tout le monde, dit-il d'un air débonnaire. Alors, c'est vous, Bradley, qui avez arrêté Connor et notre vieil ami Marks le Doucereux? Et maintenant, vous venez de réussir ce dernier coup de maître. Vraiment, je mérite tout ce qui m'arrive, pour ne pas vous avoir reconnu. Miss Redmayne, voulez-vous accepter toutes mes excuses? Je crains que, par moments, je déraille un peu, mais c'est une... folie passagère. Puis-je enlever ce froc ridicule? »

Il ôta lentement sa robe de moine.

« Attention, il n'est pas encore normal », dit Mary à voix basse.

Il l'entendit.

« Oh! ma chère Miss Redmayne, dit-il en souriant, vous devez être un bien mauvais juge de l'état normal. Et maintenant, je suppose, intendant ou... superintendant, que vous allez épouser cette

charmante jeune personne qui a si gentiment déclaré qu'elle vous aimait? Je voudrais bien vous trouver un petit cadeau de mariage. »

Il exécuta un mouvement si rapide que Bradley n'aurait pu échapper à la mort, si le fou n'avait glissé. Le couteau, en déviant, heurta un des piliers de bois et, sous le coup, la boiserie pourrie se fendit, laissant échapper un flot d'or.

O'Shea regarda tout cet or qui lui avait tant coûté, puis il éclata de rire.

« Un cadeau de noce! » dit-il en ricanant.

Il riait encore lorsque Hallick, aidé de trois policiers, le mit dans la voiture qui devait l'emmener à Londres.

L'HOMME DE LA NUIT

Le petit appareil posé sur le bureau de l'inspecteur résonna: « Tic-tac ». Puis il s'arrêta, comme s'il réfléchissait avant de former son message.

Tout était si calme dans la pièce, que l'on entendait seulement le va-et-vient régulier du balancier de l'horloge suspendue au-dessus de la cheminée et le grincement de la plume de l'inspecteur courant sur le papier jaune placé devant lui. C'étaient là les seuls bruits dans le poste de police.

Dehors, il pleuvait doucement. Les rues semblaient abandonnées; la longue ligne des réverbères qui s'étendait à l'Est et à l'Ouest accentuait cet étrange sentiment de solitude.

« Tic-tac, tic-tac », reprit l'appareil avec une sorte de frénésie.

L'inspecteur se redressa, attentif. Son fauteuil gémit. Un constable qui se tenait près de la porte avait également entendu cet appel précipité.

« Qu'est-ce que c'est, Gil ? » demanda l'inspecteur avec mauvaise humeur.

Le constable s'approcha et prit le message.

« Ordre à tous les postes d'arrêter Georges Thomas, libéré du bagne; âge, trente-cinq ans; taille

cinq pieds huit pouces; teint et cheveux foncés; yeux bruns; allure distinguée. Soupçonné d'avoir pris part vol entrepôt Walthamstow et Canning Town, spécialement; prendre note et accuser réception.

« Scotland Yard. »

« En pleine nuit! s'exclama l'inspecteur avec contrariété. Ils m'appellent pour me dire ce que je leur ai dit il y a des heures! Quelle organisation! »

Il secoua la tête désespérément. Dehors, dans la rue, un homme approchait, sous la pluie fine, les mains enfoncées dans ses poches, le col de son pardessus relevé, la tête penchée sur la poitrine. Il traînait ses bottines trempées et ralentit le pas en approchant du poste. L'agent de police qu'il s'attendait à trouver devant le poste était absent.

L'homme hésita au pied des marches, puis serra les mâchoires et monta lentement.

Il s'arrêta encore dans le couloir qui précédait l'entrée de la salle de garde.

« Ça m'étonne de Thomas, prononça la voix de l'inspecteur. Je croyais qu'il essayait de se réformer.

— C'est sa femme, monsieur », dit le constable.

Il y eut un long silence que rompait seul le bruit du balancier.

« Alors, pourquoi sa femme l'a-t-elle dénoncé ? demanda l'inspecteur.

— Ah! c'est elle qui l'a donné? »

Il y avait de la stupeur dans la voix du constable,

mais l'homme dans le couloir ne s'en rendit pas compte. Il était appuyé au mur, se tenant la gorge; son visage maigre, non rasé, était livide, ses mains tremblaient.

« C'est elle qui l'a vendu », dit l'inspecteur.

Il parlait comme un homme satisfait de divulguer des nouvelles que lui seul savait.

« Vous la connaissez ?

— Un peu, monsieur, répondit la voix du constable.

— Belle créature... Elle aurait pu choisir mieux que Thomas.

— Je crois bien que c'est ce qu'elle a fait », déclara sèchement l'agent de police.

On les entendit rire tous les deux.

« C'est donc pour ça ! Elle veut le savoir sous les verrous ! J'ai connu des cas de ce genre. »

L'homme du couloir se glissa dehors. Il tremblait de tout son corps. Il faillit tomber à la dernière marche et se raccrocha à la grille qui longeait l'immeuble.

La pluie tombait à verse, mais il ne la sentait pas. Il était assommé, anéanti par ce qu'il venait d'apprendre. Il avait, en effet, cambriolé un entrepôt parce qu'elle s'était moquée de sa tentative de s'amender. Il voulait redevenir honnête, et elle l'avait poussé hors du bon chemin... et puis, lorsqu'il avait accompli son vol avec toute sa vieille habileté, sans laisser aucune trace de son identité, voilà qu'elle avait été tout droit à la police pour le dénoncer! Mais ce n'était rien. Des femmes ont

fait ça, déjà par jalousie, dans un accès de rage, se croyant, à tort ou à raison, lésées; mais elle, elle avait fait cela délibérément parce qu'elle aimait un autre homme.

Il avait retrouvé son sang-froid maintenant, voyant les choses très nettement. Il hâta le pas, marchant rapidement et légèrement, la tête haute, comme au temps où il était associé à un coulissier et qu'elle n'était encore qu'une aimable jeune fille qui se délectait à lire des romans.

La pluie coulait sur son visage, les manchettes de sa chemise collaient à ses poignets, son pantalon était trempé des cuisses aux chevilles. Il songeait à une petite boutique de la rue du Commerce, où l'on vendait du beurre, du fromage et du bois de chauffage. Il y avait acheté, pour un penny, du fromage et du pain, et se rappelait que la femme, derrière le comptoir, avait coupé le fromage avec un grand couteau pointu, nouvellement aiguisé... Il réfléchissait tout en se dirigeant vers la boutique. Ces couteaux sont généralement rangés dans un tiroir près de la caisse, avec la scie à jambon et le pèse-lait. Il savait que la boutique serait fermée, les volets mis, et il n'avait rien pour forcer la porte. Ses outils avaient été raflés par la police. Il s'était demandé comment elle les avait découverts; maintenant il savait.

Il retint un sanglot.

Cependant, il fallait trouver un moyen. Le couteau était nécessaire. Il était encore affaibli par sa dernière période d'incarcération; il ne pouvait

pas la tuer avec ses seules mains... elle était si forte et si belle, oh! si belle!

Ses pensées sans suite se heurtant dans sa tête, il arriva bientôt devant la boutique. Elle se trouvait dans une petite rue qu'éclairait un seul réverbère. Pas d'autre bruit que celui de la pluie. Personne en vue. On voyait une imposte au-dessus de la porte; il constata tout de suite qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour entrer. Il se hissa sur la plante des pieds pour tâter le bas de l'imposte. Ses doigts rencontrèrent alors un objet sur le rebord. Son cœur bondit. C'était une clef... Il avait bien supposé que la boutique ne comportait pas d'habitation, et il connaissait trop les habitudes de négligence de ces petits boutiquiers pour être surpris de la facilité avec laquelle on pouvait pénétrer sans effraction. Il glissa la clef dans la serrure, la fit tourner et entra, refermant la porte doucement derrière lui.

Il faisait chaud à l'intérieur; cela sentait le renfermé et une odeur de victuailles: de fromage, de jambon et aussi de bois résineux. Il avait des allumettes dans ses poches, mais elles étaient trop humides et ne voulurent pas prendre. Alors, tâtonnant sur les étagères, il finit par en trouver une boîte neuve. Il en alluma une, protégeant la flamme d'une main. La boutique avait été balayée et rangée pour la nuit. Un morceau de mousseline enveloppait le beurre posé sur le marbre. Sur le comptoir s'étalait, bien en vue, une feuille de bloc-notes. Des instructions concernant un certain « Fred » y

étaient écrites d'une main malhabile. Il devait allumer le feu, mettre l'eau à bouillir, prendre le lait et servir Mrs. Smith.

Fred était évidemment le garçon qui arrivait le premier, le matin, et pour lequel on laissait la clef au-dessus de la porte. Il était assez surprenant que Thomas réfléchît à ces détails, tout en allumant ses allumettes l'une après l'autre afin de découvrir le couteau pointu fraîchement aiguisé. Il éprouvait une certaine exaltation à se rappeler l'aisance avec laquelle il avait pu s'introduire dans la boutique. Il avait même une folle envie de siffler et de parler.

Enfin, il trouva le couteau sous le comptoir, avec une planche à découper fortement entaillée et un « fusil » à aiguiser. Il enveloppa soigneusement le couteau dans un morceau de journal, puis sentit qu'il avait faim. Il détacha un morceau de fromage. Il ne trouva pas de pain, mais s'empara d'une boîte de biscuits entamée. Tenant ses provisions à la main, le couteau en sûreté dans sa poche, il continua son exploration. Il découvrit une arrière-boutique dont la porte n'était pas fermée à clef. Il entra.

Après avoir frotté plusieurs allumettes, il se décida à allumer le bec de gaz. Il se trouvait dans une toute petite pièce meublée à bon marché, mais gentiment. Quelques bibelots chinois sans valeur étaient posés sur la cheminée, des lithographies étaient accrochées au mur; une horloge faisait entendre un tic-tac bruyant. Au poste de police, il y avait aussi une horloge... Il grimaça comme sous

l'effet d'une douleur, puis tâta son couteau et sourit.

Il s'assit ensuite devant la petite table, au milieu de la pièce, et mangea machinalement, les yeux fixés sur le mur en face de lui.

Il avait tout accompli pour elle; son premier vol... quelques souverains extraits de la caisse... Elle en avait été l'instigatrice. S'il avait été poussé sur la pente fatale, c'était grâce aux petites folies, aux petites extravagances, à la coquetterie de sa femme. Les yeux fixés sur le mur, il dévalait cette pente en souvenir.

Sur le mur s'étalait un verset de la Bible. Les yeux de Thomas n'avaient pas quitté ces mots mal imprimés, aux lettres noires, dorées, vertes, rouges, irrégulièrement alignées.

Ses pensées s'évadaient en tous sens, quoiqu'il s'efforçât inconsciemment, les yeux sur le verset, de les concentrer sur un point unique. Une moitié de son cerveau poursuivait la mortelle route de l'introspection; l'autre, à contrecœur, jouait avec les mots fixés au mur. Il ne lisait que ceux écrits en majuscules :

« Voici... L'Agneau... Dieu... Efface... Péchés... Monde... »

Trois années de bagne pour cambriolage, deux périodes de six mois pour effraction... Poussé par elle, toujours. Bien des années avant, il allait à l'église, faisait partie du chœur, s'intéressait aux choses de la religion. C'est étrange comme un homme peut s'éloigner de cette voie, comme la fraî-

cheur de la foi s'efface... Il l'avait épousée par licence spéciale, à Marylebone, et ils étaient allés à Brighton pour leur voyage de noces. Elle savait bien qu'il ne gagnait pas suffisamment pour leur train de vie; il ne se doutait pas qu'elle avait deviné qu'il volait son patron. Aussi lorsque, froidement et non sans amusement, elle lui avait révélé qu'elle n'en ignorait rien, il avait été confondu et bouleversé...

« Voici... L'Agneau... »

La religion aurait-elle suffi à lui faire garder ses premiers principes d'honnêteté? Il se le demandait en mâchant son fromage et ses biscuits, les yeux toujours sur le texte sacré.

Ayant trouvé du lait, il en but un peu, puis il se leva. A la place où il était assis s'étalaient deux petites mares, l'une sur le sol, l'autre sur la table où il avait posé ses bras. Il éteignit la lumière, traversa doucement la boutique, écouta, puis ouvrit la porte. Il n'y avait personne en vue. Il sortit, refermant la porte à clef derrière lui. Il remit la clef sur le rebord où il l'avait trouvée, et regagna rapidement la rue principale. Le lourd couteau, pointu et fraîchement aiguisé, enfoui dans sa poche, heurtait sa cuisse à chaque pas.

Se sentant en proie à un malaise, il essaya d'analyser d'où cela provenait. Il songea que c'était sans doute le verset, et sourit à cette pensée; mais aussitôt son sourire s'évanouit. Il n'était plus seul!

Un homme avait surgi de l'obscurité, rapide-

ment, silencieusement, et marchait auprès de lui, à son pas.

Thomas s'arrêta net. Sa main descendit vers la poche où se trouvait le couteau.

« Que voulez-vous? » demanda-t-il violemment.

L'autre ne répondit rien. Son visage restait dans l'ombre. Comment était-il habillé, quel genre d'homme était-ce? Thomas ne pouvait s'en rendre compte. Il voyait seulement qu'il était grand, élégamment proportionné, à l'aise dans ses mouvements.

Il y eut un silence, puis l'homme dit : « Venez! » Aussitôt, le cambrioleur le suivit sans mot dire.

Ils avancèrent sans échanger un mot, et Thomas se rendit compte que la direction que suivait l'homme était celle qu'il avait décidé lui-même de prendre.

« J'irai me livrer... après cela, dit-il en parlant fiévreusement. Il faut en finir... en finir avec ce genre de vie... en finir! »

Il ne trouvait pas bizarre de découvrir ainsi les plus secrètes pensées de son cœur; il acceptait sans aucune surprise l'idée que l'étranger savait tout.

« C'est elle qui m'a fait tomber de plus en plus bas, sanglota Thomas, comme ils parcouraient côte à côte les rues étroites qui menaient au fleuve. J'en souffrais au début, mais elle a jugulé ma conscience... elle se moquait de mes scrupules. C'est le démon en personne, je vous dis!

— D'autres hommes ont dit : « La femme m'a tenté », prononça doucement l'étranger. Cependant,

l'homme a son propre cerveau et sa propre volonté. »

Thomas secoua la tête avec obstination.

« Je n'avais pas de volonté devant elle. Quand je l'aurai tuée, je serai de nouveau un homme. »

Il tâta sa poche où se trouvait toujours le couteau.

« Si nous avions eu des enfants, poursuivit-il, les choses auraient été différentes, mais elle détestait les enfants.

— Si vous étiez dégagé d'elle, vous pourriez être un homme », dit l'étranger.

Sa voix était douce, grave et triste.

Thomas se tourna avidement vers lui.

« Oui, oui ! C'est bien ce que je veux dire. Elle est un obstacle dans ma vie. Si je la tue, je pourrai recommencer une autre vie, n'est-ce pas? Je pourrai revenir me présenter parmi les hommes en disant: « J'ai tué ce qu'il y avait de mauvais en moi, donnez-moi une autre chance. » Regardez ! »

Il fouilla dans sa poche et en retira le couteau. La pluie cinglait le papier, ses mains tremblaient dans son agitation à montrer la forte lame, toute brillante et pointue.

« Je ne pourrais pas la tuer de mes seules mains, dit-il en respirant rapidement. Mais je sens qu'il faut que je le fasse, quoique je déteste tuer. J'ai étranglé un lapin une fois, quand j'étais enfant, et cela m'a hanté pendant des jours et des jours.

— Si vous étiez dégagé d'elle, vous pourriez être un homme, dit l'étranger.

— Oui, oui, acquiesça le voleur en inclinant la

tête. C'est bien ce que je dis. Je retournerai... vers mes vieux... mes vieux! Ils ne savent pas où j'en suis venu. »

Sa voix se brisa.

Ils tournaient de ruelle en ruelle, traversant des artères plus importantes, passant devant les impasses où étaient rangées des voitures de marchands de quatre-saisons, les roues enchaînées l'une à l'autre. Ils parcouraient des terrains vagues.

A un certain moment, au bout d'une ruelle, ils aperçurent le fleuve et virent trois chalands amarrés l'un contre l'autre qui s'élevaient et retombaient lentement suivant le mouvement du flot. En plein courant, un vapeur était ancré, dont on voyait luire faiblement trois feux.

« J'entrerai dans la maison par la cour de derrière, dit Thomas. Il n'y a personne d'autre dans la maison qu'une vieille femme, ou du moins il ne doit y avoir personne. Ma femme couche sur le devant de la maison.

— Si vous étiez dégagé d'elle, vous pourriez être un homme, répéta l'étranger.

— Oui, oui, oui, dit impatiemment le forçat. Je sais... Quand je serai libre. »

Il rit joyeusement.

« Elle vous a fait tomber trop bas, dit l'étranger avec douceur. Chaque fois que vous vouliez faire effort pour remonter, elle vous en empêchait.

— C'est vrai, c'est la vérité! dit Thomas.

— Cependant vous ne pouviez vous débarrasser d'elle. Vous êtes loyal, fidèle et bon.

— Dieu m'est témoin que c'est la vérité, gémit-il. Dans le bien comme dans le mal, dans la richesse comme dans la pauvreté », dit Thomas avec l'impression que l'étranger prononçait ces mots en même temps que lui.

Enfin ils atteignirent une rue plus sombre, plus misérable encore, semblait-il, que toutes les autres.

Thomas s'arrêta devant une impasse qui menait à une série de petites maisons.

« J'entre maintenant, dit-il simplement. Attendez-moi ici, et quand je reviendrai, nous recommencerons une nouvelle existence. Je vais la tuer rapidement. »

L'homme ne répondit rien. Thomas suivit l'impasse, tourna sur sa droite dans un passage encore plus étroit, entre des barrières de bois, et atteignit ainsi une grille toute démantibulée.

Il poussa la grille et entra dans une petite cour très sale, remplie de déchets ménagers. Il y avait là un poulailler à demi démoli et, tandis que Thomas passait, un coq chanta bruyamment.

Il n'y avait personne dans la pièce qui donnait sur la cour. Il souleva la fenêtre qui grinça un peu. Il attendit que le coq chantât de nouveau pour étouffer le bruit de la fenêtre. Puis il se hissa dans la pièce.

La pointe du couteau pénétra dans sa jambe, lui faisant un mal cuisant.

Il prit le couteau et tâta la lame... Brusquement, il se rendit compte qu'il n'était pas seul dans la pièce.

Tenant fortement le couteau, il essaya de sonder les ténèbres.

« Qui est là? murmura-t-il.

— C'est moi, dit la voix qu'il connaissait, celle de l'homme qui lui était apparu dans la nuit.

— Comment... comment êtes-vous entré? »

Il était stupéfait et troublé.

« Je vous ai suivi, dit la voix. Débarrassons-nous de cette femme. C'est la mauvaise graine qui étouffe votre âme.

— Oui, oui », dit Thomas tout bas, en cherchant à tâtons la main de l'étranger.

La main dans la main, ils entrèrent dans la chambre de la femme.

Une veilleuse brûlait sur la cheminée.

Elle était étendue sur le lit, un bras nu rejeté au-dehors, tandis que sa poitrine se soulevait régulièrement.

Il avait vu autre chose se soulever et s'abaisser d'un mouvement aussi monotone. Qu'était-ce donc? Ah! oui, les chalands sur le fleuve...

Elle était belle, quoique vulgaire, et, en dormant, elle souriait. Elle bougea en prononçant un nom — mais ce n'était pas celui de l'homme qui se tenait penché sur elle, un couteau dans sa main tremblante,

« L'aimez-vous? »

La voix de l'étranger était très douce.

Le mari secoua la tête.

« Je le croyais... autrefois. Maintenant... »

Il secoua de nouveau la tête.

« La haïssez-vous? »

Le voleur regardait gravement la femme.

« Je ne la hais pas, dit-il avec simplicité. Je veillais sur elle parce que c'était mon devoir...

— Venez », dit l'étranger.

Et ils quittèrent la chambre ensemble.

Thomas déverrouilla la porte d'entrée, puis ils s'enfoncèrent de nouveau dans la nuit morne.

« Je ne l'aime pas, je ne la hais pas, dit-il encore. Je retournais vers elle parce que c'était mon devoir. J'ai travaillé, j'ai volé, et elle m'a trahi... Alors, j'ai pensé à la tuer! »

Il tenait encore le couteau.

En silence, ils suivirent le chemin qu'ils avaient pris pour venir, jusqu'à ce qu'ils atteignissent la ruelle qui menait au fleuve.

Ils suivirent cette ruelle.

Au bout, ils trouvèrent quelques marches et entendirent le clapotis de l'eau.

Alors, Thomas leva le bras et lança le couteau dans l'eau. A cet instant, une voix appela du bas des marches.

« C'est toi, Cole? »

Thomas sentit son cœur s'arrêter de battre.

La voix était dure et métallique. Il cligna des yeux comme s'il se réveillait.

« C'est toi, Cole... Qui est là? »

Thomas aperçut alors un bateau au bas des marches. Quatre hommes s'y tenaient, dont l'un avait saisi un anneau scellé dans le mur, à l'aide d'une gaffe.

« C'est moi, dit le voleur.

— C'est pas Cole, prononça une autre voix avec dégoût. Cole ne viendra pas, il est soûl. »

Il y eut un conciliabule dans le bateau, puis une voix autoritaire demanda.

« Tu veux du travail, mon gars? »

Thomas descendit deux marches et se pencha en avant.

« Oui... je veux du travail. »

Une voix agitée déclara qu'on allait manquer la marée.

« Tu sais faire la cuisine?

— Oui... je sais. »

C'était son emploi à la prison.

« Alors, saute! On t'inscrira demain. On va à Valparaiso... Vapeur. Ça te va? »

Thomas ne répondit pas tout de suite.

« Je ne veux pas revenir ici, dit-il enfin.

— On en trouvera un meilleur que toi pour le voyage de retour. Allons! saute là-dedans. »

Il entra maladroitement dans le bateau. Aussitôt, l'officier à l'avant donna un ordre.

La barque s'écarta du bord et le voleur songea alors à l'homme qui lui était apparu dans la nuit.

Il le voyait mieux qu'il ne l'avait encore jamais vu. C'était une radieuse silhouette qui se tenait au bord de l'eau, la main tendue en signe d'adieu.

Thomas vit son visage, si beau et bienveillant. Une vague lueur semblait l'encadrer.

« Voici..., murmura celui qui était descendu

dans le bateau. C'est étrange, comme ce verset... Adieu, adieu, monsieur.

— A qui que tu causes, camarade? demanda le marin qui ramait.

— A... l'homme qui était avec moi, dit Thomas.

— Y avait personne avec toi, rétorqua l'autre, méprisant. T'étais seul. »

CELUI QU'ON N'AIMAIT PAS

Le restaurant Bezzillini, avenue Stefferson, possède deux entrées. D'abord, l'entrée principale devant laquelle se tient un colossal portier, armé d'un immense parapluie destiné à protéger la tête des clients pendant le court passage de leur voiture à la porte. C'est celle-là l'entrée la plus connue. Elle donne sur un couloir garni de bois de rose, éclairé de lumières douces et tamisées, duquel on passe, par des grandes portes aux glaces biseautées, dans la salle du restaurant, toute rose et confortable.

De là on peut encore monter à une autre salle, au premier, par un ascenseur qui ne dépasse pas le second étage où sont les cuisines et où se termine — officiellement — l'établissement Bezzillini.

Cependant, il existe une autre entrée, qui n'a pas de gardien visible. La porte ressemble à celle d'une maison quelconque. A l'intérieur se tient un homme qui ne porte pas de livrée et qui attend là que retentisse le timbre électrique annonçant l'arrivée des clients. De ce côté, on peut atteindre le troisième étage, soit par un escalier étroit recouvert d'un luxueux tapis, soit en se servant d'un très petit ascenseur. A l'étage où s'arrête l'ascenseur — qui, d'ailleurs, n'a pas d'autre arrêt — se trou-

vent de nombreux cabinets particuliers où des gens respectables peuvent retrouver secrètement d'autres gens respectables, tout en sauvegardant leur respectabilité aux yeux de leur prochain.

L'homme sans livrée qui se tenait assis sur une inconfortable chaise de bois dans l'entrée privée de Bezzillini, de six heures du soir à deux heures du matin, n'offrait qu'une particularité, qui passait d'ailleurs inaperçue parce qu'elle n'aurait pu frapper que fort peu de gens : il était le seul être au monde à aimer Stafford Harding. Peut-être Molly Bennett (ou plutôt Millingham comme elle s'appelait actuellement) l'aimait-elle aussi, quoiqu'il parût bien improbable qu'elle aimât un homme qui se l'était laissé enlever en quelque sorte sous le nez sans broncher et qui avait assisté à son mariage avec son habituelle expression figée, tandis qu'elle-même ne savait comment elle avait pu supporter une épreuve pareille.

En tout cas, Hood, qui gardait la porte, aimait Harding parce qu'il avait été son ordonnance en France. Non pas que Harding lui eût sauvé la vie ou eût été avec lui autrement que poli et juste, mais, lorsque le simple soldat Hood avait attrapé la fièvre typhoïde pendant une permission de Harding, ce dernier avait écourté ladite permission pour venir chercher son ordonnance dans son misérable hôpital temporaire et le transporter, à l'aide d'une confortable voiture d'ambulance qu'il conduisait lui-même, dans un somptueux hôpital de Boulogne. Peut-être, après tout, avait-il sauvé la

vie de Hood; mais vraisemblablement il n'en avait pas été ainsi, car les médecins avaient eu entre eux quelques différends au sujet de la maladie de Hood, qu'on n'avait pu diagnostiquer exactement en fin de compte.

Ce qui explique, malgré tout, la surprise de Hood en regardant, bouche bée, entrer, un certain soir, un homme au visage maigre et à la petite moustache noire parsemée de poils gris, en qui il reconnaissait le major Harding.

« Je... vous demande pardon, monsieur », bégaya Hood qui semblait surtout s'excuser de sa présence dans ce lieu louche.

Par ces mots, il pouvait aussi mettre en doute la respectabilité et les bonnes mœurs du major, mais celui-ci ne parut pas s'en formaliser.

« Hallo ! Hood, dit-il. Drôle d'endroit où vous trouver. Je croyais... »

Mais l'ex-simple soldat Hood se trouva subitement embarrassé. Il se livrait en lui une lutte entre la loyauté qu'il se devait à soi-même et celle qu'il devait à ses patrons. La lutte s'éteignit en faveur de ces derniers.

« Vous avez retenu un cabinet particulier, monsieur?

— Le numéro 12, je crois, dit Harding d'un air détaché tandis que l'homme consultait une liste.

— Mr. Smith? demanda poliment Hood.

— Oui, c'est retenu sous ce nom », dit Harding à Hood qui n'en fut pas autrement surpris, car il était habitué de voir une douzaine de « Smith » re-

tenir des cabinets particuliers la même nuit, ce nom servant habituellement de paravent aux clients de Bezzillini.

« Voulez-vous prendre l'ascenseur, monsieur?

— Non, j'irai à pied », dit Harding qui commença tranquillement de monter l'escalier.

Mr. Hood se gratta le menton, se disant qu'après tout le major était un homme. Et même, à la réflexion, il ne trouva pas que sa présence en ces lieux pût lui être imputée comme un crime, au contraire.

Si le client en question connaissait bien Bezzillini, comme il semblait le faire, il n'avait aucun besoin d'entrer par cette porte... Il existait un escalier de secours en cas d'incendie, derrière l'immeuble, qu'il était facile d'atteindre et qui menait à une pièce du troisième étage. Mais les habitués de Bezzillini se servaient rarement de cet escalier... pour entrer. Il s'était trouvé des occasions où ils s'en étaient servis pour s'en aller.

Peu après le timbre d'entrée retentit de nouveau, et ce fut une dame, cette fois, qui entra. Elle était jolie, un peu voyante; elle avait de superbes cheveux blonds et des joues très symétriquement roses. Ses lèvres étaient aussi exagérément rouges que ses sourcils étaient noirs...

Elle ne semblait nullement embarrassée et connaissait sans doute aussi les lieux.

« Numéro 12, madame?... Oui, Mr. Smith est arrivé. Puis-je vous conduire?...

— Je prendrai l'ascenseur », dit-elle.

Elle était, apparemment, déjà venue...

Ils redescendirent tous les deux dans l'ascenseur vers onze heures. La femme paraissait avoir pleuré, et le visage de Harding était plus dur que jamais. Mr. Hood referma la porte sur eux pensivement.

Une fois dehors, Stafford Harding se tourna vers sa compagne.

« Bonsoir, dit-il brièvement sans lui tendre la main.

— Bonsoir, Mr. Harding, dit-elle. Je suis sûre que vous verrez...

— Je vois tout trop clairement », répliqua Harding.

Il est regrettable qu'à cet instant elle eût posé sa main sur le bras de Harding dans un geste d'imploration qui avait rarement manqué son but, car, juste à ce moment, Margaret Hempstead et Jack Mason passaient par cette rue, ayant pris au plus court pour se rendre, du théâtre dont ils sortaient, à la gare.

« Bon Dieu! s'exclama Jack. Vous avez vu... Harding? »

Margaret Hempstead ne répondit rien, mais serra les lèvres encore un peu plus que de coutume.

« Ce vieux Harding! Eh bien! vrai! » répéta Jack dans le train, en gloussant de rire.

Personne n'aimait Stafford Harding, c'était un Fait. On ne l'aimait pas à son bureau, chez Harding et Harding, où il se tenait dans une pièce glaciale, parmi des rayons de livres à l'aspect rébarbatif,

dictant ses ordres, au travers d'une vieille table recouverte de cuir, à des subordonnés qui n'entraient chez lui que sur des jambes tremblantes. On ne l'aimait pas à son cercle où il passait des soirées entières seul devant le feu sans que personne vînt le convier à quelques-unes des distractions qui constituent la vie de cercle. Quant à son milieu...

Le lendemain, il avait une invitation pour aller jouer au tennis. Son hôte, Gervase Bennett, qui l'aimait bien sans l'aimer beaucoup, se tenait sur la terrasse devant sa maison et, regardant venir vers lui l'élégante silhouette, il remarqua avec un froncement de sourcils la façon délibérée avec laquelle ses invités s'écartaient du chemin de Harding et semblaient tous occupés à autre chose à son passage.

« Hallo! Stafford! dit Bennett. Venez donc un instant dans mon bureau, voulez-vous? »

Bennett était un homme aux traits marqués, qui avait fait sa fortune en employant les mêmes méthodes impitoyables que celles que l'on désapprouvait chez Harding. Mais on lisait sur son visage la trace indéniable d'une grande souffrance, car il mourait lentement d'un mal incurable.

« Dites donc, Stafford, dit-il aussitôt la porte fermée, quelle est cette histoire qui circule sur votre compte? On vous aurait vu sortir de chez Bezzillini hier soir? Notez bien que je ne considère pas comme un crime d'aller chez Bezzillini, car j'y ai été moi-même bien souvent, mes affaires con-

cernant parfois des personnes qui ne désirent pas particulièrement être rencontrées en plein jour. »

Gervase Bennett, après avoir été un avocat de talent, avait abandonné son métier pour celui plus lucratif de financier.

« Alors, ils m'ont vu sortir? prononça lentement Stafford. Margaret Hempstead et Jack Mason, bien entendu?

— Pourquoi faites-vous cela? demanda l'autre. Ce n'est pourtant pas votre genre, Stafford

— Mon genre? interrogea-t-il en prenant une cigarette.

— Enfin... hésita Gervase. Je ne dirais pas que vous êtes un homme que l'on s'attend à voir fréquenter des belles dames un peu légères.

— En effet, admit Harding. Ce n'est pas mon genre. »

Bennett arpentait la pièce, les mains dans les poches.

« Je ne veux pas, dit-il, que Molly apprenne cela. Je suis absolument certain que vous êtes un homme honorable, Stafford; mais les femmes sont bizarres, et Molly vous aimait beaucoup — vous aime encore beaucoup, je crois. »

Se tournant brusquement vers Harding:

« Pourquoi ne l'avez-vous pas épousée? »

Stafford se mit à rire, d'un rire tranquille sans amertume.

« Je n'ai jamais songé un instant qu'elle voudrait de moi. Je me considérais comme trop vieux pour elle. J'ai dix ans de plus qu'elle.

— Absurde, dit Gervase.

— Je sais, maintenant, que c'est absurde; mais elle a trouvé un phénix en la personne de Franck Millingham. »

Bennett l'observait avec attention.

« Oui, dit-il sèchement. J'avais cru qu'elle faisait un bon mariage.

— Tout le monde adore Franck, et personne ne m'aime », dit Stafford en riant.

Il s'assit dans un grand fauteuil.

« Puisque nous parlons de Franck, j'aimerais vous demander quelque chose, Gervase. Quand j'ai vu que Molly s'intéressait à lui, je ne me suis pas beaucoup préoccupé de savoir d'où il sortait. Je sais, bien entendu, que c'est un jeune et brillant financier. D'où vient-il?

— De l'Afrique du Sud. Il a habité Johannesburg pendant bien des années. C'est là qu'il a commencé sa... euh!...

— Fortune? » acheva Stafford.

Bennett hésitait.

« Eh bien! oui, dit-il. A la vérité, je voulais vous parler de la situation de fortune de Franck, et je me confie à votre honneur. Il vient d'être assez touché par la grande grève en Australie occidentale... Il a de gros intérêts dans des mines de ce côté. Naturellement, ses difficultés ne sont que passagères; mais j'ai dû, ces temps-ci, lui avancer des sommes très fortes. Et, Stafford, ce qui me préoccupe, c'est que je suis très malade. »

Stafford ne répondit rien. Il était assis, les

coudes sur un bras du fauteuil, son menton posé sur ses mains jointes et les yeux fixés sur les dessins du tapis.

« Molly est-elle heureuse? demanda-t-il.

— Pourquoi me demandez-vous cela? dit vivement Bennett. Je le crois. Elle n'est pas aussi gaie qu'avant, c'est vrai. Une jeune fille qui se lance dans la carrière matrimoniale découvre qu'elle a des responsabilités et perd, de ce fait, un peu de son entrain. »

Il ouvrit une des portes-fenêtres qui donnait sur la pelouse et fit signe à une jeune femme qui vint aussitôt le rejoindre. Elle était mince et jolie, avec des yeux gris un peu tristes qui considéraient Harding tandis qu'il s'approchait d'elle, surpris et troublé. C'était la première fois qu'il revoyait Molly Millingham depuis qu'elle était revenue de son long voyage de noces, et il éprouvait une sorte d'étrange méfiance. Ils se sentaient tous deux assez embarrassés. De son côté à lui, il y avait une émotion qu'elle ne pouvait deviner, car ne venait-elle pas vers lui.

« Vous n'avez pas l'air aussi bien que je le souhaiterais, murmura-t-il, tout en sachant que c'était la dernière chose à lui dire.

— Je vais très bien, dit-elle avec indifférence. Et vous, qu'êtes-vous devenu depuis si longtemps, major Harding? »

Il put à peine cacher sa déconvenue. Elle le traitait en étranger. Alors, les beaux jours de camaraderie étaient donc oubliés?

« Je flâne dans la vie, dit-il, et je me rends populaire. »

Il avait vaguement souri.

« C'est ce qu'on m'a dit », prononça-t-elle.

Il rougit.

« Croyez-vous que ce soit très... élégant? Je sais, bien entendu, que, dans notre monde, on admet que les hommes emmènent des chorus-girls souper et tout le reste, quoique, pour ma part, je trouve cela assez déplaisant. Mais, je ne sais pourquoi, je ne m'imaginais pas que vous... »

Elle s'interrompit, puis reprit vivement :

« Naturellement, je n'ai aucun droit de vous critiquer et de juger vos actes.

— C'est cependant ce que vous faites en ce moment », dit-il en riant.

Elle ouvrit de grands yeux.

« Savez-vous que c'est la première fois que je vous entends rire. »

Un grand et beau jeune homme qui se dirigeait vers eux à ce moment, avec une démarche d'athlète, vint tendre la main à Stafford. Tous les invités qui le regardaient convinrent entre eux que Franck Millingham était vraiment un chic type et que ce geste était bien dans sa manière, mais que quant à eux...

« Hallo! Stafford, mon vieux, dit-il. Content de vous voir. Qu'est-ce qu'on raconte en ville? Je ne suis arrivé que d'hier. »

Stafford le regarda, puis ses yeux allèrent vers le groupe des invités qui se tenaient près du court,

parlant entre eux avec des airs de conspirateurs.

« Si vous n'avez rien entendu d'intéressant, c'est que vous êtes devenu sourd ou que Margaret Hempstead a une subite extinction de voix. »

Millingham rejeta la tête en arrière en éclatant de rire. Puis, bientôt après, prenant sa femme par le bras, il la ramena vers le tennis. Stafford, en les regardant, resta impassible.

« Je craignais que Molly n'apprît cela, déclara Gervase Bennett, qui n'avait rien dit devant les autres.

— Qu'est-ce que cela fait? » dit Stafford en haussant les épaules.

Ce qu'il avait vu dans le regard de Molly, cet éclair de terreur à l'approche de Franck, puis cette méfiance, cette sorte d'humilité devant lui, tout cela n'avait-il pas plus d'importance pour lui?

En rentrant chez lui, ce soir-là, il trouva une lettre d'une écriture extravagante, avec une quantité de mots soulignés. Il poussa une exclamation et laissa tomber la lettre. Puis il saisit le téléphone. Il fallut un certain temps pour que le concierge de la petite pension de famille qu'il avait demandée trouvât la personne à qui il désirait parler; et lorsque celle-ci vint à l'appareil, elle protesta avec véhémence.

« Ecoutez, dit Stafford. Il ne faut pas faire cela, m'entendez-vous ? Je vous donnerai tout l'argent que vous voudrez. »

Il se tut et écouta la voix mécontente.

« Je sais, je sais, coupa-t-il, mais je promets de vous trouver l'argent demain...

« Quoi? hurla-t-il après qu'elle lui eût dit ce qu'elle avait fait. Vous êtes complètement folle, bonne à enfermer. Je vous défends... »

Il entendit raccrocher brusquement; alors, lentement, il s'éloigna de l'appareil.

Ainsi, les choses en étaient là! Il s'assit, la tête dans les mains, réfléchissant. Peu après, il s'habilla pour sortir.

A dix heures, ce même soir, Hood, le concierge de Bezzillini, — côté privé, — en ouvrant la porte, se trouva devant Stafford Harding, en habit de soirée, tiré à quatre épingles, le visage dur et froid comme de coutume.

« Pardon, monsieur, dit Hood, je ne savais pas que vous dîniez ici, ce soir. Il y a trois Smith. Mais ils sont tous arrivés, sauf une des dames.

— Ça ne fait rien, Hood. Je suis... invité. »

Il monta lentement l'escalier.

Dans le cabinet numéro 15, au troisième, un des messieurs Smith attendait évidemment un invité, car il était assis à une table sur laquelle étaient disposés deux couverts et, de temps en temps, il regardait sa montre avec tous les signes d'une grande impatience.

Pour Hood et pour le discret Signor Bezzillini, il était Mr. Smith, mais dans la célèbre rue où les hommes courent sans chapeau d'un immeuble à l'autre ou bien se tiennent sur les marches, en notant les fluctuations des valeurs, il était connu sous

le nom de Franck Millingham, de la Millingham Finance Corporation.

Il attendait avec une impatience non dissimulée. Une fois, il alla jusqu'à la fenêtre et leva le store pour regarder dans la rue. Peu après, il entendit un pas étouffé dans le couloir et vit tourner le bouton de la porte.

« Entrez! » dit-il brusquement.

L'invité était un homme, et à sa vue Franck bondit sur ses pieds, stupéfait, car le nouveau venu avait le bas du visage caché par un mouchoir de soie bleue, attaché derrière la tête, et, dans sa main, il tenait un long revolver.

« Que... » commença Franck.

Au même moment, l'étranger tira deux fois, et Franck Millingham tomba mort en travers de la table.

Il se trouva qu'au même moment un serveur avait laissé tomber dans le couloir un plateau chargé de vaisselle; aussi Hood, qui n'entendit d'en bas que le fracas de porcelaine brisée, se mit-il à rire.

Quant à l'homme qui était resté dans la porte ouverte du numéro 15, il avança d'un pas, regarda rapidement le corps étendu sur la table et sortit à reculons. Trois minutes plus tard, le major Stafford Harding descendait tranquillement l'escalier, les mains dans les poches.

« Je n'attends plus mon hôte, Hood, dit-il. Et, à propos, si jamais quelqu'un vous demandait si je suis venu, je vous serais obligé de dire que vous ne

m'avez pas vu, ou, tout au moins, que vous ne m'avez pas reconnu. Je demande beaucoup à votre amitié, Hood, et peut-être ne résistera-t-elle pas à cela. Faites de votre mieux pour moi.

— Mais certainement, monsieur, déclara Hood, très ému par cet appel. Je ne sais pas ce que je ne ferais pas pour vous, monsieur.

— Je me demande... » dit le major en souriant.

Puis il sortit en refermant la porte derrière lui.

Aussitôt dehors, Harding, relevant son col jusqu'au menton, s'éloigna rapidement, suivant de préférence les rues les plus tranquilles et évitant de passer en pleine lumière. Atteignant le parc, il se plongea dans les ténèbres d'une de ses allées, se dirigeant vers un petit pont qui passait sur un bras du lac. Il n'y avait personne dans les environs. Arrêté au milieu du pont, il regarda à gauche et à droite, pour s'en assurer encore. Alors, il sortit de sa poche un long revolver, en retira le chargeur qu'il jeta d'un côté du pont, puis jeta le revolver lui-même de l'autre côté. Après quoi, il quitta le parc et se fit reconduire chez lui.

Il fallut bien un mois pour que se calmât l'agitation qu'avait causée le meurtre de Franck Millingham, car ce crime était entouré de tous les éléments de mystère qu'adore la foule. Il s'agissait d'un homme très connu à Londres, — un millionnaire, avait-on dit d'abord, mais ensuite, lorsque les experts avaient examiné ses livres, il avait

bien fallu se rendre compte de son insolvabilité, — qui s'était rendu dans un restaurant de réputation douteuse pour y rencontrer une femme. En effet, le portier Hood avait juré qu'il s'agissait d'une femme. Il était bien monté au numéro 15. Personne d'autre, jurait Hood, n'était monté après lui; cependant, on l'avait trouvé assassiné! Et il était mort pauvre comme Job, ainsi que les journaux s'étaient empressés de le proclamer.

Le tapage fait autour de cette ruine convenait à Stafford. Ayant été à plusieurs reprises en affaire avec Millingham, il était considéré, sinon comme un ami, tout au moins comme une relation assez intime de la victime. Aussi, aux journalistes qui venaient l'interroger, il répondait avec empressement. Entre autres choses, il insistait sur le fait que Franck Millingham était bien, en effet, ruiné, que sa succession était lourdement grevée et qu'il ne resterait rien pour la veuve... Il insistait beaucoup sur ce point. Il semblait aux amis de la victime qu'il se délectait de cette pensée, et ils l'en aimaient encore moins...

« Mais, major, demanda un des reporters, n'avait-il pas de gros intérêts dans la Sheba Silver? »

Stafford ne le nia pas, mais la mine était épuisée. On pouvait acheter toutes les actions à un penny le cent, disait-il.

« Mais n'est-il pas question d'une nouvelle veine qu'on aurait découverte? » insistait le reporter obstiné.

Le major sourit avec dédain.

« Bruits de la rue! » se moqua-t-il.

Cependant le miracle s'était produit, le miracle qu'il redoutait. Les actions de la Sheba Silver montèrent en une nuit. Les nouvelles veines étaient reconnues très productives et les boursiers se battaient pour acheter les titres.

Harding apprit la nouvelle en pâlissant, et se fit conduire aussitôt chez Bennett. C'était sa première visite chez lui depuis le drame. Il eut d'abord une entrevue avec Bennett, en dépit des protestations des infirmières, qui le considéraient comme mourant.

Ensuite, Stafford alla voir Molly.

Elle était revenue chez son père après la tragédie et avait repris possession de sa chambre de jeune fille, où tout était resté en place. Ce fut là que Harding la trouva. Il demeura dans l'encadrement de la porte, gauchement, son chapeau à la main, indécis, terrifié, incapable de parler, jusqu'au moment où elle vint au-devant de lui, les deux mains tendues, un peu de couleur montant à ses joues pâles.

« C'est bon à vous de venir... enfin », dit-elle.

Le prenant par le bras, elle le conduisit vers le grand fauteuil, où il avait coutume de s'asseoir... avant.

Mais il ne s'assit pas, cette fois, et resta là, l'air malheureux, à tourner son chapeau dans ses mains.

Enfin il se décida.

« Molly, dit-il d'une voix enrouée, voulez-vous m'épouser ? »

Elle le regarda, interdite d'abord, ensuite un peu méfiante, et enfin très peinée.

« Stafford... vous, balbutia-t-elle confusément. Mon cher grand ami... Non, c'est impossible. Peut-être dans une année. »

La brutalité de cette demande la choquait et lui donnait envie de pleurer. Mais il ne pouvait savoir... Elle cherchait toutes les excuses qui le réhabiliterait à ses yeux. Sa gaucherie, elle la comprenait. Elle allait de pair avec les autres admirables qualités qu'elle seule, peut-être, appréciait. Il n'était pas un coureur de femmes, elle avait toujours su discerner en lui quelque chose de timide et de mélancolique là où les autres ne voyaient qu'une dureté, sous un certain vernis, contre laquelle se brisait l'amour, la tendresse, la sympathie.

« Mon cher, il y a une raison pour laquelle je ne puis vous épouser », dit-elle, les yeux sur le tapis et à voix si basse qu'il l'entendait à peine.

Il poussa une sourde exclamation.

« Je sais, dit-il violemment, malgré son calme apparent. Je... suis au courant. Mais je veux que vous m'épousiez immédiatement. Je sais que les gens diront du mal de moi, diront que je suis... intéressé, Molly. Cela me fera un mal terrible parce que vous serez exposée à leurs vilains propos. Mais je veux vous épouser... Je vous en supplie. Pour l'amour de Dieu, acceptez!

— Je ne peux pas, dit-elle en frissonnant. C'est horrible! Vous ne pouvez pas savoir à quoi je faisais allusion.

— Je sais! Je tiens seulement à ce que vous m'épousiez et puis... vous partirez avec votre père. Il me dit qu'il va aux Bermudes. »

Il avait perdu toute gêne. Il semblait plein de décision, de hâte.

Elle le regarda de nouveau et, cette fois, son regard inquiet montrait sa surprise.

« Mais pourquoi ne pas attendre? Je dois cela à la mémoire de ce pauvre Franck. Ce ne serait pas décent... »

Il gémit. Sa détresse était visible et pitoyable.

« Je veux que vous m'épousiez tout de suite, dit-il avec une obstination étrange. Maintenant, maintenant ! »

Elle secoua la tête.

« Je ne peux pas », dit-elle avec calme.

Elle le vit devenir livide, mais, lorsqu'il parla de nouveau, il ne montrait aucune émotion.

« Vous le pouvez, vous le devez, prononça-t-il de sa voix coupante. Votre père y tient, Molly, et nous nous marierons demain.

— Etes-vous fou? dit-elle, haletante et aussi pâle que lui, car il lui avait semblé deviner une menace dans ses mots.

— Je suis parfaitement sain d'esprit. Je veux que vous m'épousiez, et si vous ne le faites pas, il y aura de graves ennuis pour vous et pour tout le monde. »

Elle frémit sous la brutalité de cette menace à peine déguisée.

« Il s'agit de Franck, je suppose, et de sa société », dit-elle lentement.

Il fit oui d'un signe de tête.

« Et vous exigez que je vous épouse comme prix de votre silence ou de votre patience? »

Il hésita, puis inclina la tête. A ce moment, elle fut saisie par la colère.

« Imbécile! bégaya-t-elle, pauvre aveugle! Me menacer, moi. Si vous aviez été patient, Stafford, vous m'auriez obtenue, car je... je vous aimais! Je vous ai toujours aimé, mais maintenant, je vous hais! »

Il frissonna mais ne répondit rien, l'observant de son regard fixe tandis qu'elle se tenait devant lui, la tête baissée, perdue dans ses réflexions, haletante. Enfin, elle leva la tête et le regarda.

« Je vous épouserai demain, dit-elle. Je suis sûre que vous ne mentez pas et que vous savez quelque chose qui risque de déshonorer le... père de mon enfant. Mais, Stafford, je vous méprise, je ne vous aime pas.

— Peu de gens m'aiment », dit-il avec un pauvre sourire.

Une chose aussi peu importante, à cette heure, que le mépris de Molly ne le troublait pas outre mesure. Il voulait l'épouser instantanément, avant que les nouvelles de la Sheba et de son étrange résurrection fussent trop répandues, avant que l'autre femme pût savoir ou comprendre.

« Je crois que vous feriez mieux de vous en aller maintenant », dit-elle tranquillement.

Cette fois, il ne vit plus sa pâleur, mais se détourna, après une légère inclination de tête, sans se rendre compte qu'elle l'accompagnait.

« Vous savez mieux que personne comment vous qualifieriez votre façon de faire s'il s'agissait d'un autre, ne put-elle s'empêcher de lancer, tandis qu'il ouvrait la porte donnant sur la rue. C'est simplement du chantage auprès d'un mourant, pour arriver à exécuter un infâme projet. »

Alors se produisit la chose qu'il redoutait le plus. Au moment où il ouvrait la porte, une femme qui se tenait sur le seuil posait la main sur le bouton de sonnette. Au premier coup d'œil, il allait lui refermer la porte au nez, mais elle avait avancé son pied dans l'entrebâillement.

C'était une femme voyante, aux joues trop fardées, aux cheveux teints, et dont les yeux étincelaient de fureur.

Elle agita d'une main tremblante un journal sous le nez de Stafford.

« Imposteur! Sale individu, cria-t-elle. Je vous ai découvert, hein? »

Il essaya de la faire taire et d'éviter l'imminente catastrophe. Le regard de Molly Millingham allait de l'un à l'autre, sa propre indignation étouffée par la surprise.

« Vous me paierez une pension, pas vrai? ricana la femme qui entra de force. Vous me paierez mon voyage à Johannesburg, hein? » vociféra-t-elle.

Un instant, il faillit la prendre à la gorge, mais ses mains retombèrent. A quoi bon, maintenant?

« Que veut-elle dire ? »

C'était Molly qui posait la question, et la femme répondit:

« Je vais vous le dire, moi, siffla-t-elle. Ce coquin m'a menti en me disant que Franck n'avait rien laissé. Ensuite, il a essayé de me faire quitter le pays.

— Franck?

— Oui, Franck Horlle, ou Millingham, comme il se faisait appeler, hurla la femme, mon mari! »

Molly sentit ses genoux se dérober sous elle, mais le bras de Harding la soutint.

« Il m'a épousée à Johannesburg, il y a huit ans, continua rapidement la femme. J'ai l'acte qui le prouve. J'étais le meilleur copain qu'il eût jamais eu, et il m'a abandonnée! Mais je suis son héritière légitime. Chaque sou est à moi. Tout le paquet des Sheba est à moi... vous entendez, à moi! »

Molly sanglotait tout doucement sur l'épaule de Stafford.

« Vous avez fait assez de mal, sortez maintenant, dit-il violemment.

— Sortir, hein? »

Un sourire plein de finesse passa sur le visage de Mrs. Horlle.

« Je n'ai pas fini encore. Vous n'êtes pas débarrassé de moi, non, Harding, loin de là! Je vais de ce pas à la police leur raconter ce que j'ai vu, la nuit

où Franck a été assassiné! Je leur dirai que vous m'avez empêchée d'entrer chez Bezzillini, où Franck m'attendait, et que vous y êtes entré vous-même. Je leur dirai que j'ai attendu que vous ressortiez et que j'ai vu où vous avez jeté le revolver. Ah! ah! Vous ne saviez pas que je vous suivais, monsieur Harding! »

Molly regardait Stafford avec terreur.

« Vous... Ce n'est pas vous qui?... » demanda-t-elle dans un souffle.

Mais Stafford ne répondit pas.

La femme rouvrait la porte, un peu calmée.

« Je ne dis pas que Franck ne l'a pas mérité. C'était un escroc dès le début. Il faisait des achats d'or illicites à Johannesburg, avant de se mettre à monter des affaires truquées. Mais vous, Harding, vous n'y couperez pas ! »

Elle claqua la porte sur ces mots.

Mais il y avait une troisième personne dans l'antichambre, maintenant; c'était une des infirmières qui accourait vers eux complètement affolée.

« Mr. Bennett, balbutia-t-elle, a voulu venir voir ce qui se passait. Nous ne pouvons plus le recoucher... »

Avant qu'elle eût achevé, Harding avait bondi dans l'escalier. Sur le palier, il trouva une pauvre forme en pyjama, effondrée.

« En entendant le bruit, il est sorti, continuait l'infirmière en courant derrière Harding. Nous avons essayé... »

Stafford se baissa et souleva Bennett comme

s'il se fût agi d'un enfant, puis, l'emportant dans sa chambre, il le déposa sur le lit.

Gervase Bennett restait immobile. Molly se jeta à genoux auprès du lit.

« Papa... Papa ! » cria-t-elle désespérément.

Mais Harding la releva doucement et la fit redescendre.

Ce n'était pas encore la fin.

Gervase ouvrit bientôt les yeux et, regardant autour de lui, aperçut Stafford à qui il sourit avec amertume.

« Tout cela, c'est du bluff, Stafford... dit-il péniblement. Elle sait que c'est moi qui ai tué Franck Millingham... Elle m'a vu descendre l'escalier de secours. Elle surveillait la maison, et je suis passé devant elle. Elle sait qu'elle est... complice. Liquidez la succession de Millingham, Stafford, et... payez-lui son silence. »

En douze mois, Molly Harding avait pleuré un mari qui ne l'était pas en réalité, puis son père, et enfin un pauvre petit être qui n'avait vécu que quelques heures. Pendant tout ce temps, son mari n'avait jamais fait allusion à la confession de Gervase Bennett, ni pour la nier ni pour la confirmer. Enfin, au cours d'une belle et chaude soirée où ils se tenaient assis tous deux dans un jardin de San Remo, elle lui demanda de tout lui raconter.

Il avait reçu ce matin-là une lettre d'Afrique, et Molly avait deviné qu'elle provenait de la femme qui était la veuve de Franck Horlle.

« Oui, dit Stafford, votre père a vu juste. Elle n'a fait aucune difficulté, trop heureuse, je crois, de quitter l'Angleterre avec la très grosse somme que nous avons pu réaliser pour elle.

— Saviez-vous...? »

Molly n'acheva pas.

« Oui, j'ai découvert accidentellement qu'elle était sa femme. Elle était venue me trouver, ayant appris, je ne sais comment, que j'étais un de vos amis. C'est elle qui a suggéré cette rencontre chez Bezzillini, pour que nous étudiions la situation ensemble. Plus tard, elle a pu atteindre votre père, qui n'a pas voulu la croire avant de voir les papiers qui prouvaient ce qu'elle avançait. Alors, elle a réussi à téléphoner à Franck et lui a donné rendez-vous au restaurant, où votre père devait venir les surprendre. Connaissant bien l'endroit, comme il me l'avait déjà dit, il a consenti à faire comme elle le lui proposait. Il devait être à ce moment convaincu de la vérité, et, fou de rage, il est monté par l'escalier de secours, se rendant sans doute là... avec l'intention de tuer cet homme. J'attendais sur le premier palier, décidé à empêcher Mrs. Horlle de monter, lorsque j'ai entendu deux coups de feu. Je suis monté quatre à quatre. J'ai vu votre père sur le palier, et je l'ai reconnu malgré son masque. Il était à demi fou, mais j'ai pris son revolver et je l'ai poussé dans la pièce où donne l'escalier de secours. La fenêtre étant ouverte, j'ai supposé qu'il était monté par là. Je l'ai regardé descendre et j'ai attendu un moment avant

de reprendre l'escalier habituel. Heureusement, le portier, en bas, était un de mes anciens soldats. Il s'est montré loyal. »

Molly poussa un profond soupir.

« Et quand... vous avez vu que les actions de Franck remontaient?

— Je savais qu'elle réclamerait sa part de la fortune. Tant qu'elle a cru qu'il était mort ruiné, elle se contentait de ce que je lui donnais. »

Molly resta longtemps silencieuse.

« Ensuite, pourquoi m'avez-vous fait promettre de vous épouser?

— Oh! parce que... dit-il en riant. Parce que je vous aimais, je suppose. Voyez-vous, celui que personne n'aime est tout de même obligé de se trouver une femme un jour ou l'autre.

— Personne? » murmura-t-elle en posant sa joue contre celle de Stafford.

LA FUTURE LADY SHELHOLME

Je rencontrai George Callifer, un jour au Club. Je le trouvai un peu nerveux et maigre, mais ne m'en inquiétai pas. Quand un homme qui a dépassé la cinquantaine passe pour viveur, grand amateur de fine et de tout le reste, paraît nerveux, cela n'a rien qui me surprenne.

Il mâchonnait un brin d'herbe, plongé dans de profondes méditations, et je me demandai lequel des autres membres avait remis George à sa place.

Il était vêtu avec un soin et même avec une élégance toute particulière.

George, en réalité, est un bon à rien que son teint rouge empêche d'être sympathique et qu'un manque de délicatesse évident, sous le rapport des dettes, relègue nettement dans la catégorie de ceux qu'on n'estime guère.

Non pas que ce soit un tapeur; au contraire, il est prêteur et représente même un de ces syndicats anonymes dont le but est de s'intéresser aux « paniers percés » que sont certains héritiers pleins d'optimisme. Il rend service sans s'oublier lui-même, et les billets qui s'entassent dans son coffre-fort lui rapporteront bien, un jour ou l'autre, un quart de million.

D'habitude, à cette heure matinale, George est plongé dans le sommeil que la nature répand également sur les enfants innocents et les sinistres usuriers; aussi fus-je un peu surpris de le trouver là et en si bel équipage.

« Vous êtes exactement le type qu'il me faut, dit-il en s'agitant dans son fauteuil. Venez vous asseoir ici. Allons, venez. »

George a pour moi de la considération, d'abord parce que je ne lui emprunte jamais d'argent, ensuite parce que je l'ai menacé une fois de le dénoncer comme prêteur non autorisé; et enfin, il m'admire parce que je l'ai menacé une autre fois de le faire sortir du Club au bout de mon pied.

Je ne me pressais pas de m'asseoir auprès de lui, mais, ce jour étant un lundi, je me trouvais n'avoir rien à faire jusqu'au dîner, puisqu'il n'y avait pas de courses.

« Vous connaissez Shelholme? me demanda-t-il à brûle-pourpoint tandis que je m'asseyais.

— Oui.

— Bon! Personnellement?

— Oui. »

George parut soulagé.

« Je l'ai laissé à Paris il y a trois jours, dis-je. Est-il revenu à Londres?

— Oui. C'est-à-dire qu'il est à Shelholme. Voilà. J'ai besoin de le voir, Jimmy, et j'aurais besoin d'un petit... soutien moral. »

Je me sentais trop paresseux pour me fâcher.

« Mon cher George, dis-je, rien à faire pour

m'entraîner dans une de vos histoires. Si vous vous amusez à prêter de l'argent au jeune Harwood, son neveu et plus proche héritier, vous savez à quoi vous vous exposez...

— Non, non, il ne s'agit pas de ça, s'exclama-t-il en posant sur mon bras sa main qui me parut vieille et tremblante. Ce n'est pas de l'argent; je ne vous mêlerais pas à cela. Non, j'ai une nouvelle pour lui, mon vieux...

— Ne m'appelez pas « mon vieux ».

— Il faut que je lui apprenne que... Ecoutez-moi. »

J'écoutai et ne pus m'empêcher de rire. Pauvre Shelholme! Lui qui n'aimait que la tranquillité.

« L'embêtant, c'est que la personne en question ne peut pas souffrir la secrétaire de Shelholme, je ne sais pour quelle raison. Vous avez entendu parler de Miss Gee ?

— Oui, je connais l'excellente Miss Gee, une jolie fille, assez âgée pour se rire des folies de la jeunesse et assez jeune pour perdre la tête si elle trouvait... chaussure à son pied.

— Alors, venez avec moi, supplia George. Nous avons un train à Charing Cross à midi quarante. J'ai promis à Harwood d'aller raconter son idylle à Shelholme. Lui-même viendra ensuite par la route recueillir le pardon avunculaire. »

J'acceptai avec plaisir. Je ne pouvais souhaiter un meilleur emploi pour ma journée.

Nous nous rendîmes donc à l'abbaye de Shelholme. Je n'y serais certes pas allé, si certaines cir-

constances ne m'y avaient poussé ce jour-là, entre autres le mépris profond que m'inspire Harwood et l'antipathie, pour dire le moins, que j'éprouve pour Florrie.

Tout le long du trajet, dans le train, George chercha à me démontrer la pureté de ses intentions. A l'en croire, il était un de ces anges rubiconds chez qui s'allie à la passion pour la vieille fine un désir bienveillant et désintéressé de faciliter aux jeunes les sentiers de la vertu.

« Un instant, lui dis-je avant d'entrer en gare. Le jeune Harold Harwood vous doit-il de l'argent?

— Jamais de la vie! s'écria George justement indigné.

— Florrie vous en doit-elle? » insistai-je.

Là, il hésita.

« Je lui ai avancé peu de chose sur ses contrats, dit-il d'un air détaché, mais presque rien, mon cher, pas de quoi fouetter un chat.

— Dites toujours un chiffre.

— Oh! mille à deux mille livres. »

Je sifflai. J'avais compris.

Le cocher de fiacre qui nous conduisait de la gare à l'abbaye nous annonça le retour de lord Shelholme.

« Nous ne voyons guère Sa Seigneurie, nous cria le bavard par-dessus son épaule gauche. Il est tout le temps sur le continent, et l'abbaye est fermée neuf mois par an. »

Le gros Burton, le fidèle maître d'hôtel, avec sa face ronde qui se balançait au-dessus de son plas-

tron empesé, nous introduisit dans la bibliothèque. Son coup d'œil glacial à George m'apprit que notre ami n'en était pas à sa première visite à Shelholme. Il me réserva plus d'amitié et condescendit à me faire constater que la matinée était belle pour la saison.

J'acquiesçai de tout cœur, et George, qui ne voulait pas être en reste, demanda à Burton où était lord Shelholme, et si l'on pouvait le voir.

« Sa Seigneurie s'habille, Sir George », déclara Burton.

George poussa un soupir. C'était toujours un peu de temps de gagné.

« Bien, dit-il. Dans combien de temps pensez-vous qu'il sera prêt?

— D'ici une demi-heure, Sir George. Je vais lui annoncer ces messieurs. »

Il se dirigea aussitôt vers la porte, de son pas majestueux et professionnel.

« Burton... un moment! » appela George.

Burton revint sur ses pas.

« Burton, je voudrais vous dire un mot sur un sujet délicat... très délicat. »

Il remuait la tête en parlant, et je vis paraître une lueur d'intérêt dans les yeux du maître d'hôtel.

« Vous pouvez avoir toute confiance en moi, Sir George. Je suis très... famille. »

George sursauta.

« Merci, dit-il précipitamment, mais ce n'est pas ce que vous imaginez. Comment vous expliquer?

N'avez-vous pas remarqué chez votre maître... enfin quelque chose qui vous donnerait à supposer qu'il a reçu de mauvaises nouvelles? »

Je vois encore le tableau : George, ses longues jambes étalées devant lui, ses mains derrière la nuque, sa tête penchée de côté.

« Des mauvaises nouvelles, Sir George? répéta Burton pressentant déjà une annonce de mort avec cet intérêt morbide qu'éprouvent les gens de sa classe pour le sinistre.

— Enfin, pas exactement mauvaises, mais... désagréables. »

Burton secoua la tête pour dire qu'il n'avait aucun indice à ce sujet.

« Il n'a pas parlé de Mr. Harwood? Enfin, écoutez, Burton. Voilà l'affaire en un mot. Mr. Harwood vient de se marier. Vous n'êtes pas sans savoir qu'il est mon ami et qu'il est aussi le neveu et l'héritier de Sa Seigneurie. »

Burton se crut obligé d'exprimer une opinion.

« Marié, Sir George? Mon Dieu!

— Oui, oui, déclara George, satisfait de l'effet produit, et marié à une très charmante jeune personne. Mais lord Shelholme approuvera-t-il autant que moi? Ceci reste à savoir. Maintenant, je voudrais que vous m'aidiez un peu. Voyons, n'est-ce pas Miss Gee qui passe là? »

J'avais aperçu Miss Gee à travers la fenêtre, longtemps avant George.

« C'est Miss Greyborough, Sir George », prononça Burton très correct.

George siffla entre ses dents.

« Greyborough! Je comprends tout. Je croyais qu'elle s'appelait vraiment Gee. ».

Dorothy Greyborough entra à ce moment, dans toute sa fraîche beauté. Elle adressa à moi un sourire d'amitié, et à George un sourire de politesse.

George n'en fut nullement démonté et se montra aussitôt sous le jour d'un homme mûr mais gracieux et galant.

« Bonjour, Miss Greyborough.

— Bonjour, Sir George. »

Elle prit la main qu'il lui tendait et me sourit de nouveau.

Si je demeurai sans expression, c'est que je ne voulais pas cligner de l'œil devant Burton.

George se lança aussitôt dans une conversation à bâtons rompus qui dénotait son agitation intérieure.

« Passé de bonnes vacances?

— Excellentes. »

Il secoua plaisamment la tête.

« Vous avez été vous balader à travers le continent avec un lord célibataire. On va parler de vous dans les journaux! »

Il savait pertinemment que Shelholme n'emmenait la jeune fille qu'accompagnée d'un chaperon et qu'elle lui était indispensable pour ses travaux. Et puis, après tout, quelle importance!

Le mouvement de tête de la jeune personne en dit à peu près aussi long à George.

« C'est bien vrai, dit-il, quelle importance! Savez-vous que je n'avais jamais compris encore que vous vous appeliez Greyborough...

— Vraiment? dit-elle, tout en disposant des fleurs dans un vase et sans plus faire attention à lui.

— Je me demande si vous avez de la parenté? » énonça George qui ne se décourageait pas pour si peu.

C'était une joie pour moi de le voir frôler le bord du précipice. Je ne disais rien, mais au fond de moi je riais réellement aux éclats.

« Je me demande », riposta-t-elle avec froideur.

George lui-même fut un instant démonté par l'impudence de cette jolie personne.

« Mais, en réalité?

— Tout le monde a de la parenté, n'est-ce pas?

— Vous n'avez pas une sœur, par hasard?

— Une demi-sœur, répondit-elle tranquillement.

— Ce n'est pas... mais non, quelle idée absurde! Ce n'est pas Florrie Greyborough du « Jollity » ? »

Elle se contenta de parler du beau temps qu'il faisait. Je cherchai Burton des yeux: à mon grand soulagement, je constatai qu'il avait disparu.

« Allons, voyons, Miss Greyborough », protesta George aimablement.

Elle était penchée sur le bureau où elle posait un vase de fleurs. Elle se redressa lentement, puis essuya ses mains.

« Sir George, dit-elle d'une voix parfaitement

égale, vous me connaissez comme la secrétaire de lord Shelholme. Pour le moment, je préfère laisser mes affaires de famille de côté. »

Pan! pour George. Rien ne trouble ces vieux renards comme un peu de franc-parler.

« Croyez-moi bien, je ne vous interrogeais pas par simple curiosité, dit-il avec une certaine précipitation. Mais si Florrie... euh... Miss Greyborough est votre sœur, c'est une bien curieuse coïncidence. »

Il s'arrêta un instant.

« Elle est mariée », annonça-t-il presque aussitôt.

La jeune secrétaire sursauta.

« Mariée?

— Oui, à l'héritier de lord Shelholme, Mr. Harold Harwood, déclara George dramatiquement.

— Florrie... mariée! » dit-elle presque à voix basse.

Quant à moi, je m'amusais royalement.

« Je vous dirai encore une chose, continua George. Elle n'est pas du tout enchantée de vous savoir ici avec la confiance de lord Shelholme. Naturellement, je n'avais pas la moindre idée que vous étiez sa sœur, mais à l'entendre parler de vous...

— En termes désagréables? demanda Miss Gee sans marquer aucune contrariété.

— Pas exactement. Comprenez bien que je ne voudrais pas gâter les choses, mais j'ai compris que vous n'étiez pas en bons termes. »

Miss Dorothy Gee se mit à rire.

« Elle est ma demi-sœur. Ni elle ni ma belle-mère n'étaient exactement en bons termes avec moi. J'étais la cendrillon de la famille; je m'occupais du ménage tandis que tout tournait à la maison autour de la future carrière de Florrie.

— Eh bien! sachez qu'elle va venir ici, et, dans votre propre intérêt, je vous préviens qu'elle n'est pas trop bien disposée envers vous. Alors, écoutez-moi, je vous donne un bon conseil. Même si Lord Shelholme est contrarié de ce mariage, ils seront bien forcés d'être bons amis parce que Harwood, après tout, est un très gentil garçon, même si c'est un fainéant. Alors, laissez donc la place libre et donnez à votre sœur toutes les chances de se mettre bien avec Shelholme, parce que... »

Ce fut à cet instant que Shelholme entra. Il me regarda en clignant de l'œil.

Shelholme avait grande allure. Il était environ de l'âge de George. Il fut aimable avec celui-ci.

« Ah! George, à des heures pareilles? Je croyais que vous ne vous leviez qu'au soleil couchant.

— On ne dit que du mal de moi, Shelholme », déclara George en riant.

Shelholme se dirigea vivement vers la fenêtre et regarda au-dehors. C'est une de ses manies quand il est heureux.

« Eh bien! qu'est-ce qui vous amène? Est-ce que mon cher neveu vous a emprunté de l'argent?

— Mon cher Shelholme! » s'exclama George, indigné d'un pareil soupçon.

Tippy Shelholme s'amusait énormément.

« Oh! je sais; vous êtes son ami et toute la lyre. C'est le plus gentil garçon de la terre, et un garçon est un garçon, après tout. N'empêche que votre dernière visite m'a coûté douze cents livres!

— Je n'avais pourtant mis aucune insistance, se défendit George.

— Non, mais vous les avez empochées, fut la sèche réplique. Bref, comme je sais que pour le moment Harold est plein aux as... Ah! à propos, Dorothy... »

Il se tourna vers sa secrétaire, et j'eus le temps de voir la contrariété que cette familière appellation provoquait chez George.

« Vous pourriez écrire à Harwood...

— Pardon de vous interrompre, dit George.

— Quoi?

— Harold va venir vous voir tout à l'heure.

— Ah! vraiment? dit poliment Shelholme.

— Il a quelque chose à vous dire. »

Je vis que Shelholme essayait de dissimuler un sourire.

« Il me paraît que vous-même vous mourez d'envie de dire quelque chose. Allez-y donc!

— Shelholme, vous et moi, nous sommes des amis depuis très longtemps...

— Je n'irai pas si loin. Mettons que nous nous connaissions depuis de longues années. »

George ignora cette remarque.

« Vous savez que j'aime beaucoup Harold.

— Je sais que vous lui prêtez à la petite semaine.

— Ah! vraiment, c'est indigne de vous, Shelholme. Vous me blessez beaucoup. Vous me traitez comme si j'étais un infâme usurier. Enfin, laissons cela. Bref... voici la chose : Harold est marié. »

La bombe était jetée.

« Marié! »

Shelholme parut surpris.

« Marié, répéta George avec emphase.

— Vous ne voulez pas dire que ce jeune crétin a trouvé une femme qui ait suffisamment perdu tout bon sens... Est-elle aveugle ou quoi?

— Non, Shelholme, elle n'est pas aveugle.

— Harold marié! Grands dieux! vous avez entendu ça, Dorothy?

— Je venais de l'apprendre. Par-dessus le marché, il a épousé ma... demi-sœur. »

Shelholme poussa une exclamation.

« Pas cette... actrice? »

Dorothy fit signe que oui.

« Que c'est comique!

— Il aurait dû vous demander votre consentement. Je le lui avais pourtant dit, déclara George.

— Mais non, coupa Shelholme, cela m'est tout à fait indifférent. Qu'a-t-il au monde à faire avec moi? Ce n'est pas moi qui épouse la donzelle. »

George poussa un profond soupir.

« Je suis bien content de vous trouver dans cette disposition d'esprit. Je dois dire, Shelholme, que je vous trouve épatant. N'est-ce pas, Jimmy? »

Je ne bronchai pas. Shelholme me lança un coup d'œil, mais je ne dis toujours rien.

« N'exagérez donc pas, George. Harold est marié. Bien. Je trouve cela une bonne plaisanterie, et n'en parlons plus. Venez donc que je vous montre un Ribera que j'ai découvert à Ronda, le mois dernier, et qui vous fera venir l'eau à la bouche. »

Il saisit George par le bras et l'emmena. Je l'entendais rire encore au loin et je souriais plein de béatitude.

Dorothy me regarda.

« Je me demande... commença-t-elle.

— Ne me faites pas parler, interrompis-je. Je m'amuse trop.

— Mais... »

A cet instant, Burton entra.

« Sa Seigneurie recevra-t-elle Mr. Harwood et Mrs. Harwood, mademoiselle? »

J'approuvai d'un signe de tête dans le dos de Burton.

« Naturellement, répondit Dorothy.

— Ici, mademoiselle, ou dans le salon? »

Je fis signe: « Ici ».

« Ici, je crois », dit Dorothy avec une extraordinaire soumission, étant données les circonstances.

Je connaissais, bien entendu, Harwood, un grand dadais au menton fuyant. Je connaissais Florrie, vaguement seulement. Je l'avais vue danser au « Jollity » et je lui avais été présenté dans un dancing.

Harold, en entrant, me regarda d'un air glacial. Il n'oubliait apparemment pas que je l'avais vertement remis à sa place, peu de temps auparavant,

à je ne sais quel propos. Florrie fut tout sourire en me voyant, mais, se souvenant sans doute de ma grossièreté envers son mari, elle redevint aussitôt rigide. Elle avait un genre de beauté que l'on voit sur certaines cartes postales, et sa toilette était quelque peu outrée.

« Où est donc mon oncle, Burton? » grogna Harold.

J'aurais pu jurer qu'il ne pensait qu'à se désaltérer.

« Il est dans la galerie, monsieur, annonça Burton.

— Il y a quelqu'un avec lui?

— Sir George Callifer, monsieur.

— Ah! s'écria Harold, béni soit le Seigneur! Donnez-moi vite un whisky and soda, Burton.

— Bien, monsieur. »

La nouvelle Mrs. Harwood s'était mise à examiner les lieux.

« Pas si mal, cette petite maison, Hal, dit-elle de sa voix la plus « distinguée »; ça me rappelle un peu le Trocadéro. »

Harold fronça les sourcils dans ma direction. Mais je m'efforçai de ne pas rire.

Entre-temps, Mrs. Harwood, ayant enfin découvert Dorothy, se dirigea vers elle.

« Eh bien! Dorothy! dit-elle d'une voix où couvait la menace.

— Eh bien? demanda Dorothy en la regardant.

— Me voici, tu vois, et puis, te voilà! dit Mrs. Harwood.

— Je vois, dit Dorothy continuant à se livrer à je ne sais quelle occupation, assise au bureau.

— Ça fait un petit changement depuis le vieux temps! insista la future lady Shelholme. J'ai toujours dit que j'arriverais à quelque chose. »

Burton, qui entrait avec le whisky, parut vouloir rester. Mais je le regardai avec une telle insistance, qu'il se retira discrètement.

« Oui, tu parlais toujours d'arriver », avoua Dorothy.

Il y avait je ne sais quoi dans le ton détaché de sa sœur qui agaçait visiblement la nouvelle Mrs. Harwood.

« Laisse donc ce que tu fais, un moment, et écoute-moi », dit-elle avec aigreur.

Dorothy, pleine de soumission, s'adossa à sa chaise.

« Dis-toi que je ne supporterai pas tes airs de supériorité, ma chère. Je ne l'ai jamais pu et je ne vais pas commencer maintenant! »

Ceci, je crois, s'adressait à moi. C'est que, voyez-vous, je suis l'Honorable James Coltsen, et elle était l'Honorable Mrs. Harold Harwood. Entre Honorables, n'est-ce pas, il n'y a pas de secrets.

« Je suis désolée, dit Dorothy.

— Tu comprends la situation, déclara Mrs. Harwood. Je suis la future lady Shelholme, et tu n'es qu'une secrétaire à deux livres par semaine...

— Oh! dites donc, Florrie, s'exclama faiblement Harold, qui, après tout, est un gentleman.

— Fermez ça quand une dame cause, dit sa

femme d'une voix tranchante. Donc, comme je le disais, tu es une dactylo à deux livres par semaine... »

Dorothy sourit.

« Tu n'es pas tout à fait dans le vrai... La somme exacte est de trois livres.

— Ne me fais pas mentir pour une livre, s'écria vivement Mrs. Harwood. J'aime autant te dire qu'on me verra souvent ici et que je ne tiens pas du tout à t'y trouver. Si tu as le moindre tact, tu déguerpiras. »

Dorothy sourit encore... à mon intention, je suppose.

« Alors, j'ai bien peur de manquer de tact, car je ne m'en irai pas. »

Mrs. Harwood fut visiblement choquée.

« Quoi! Tu crois que je vais te laisser rester ici, pour que les larbins disent : « Ah! oui, la dactylo est la sœur de lady Shelholme. »

— Tu vas un peu vite en besogne, dit la secrétaire. Lord Shelholme n'est pas du tout mort. »

Elle s'était levée pour venir auprès de sa sœur, puis elle retourna s'asseoir tranquillement de l'autre côté du bureau.

« Tu n'as pas du tout changé », déclara-t-elle.

Mrs. Harwood — puis-je l'appeler Florrie? — rougit violemment.

« Pas d'insolence, n'est-ce pas? Qu'est-ce que tu veux dire par là?

— Je veux dire que tu es toujours la même; c'est tout.

— Tu n'es donc pas capable de reconnaître une « lady » quand tu en as une devant toi. »

Dorothy ne donna pas son avis là-dessus. Quant à Harold, il commençait à avoir peur.

« Dites donc! Vraiment... »

Dans son agitation, il grommela de mon côté : « Sonnez donc, s'il vous plaît.

— Allez-vous rester là à me voir insulter dans cette maison qui est pour ainsi dire la mienne, demanda d'une voix qui tremblait l'Honorable Mrs. Harwood. Quant à vous, mademoiselle, je vous donne vos huit jours!

— Je crains que ce ne soit pas en votre pouvoir, répliqua doucement Dorothy. C'est que, voyez-vous, je suis au service de lord Shelholme. »

Mrs. Harwood se leva pleine de dignité.

« Votre congé peut vous être donné par la future lady Shelholme », dit-elle dans une attitude théâtrale.

A ce moment, j'aperçus Shelholme qui se tenait dans l'ouverture de la porte. Je ne puis dire s'il avait empoisonné George ou s'il l'avait fait passer par la fenêtre. En tout cas, il était seul.

Ayant saisi les derniers mots, il avança au milieu de la pièce.

« En effet, cela est possible. Mais qui est la future lady Shelholme? »

Il posa la question vivement, comme quelqu'un qui demande à être renseigné.

Harold salua son parent d'un très timide sourire.

« Hallo! oncle, bégaya-t-il. Ma... femme. »

Shelholme s'inclina.

« Ta femme, vraiment? demanda-t-il avec une excessive politesse. Comment allez-vous? »

Quant à Mrs. Harwood, elle se retrouva aussitôt dans l'ambiance de ses meilleurs rôles.

« Je suis vraiment enchantée de vous connaître, lord Shelholme. Harold me parle toujours de vous. Vous avez l'air beaucoup plus jeune que je ne croyais. »

Elle avait ajouté cela d'un petit air mutin. Hélas! pauvre Florrie, l'habitude du théâtre la faisait dérailler.

« Un peu décevant, n'est-ce pas? grommela Shelholme...

— Comment? Que voulez-vous dire? »

Mais il ne put la renseigner là-dessus, car Harold vint se mêler maladroitement à la conversation.

« Oncle, balbutia-t-il en rougissant, je regrette infiniment de m'être marié sans vous écrire, et tout le reste... »

Shelholme fit un signe évasif.

« Oh! qu'est-ce que cela peut faire? dit-il avec détachement.

— Vous n'êtes pas furieux? demanda anxieusement Harold.

— Pas le moins du monde. »

Et Shelholme poussa la bienveillance au point de tapoter l'épaule de son neveu.

Mrs. Harwood murmura qu'il était un vieil amour.

« Mais pas *si* vieux, hein? » protesta-t-il.

Il faut que je vous explique que Shelholme n'est pas très connu en Angleterre. Il ne fait pas de politique et n'a jamais enlevé la femme de personne, deux actions qui sont indispensables à qui veut atteindre la notoriété.

« Je passe beaucoup de temps sur le continent, dit-il, à rechercher des pièces de collection, moi et mon admirable secrétaire que vous venez justement de flanquer à la porte. »

Il adressa volontairement cette flèche à Florrie, qui se troubla visiblement.

« Je... naturellement... »

Mais Shelholme leva la main.

« Cela m'est égal, tout à fait égal. D'ailleurs, je songeais justement à en chercher une autre. C'est votre avis aussi, Dorothy? »

Celle-ci acquiesça d'un signe de tête.

« Tout à fait mon avis », dit-elle, tandis que Mrs. Harwood avait l'impression, j'en suis certain, d'avoir enfin été admise dans la famille.

« Je crois que vous avez raison, vrai, dit-elle. Vous savez comme les domestiques causent, lord Shelholme; et, naturellement, comme future lady Shelholme... »

Elle tenait décidément à sa phrase.

« Il n'y a pas de future lady Shelholme, coupa doucement le lord, c'est-à-dire à ma connaissance, j'espère.

— Pas de future lady Shelholme! s'exclama Florrie!

— Non, pas en l'état actuel des choses, dit Shelholme. Voyez-vous, je ne suis pas si âgé, après tout. Mais j'ai toujours été très seul; aussi, je me suis marié à Paris, il y a un mois. »

« Mais... mais... haleta Mrs. Harwood. Où est votre femme? »

Shelholme se leva et tendit la main à Dorothy.

« Permettez-moi de vous présenter, Mrs. Harold Harwood, lady Shelholme. Harold, vous pouvez baiser la main de votre tante. »

Lord Shelholme sourit alors de mon côté.

C'est que j'avais été son garçon d'honneur à Paris...

Imprimé en France
BRODARD & TAUPIN
Coulommiers-Paris
2-1491

EDGAR WALLACE est, à l'heure actuelle, le grand maître du roman policier et du roman d'aventures. Aucune œuvre contemporaine n'est plus passionnante que la sienne. Tous ses romans renferment du mystère, des énigmes, des péripéties, du drame. Aucune œuvre non plus n'est plus variée. Toujours le lecteur est intéressé, entraîné, saisi dans les fils d'une intrigue captivante. Successivement tous les romans d'Edgar Wallace vont prendre place dans la collection l'Enigme.

VOLUMES à paraître

•

LE RUBAN VERT

LE TALISMAN MYSTÉRIEUX

LA TERREUR

QUELQU'UN A TUÉ

LA PORTE DU TRAITRE

L'ILE D'ÈVE

LE GAGNANT DU DERBY

LA CHATELAINE D'ASCOT

•

VOLUMES à paraître

•

LE SERPENT JAUNE

LA ROUILLE MYSTÉRIEUSE

LE "55"

LAQUELLE DES DEUX ?

L'HOMME DU CARLTON

UNE LUEUR DANS L'OMBRE

L'HOMME SANS NOM

LE MYSTIFICATEUR

•

HACHETTE

Imprimé en France

Imp. D.M. Pe